FÉLIX GALIPAUX

Théâtricule

I

LA SOIRÉE BOURGEOIS — M. MANSUET, JUGE
L'ESCALIER DE SERVICE — CAPSULE
NÉNEST ET JAJA — LES ÉTRENNES D'ÉDOUARD
LE LÉZARD



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1907



Théâtricule

DU MÊME AUTEUR

RECUEILS

Monologues et récits. . . . . Un vol. . 2 »
Galipettes. . . . . — . 3 50
Encore des Galipettes . . . . — . 3 50
Toujours des Galipettes . . . . — . 3 50
Rien que des Galipettes . . . . — . 3 50
Confetti. . . . . — . 3 50
Pour Casinoter. — (Amour et Comédie. — Le 14e. — Les droits de la femme. — Une vocation, etc., comédie en un acte) . . — . 3 50

THÉATRE

Me l'Avocat, 3 actes (Athénée). . . . . 2 »
M. La Pudeur, 3 actes (Cluny).
La Caroline, 3 actes (Casino municipal, de Nice). 2 »
Ne Coupez pas, 1 acte (Déjazet) 1 50
Divorce et Dinamyte, 1 acte (Renaissance). . . 1 50
Ma Bonne, 1 acte (Renaissance). 1 50
La Correspondance, 1 acte (Vaudeville). 1 50
La Soirée Bourgeois, 1 acte (Capucines) 0 60
Capsule, 1 acte (Grand Guignol). 0 60
Do, Ré, Mi, Fa, Sol, 1 acte (Th. Grévin).
Charmante Soirée, 1 acte (Mathurins).

FÉLIX GALIPAUX

Théâtricule

I

LA SOIRÉE BOURGEOIS — M. MANSUET, JUGE
L'ESCALIER DE SERVICE — CAPSULE
NÉNEST ET JAJA — LES ÉTRENNES D'ÉDOUARD
LE LÉZARD



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1907

LA SOIRÉE BOURGEOIS

COMÉDIE DE SALON EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, sur la scène du CARILLON,
le 25 avril 1898.
Et au théâtre des CAPUCINES, le 5 avril 1899.

PERSONNAGES

		Carillon.	Capucines.
LIBERSAC	MM.	PHILIPPON.	MM. GALIPAUX.
M. BOURGEOIS		RANTÉ.	DAYLE.
Me BOURGEOIS	Mlle	NOBERT.	Mlle BRÉVAL.

LA

SOIRÉE BOURGEOIS

Un salon bourgeois.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR BOURGEOIS, MADAME BOURGEOIS.

MONSIEUR.

As-tu suffisamment réfléchi ?

MADAME.

Mais oui.

MONSIEUR.

C'est bien des embêtements que tu te crées !

MADAME.

Mais non.

MONSIEUR.

Pour des gens qui se ficheront de nous en sortant.

MADAME.

Quelle idée!

MONSIEUR.

Voyons, tu es encore à temps!

MADAME.

Comment, tu as écrit à Libersac... il va venir.

MONSIEUR.

On peut trouver un prétexte... un deuil dans la famille... sur lequel nous ne comptions pas.

MADAME.

Non, tout pesé, il faut rendre leurs politesses à nos connaissances. A la fin de l'hiver dernier, tu as fait le malade; nous avons passé l'été, à Dauville, chez les Chadeuil; à l'automne, tu as chassé chez les Quibeuille, les Baumales, les Lévy; tu as été pêcher chez les Grisolles; nous avons fait les vendanges chez les Canet-Pontet. Cet hiver, nous avons dîné partout; il faut rendre.

MONSIEUR.

Soit, rendons!

Un temps.

MADAME.

Il me tarde de le voir, Libersac.

MONSIEUR.

Il est comme tout le monde.

MADAME.

On dit qu'il est aussi drôle à la ville qu'à la scène.

MONSIEUR.

Dans l'intimité, peut-être; mais ne t'imagine pas qu'il va faire des blagues avec nous qu'il ne connaît pas.

MADAME.

Voyons, avant qu'il arrive, repassons encore une fois les projets auxquels nous avons renoncé, pour voir si parmi eux...

MONSIEUR.

Repassons.

MADAME.

Nous avons dit : matinée enfantine, avec prestidigitateur

MONSIEUR.

Ça n'amuse que les petits.

MADAME.

De plus, toutes nos connaissances n'ont pas des progénitures à distraire.

MONSIEUR.

Et les prestidigitateurs, c'est bien encombrant!..

ils ont des tas d'accessoires... C'est une carafe d'eau qui se renverse... une montre qu'on leur prête et qu'ils peuvent casser... des bouts de papier sur lesquels ils vous forcent à écrire quelque chose... un coup de pistolet qui fait pousser des cris et dont la fumée fait tousser pendant un quart d'heure...

MADAME.

On est obligé d'ouvrir les fenêtres... au mois de mars...

MONSIEUR.

Fluxion de poitrine... décès... Comme c'est drôle !

MADAME.

Il est vrai que le pistolet peut-être remplacé par des tours de cartes.

MONSIEUR.

Encore plus assommant ! il n'y a que ceux qui sont au premier rang qui voient quelque chose, et c'est éternel !

MADAME.

Rayé, le prestidigitateur. Un bal blanc !

MONSIEUR.

Peuh ! les garçons ne veulent plus s'agiter en cadence ; ça les rase !

MADAME.

Ou ils veulent tous la même danseuse. Il y a trois ou quatre jeunes filles très demandées, les

autres restent pour compte... à faire tapisserie, ça les vexe !...

MONSIEUR.

Et humilie les parents qui ne vous le pardonnent pas.

MADAME.

De plus, quelques-uns de ces messieurs jettent les noyaux de cerises glacées dans les coins... on marche dessus et, le lendemain, la salle à manger est propre... Non.

MONSIEUR.

Dans le bal, le bal.

MADAME.

Si on cartonnait ? Ton neveu qui est un enragé de la dame de pique...

MONSIEUR.

Oui, pour qu'il fasse comme il y a trois ans, chez les Duclapier, où il s'est disputé avec un avocat et a jeté les cartes à la figure du colonel qui voulait le tuer. Jamais de la vie, par exemple ! J'ai trop le respect de l'armée et de la magistrature !

MADAME.

Tu as raison. Nous avons dit qu'un dîner...

MONSIEUR.

Il n'y fallait pas songer ! La salle à manger ne peut contenir que vingt personnes et encore très

serrées... il nous faudrait faire dix séries. Ça durerait jusqu'à l'Exposition.

MADAME.

Sans compter que la fine champagne absorbée, les messieurs vont se tapir au fumoir pour n'en sortir que sur les minuit. Comme c'est gai pour les dames! Et quand ils daignent rentrer, ce qu'ils parfument le salon!

MONSIEUR.

Oui, décidément, nous avons bien fait de nous en tenir à notre première idée!

MADAME.

Faire venir des artistes.

MONSIEUR.

D'abord, c'est à la mode, c'est chic, et puis c'est amusant.

MADAME.

Et comme tu ne pouvais aller au domicile de chacun... de chacune.

MONSIEUR.

Mon Dieu...

MADAME.

Oui, je sais, tu n'aurais pas demandé mieux.

MONSIEUR.

Oh! que c'est toi, ça! que c'est donc toi!

MADAME.

Enfin, tu as très bien fait d'écrire à Libersac. Il a l'habitude d'organiser des soirées, il nous évitera des désagréments.

MONSIEUR.

J'aime autant ça !

MADAME.

On dit qu'il s'exprime très bien, qu'il est très convenable !

Elle rit.

MONSIEUR.

Qu'as-tu ?

MADAME.

Si j'allais rire en l'apercevant ! ce serait trop bête ! (Un temps.) Faut-il lui offrir quelque chose ?

MONSIEUR.

Non, il sortira de table ; puis, ça pourrait le froisser. On aurait l'air de lui dire : Profitez donc de ce que vous êtes chez des gens aisés pour goûter de la bonne chartreuse.

MADAME.

Pourvu qu'il ne demande pas trop cher ! Ce ne doit pas être pour rien qu'il est allé chez les Grossac.

MONSIEUR.

Il aurait eu tort !

MADAME.

Ils ont su ce qu'elle leur avait coûté, cette soi-

rée! Et encore les Grossac connaissent très bien le directeur de Cluny, qui leur a envoyé un lever de rideau tout monté.

MONSIEUR.

Oui, c'était très bien! mais Libersac nous arrangera quelque chose dans les prix doux. Et puis, tu sais, si nous ne nous entendons pas, nous ne nous entendrons pas, voilà tout! Tiens, on [a ouvert la porte d'entrée. Ce doit être lui!

Se levant.

MADAME.

Heureusement que Jane ne sait rien, sans quoi elle viendrait le regarder sous le nez... elle nous a si souvent entendu parler de lui...

MONSIEUR, *qui est allé entrebâiller la porte du fond.*

C'est lui! Ne ris pas.

SCÈNE II

LES MÊMES, LIBERSAC.

MONSIEUR, *faisant les présentations.*

Monsieur Libersac.

MADAME, *souriant.*

Oh! inutile, je connais monsieur pour l'avoir très souvent applaudi.

Libersac s'incline.

MONSIEUR.

Madame Bourgeois...

LIBERSAC.

Madame...

MONSIEUR.

Vous êtes d'une exactitude...

LIBERSAC.

Il le faut, au théâtre... sans quoi...

MONSIEUR.

On ferait attendre les autres.

LIBERSAC.

Oh ! ça ne serait rien, mais on vous met à l'amende.

MADAME, riant.

Je vous demande pardon, monsieur, si je ris...

LIBERSAC.

Ne vous gênez pas, madame, je suis habitué... C'est comme ça toute la journée... sur le boulevard... dans les omnibus... partout enfin, on rit en me regardant.

MONSIEUR.

Vous n'avez cependant rien de grotesque.

LIBERSAC, ahuri.

Non, je sais bien.

MADAME, riant.

Alors, pourquoi rient-ils, ces imbéciles ?

LIBERSAC.

Mon Dieu! je crois que c'est simplement en souvenir des rôles qui les ont amusés... ils ont la rate reconnaissante, voilà tout. J'ai divisé les passants qui me reluquent en plusieurs catégories : les uns se retournent tout en marchant, curieux et pressés; les autres s'arrêtent pour me voir marcher : pas pressés et curieux, et enfin, ceux qui revenant sur leurs pas ont l'air tout d'abord de chercher quelque chose, et tout à coup, vous décochent un regard d'appareil photographique. Ce sont les indiscrets, ceux-là!

MADAME.

Voilà ce que c'est que d'être connu, c'est...

LIBERSAC.

Sans compter les réflexions : Tiens, je le croyais plus grand! Oh! qu'il est maigre!

MONSIEUR.

Ça ne fait rien, ce doit être amusant!

LIBERSAC.

Pas toujours. Il y a des circonstances où on tient à passer inaperçu. Ainsi, si je vais dans un restaurant dîner avec... mais je suis un peu pressé...

MONSIEUR, montrant une chaise à Libersac.

C'est juste.

Tous s asseyent.

LIBERSAC, au milieu.

Vous m'avez écrit...

MADAME, changeant la conversation.

Mon Dieu, vous m'avez l'air si aimable, que je n'hésite pas à commettre une petite indiscrétion...

MONSIEUR.

Léonie !

MADAME.

Nous avons fait dernièrement, avec des amis, un pari au sujet de votre âge. Vous êtes tellement jeune d'aspect, et comme en réfléchissant, voici déjà longtemps qu'on vous connaît, il est difficile de vous donner un âge...

LIBERSAC.

Eh bien, c'est ça, madame, ne m'en donnez pas.

MONSIEUR.

Bien fait !

LIBERSAC, palliant.

C'est une plaisanterie bien anodine.

MONSIEUR.

Voyons, monsieur est pressé. Voici : Nous voudrions donner une petite soirée gentillette...

MADAME, avec éclat.

Oh ! mais auparavant, il faut que je vous dise, monsieur, le plaisir que vous m'avez fait l'autre jour, au lycée de ma fille où vous êtes allé !...

LIBERSAC.

Pour la Sainte-Catherine.

MONSIEUR.

Justement.

MADAME.

Vous avez dit là une poésie... je ne sais ce que c'était, mais vous avez dit ça... comme à la Comédie-Française.

LIBERSAC, *très-froid.*

Je vous remercie beaucoup, madame.

MADAME.

Si ! si ! ma fille, qui prend des leçons de M. Falconier, prétendait que son professeur ne disait pas mieux !

MONSIEUR.

Mais, au fait, pourquoi n'y êtes-vous pas, à la Comédie-Française ?

LIBERSAC.

Tout le monde ne peut pas y être.

MADAME.

Sans doute. Mais vous..., est-ce que vous n'auriez pas voulu, par hasard ?

LIBERSAC, *hochant la tête.*

Oh ! madame, bien loin de là, allez ! ce serait mon rêve, au contraire, de faire partie de cette belle maison !

Madame et monsieur hochent également la tête.

MADAME.

Je comprends! Appartenir au premier théâtre du monde... C'est le premier, n'est-ce pas?

LIBERSAC.

Oui, madame, c'est le premier... de l'avis des sociétaires... mais ce n'est pas pour ça!

MONSIEUR.

Alors pourquoi tiendriez-vous à être au Théâtre-Français?

LIBERSAC.

Parce que j'adore les voyages.

MONSIEUR.

Le fait est que ces messieurs voyagent beaucoup.

MADAME.

Est-ce que ça ne vous ennuie pas de jouer tous les soirs la même pièce pendant des mois?

LIBERSAC.

Beaucoup!

MONSIEUR.

Moi, il me semble qu'il y a des jours où je penserais à autre chose qu'à ce que je dis.

LIBERSAC.

Mais ça nous arrive souvent.

MADAME.

Et vous ne vous trompez pas?

LIBERSAC.

Non, l'habitude.

MONSIEUR.

Il est vrai que vous avez le souffleur...

LIBERSAC.

Je ne m'en sers jamais !

MADAME.

Vraiment ? Cependant...

LIBERSAC.

Il me gêne !

MADAME, à Libersac.

A propos de la Comédie-Française... (A Monsieur.) Il doit savoir ça, lui ! (A Libersac.) Doit-on dire Claretie...

MONSIEUR.

Ou Clarecie ?

LIBERSAC.

Nous, nous disons : « Jules. »

Ils rient. Un temps.

MADAME.

Quelle mémoire il faut que vous ayez tout de même !

LIBERSAC.

A force de l'exercer.

MONSIEUR.

C'est égal, je vous admire! moi, je n'ai jamais pu me fourrer dix lignes dans la tête!...

LIBERSAC.

Eh bien, n'en mettez que neuf.

MONSIEUR, sourit, opine et continue.

Tenez, l'autre jour, pour la fête de ma femme, j'avais composé quelque chose. Tiens, au fait, il faut que je vous lise ça. Vous me direz...

LIBERSAC, à part.

Diable!

MADAME.

Mon ami, tu vas ennuyer M. Libersac.

MONSIEUR.

Ça dure une seconde.

LIBERSAC, gracieux.

Tant pis!

MONSIEUR, qui a pris un papier dans sa poche.

Ah! il faut vous dire d'abord que ma femme se nomme Léonie... sans quoi, vous ne comprendriez pas la chute... Léonie!...

MADAME.

C'est un petit rien!

LIBERSAC.

Je m'en doute.

MONSIEUR.

Vous savez, moi, je n'ai pas l'habitude... je dis comme ça vient...

LIBERSAC.

Pourvu que ça vienne.

MONSIEUR, à lui-même.

Debout, ce sera mieux. (A Libersac qui se lève.) Non, pas vous, moi. (Un temps.) Il n'y a pas de titre... mais on pourrait intituler ça : *Supposition*.

MADAME.

Oui !...

LIBERSAC.

C'est un bon titre !

MONSIEUR.

C'est en vers... (Grand temps.) Vous m'intimidez !

LIBERSAC.

Voulez-vous que je sorte ?...

MONSIEUR.

Non, puisque c'est pour vous... (Très ému.) *Supposition !...*

Si nous avions au lieu d'une fille un garçon,
S'il s'appelait Léon, s'il avait la manie
De mentir, de nier devant un gros soupçon,
Ce serait bien le cas de dire : « Léon nie ».

(A Libersac qui écoute encore.) C'est fini.

LIBERSAC.

Ah ! c'est charmant!

MONSIEUR.

Vrai ? Vous trouvez ?

LIBERSAC.

Sincèrement! D'abord, c'est très court, et puis il y a une pointe... acérée... pas dans un tiroir !

Tous rient.

MONSIEUR.

Il y a une chose qui m'ennuie, par exemple!

MADAME.

Qu'as-tu ?

MONSIEUR.

Je ne peux pas faire rouler les R.

LIBERSAC.

Ne les faites pas rouler !

MADAME.

Je suis sûre que si M. Libersac disait ta poésie, il la ferait autrement valoir.

MONSIEUR.

Naturellement; moi, ce n'est pas mon métier

MADAME.

Comment devrait-il la dire ?

LIBERSAC.

Comme M. Bourgeois l'a dite... il ne peut pas mieux. C'est une petite chose... très simple, il faut la dire très simplement.

MONSIEUR.

Montrez-nous voir un peu.

Il lui tend le papier.

LIBERSAC, à part, prenant le papier.

Leçon de déclamation. (Il lit des yeux, sourit, ironique, et :) Je vous verrais assez agiter l'index droit pour dire : « Supposition ». Le geste donne tant d'accentuation à la diction!... et puis, voyez-vous, il faut toujours qu'on sente dans l'intonation tout ce que l'auteur n'a pas eu le temps de mettre.

MONSIEUR.

Mais j'ai tout mis.

LIBERSAC.

Vous croyez? (Détaillant le morceau.) Tenez : *Si nous avions au lieu d'une fille un garçon*, hein ? *S'il s'appelait Léon...* bien joli nom!... Ego nominor Léon... *S'il avait la manie de mentir*, l'animal, *de nier devant un gros soupçon...* vous vous arrêtez...

MONSIEUR, inquiet.

Mais ce n'est pas fini!

LIBERSAC.

Vous prenez un temps, vous regardez l'auditoire, et, clignant de l'œil, malin, vous concluez calembouriquement : *Ce serait bien le cas de dire : Léon nie.* Et comme ça, vous avez votre effet. On ne rira peut-être pas beaucoup, parce qu'enfin, la chose en elle-même n'a pas une très grande force comique, mais...

MONSIEUR, enthousiasmé.

C'est admirable! ah! vous avez un bien joli talent!

MADAME, reprenant son ton inquisitorial.

Par exemple, si le soir, vous êtes pris, vous êtes libre le jour.

LIBERSAC.

Oui, nous sommes libres d'aller répéter.

MADAME.

Comment, vous répétez dans la journée la pièce que vous jouez le soir ?

LIBERSAC.

Pas celle-là, l'autre !

MONSIEUR.

Celle qui suit.

Un temps.

MADAME.

Et si un soir, vous n'alliez pas au théâtre, qu'est-ce qu'on vous dirait ?

LIBERSAC.

Rien... on me fich... on me mettrait à la porte.

Un temps.

MADAME.

Vous êtes obligé de dîner de très bonne heure quand vous jouez ?

MONSIEUR.

Voyons, Léonie, tu ennuies monsieur.

LIBERSAC, *à madame.*

Je suis habitué... Non, madame, je dîne comme beaucoup de gens... à sept heures.

MADAME.

A sept heures! Et vous avez digéré?

LIBERSAC.

Je ne suis pas un goinfre!

MONSIEUR.

Mais le soir, en rentrant, vous soupez?

LIBERSAC.

Quand j'ai faim.

MADAME.

Oh! dites-moi donc, quand vous mangez sur la scène, est-ce que c'est de la vraie nourriture?

LIBERSAC, *convaincu.*

De la vraie.

MONSIEUR.

Moi, quand je vois manger les artistes, ça me donne faim tout de suite.

LIBERSAC.

Eh bien, mais il faut apporter un petit panier.

Tous rient. Un temps.

MADAME.

Il paraît que c'est très amusant une loge d'artistes.

LIBERSAC.

Comme un cabinet de toilette.

Un temps.

MADAME.

Ça ne vous fait pas mal à la peau tout ce maquillage que vous vous mettez sur la figure ?

LIBERSAC.

Non, et cependant j'ai la peau très fine.

Madame passe sa main sous le menton de Libersac. Monsieur la lui enlève doucement, en disant : Assez. Comme il veut faire de même, Libersac s'y oppose sèchement : Assez.

MADAME.

C'est très curieux, quand le spectateur voit jouer un artiste qu'il connaît à la ville, ça lui fait quelque chose : ainsi, autrefois, nous avions une petite amie qui faisait partie du corps de ballet de l'Opéra-Comique. Elle était... (A son mari.) Comment dis-tu ?...

MONSIEUR.

Marcheuse. (A Libersac.) C'était une marcheuse.

MADAME.

Eh bien, quand elle entrait en scène...

MONSIEUR.

Ça me faisait quelque chose...

LIBERSAC.

Je comprends.

MONSIEUR, changeant de ton.

Nous sommes allés dimanche vous applaudir.

LIBERSAC.

Ah! Ah!...

MADAME.

Vous nous avez vus, n'est-ce pas?

LIBERSAC.

Non, madame. D'abord, je n'avais pas l'honneur...

MADAME.

Ce n'est pas possible! nous étions au premier rang; vous nous avez fixés plusieurs fois!

LIBERSAC.

Vous faites erreur!

MONSIEUR.

Je te l'avais bien dit! (A Libersac.) Vour regardiez de notre côté, tout simplement.

LIBERSAC.

Probablement! (Ramenant la question.) Maintenant, si nous parlions de la soirée? (Tirant sa montre.) Parce que...

MONSIEUR.

Ah! oui, au fait, nous avons abusé... Eh bien, voici : comme je vous le disais tout à l'heure, nous voudrions offrir à nos amis un petit divertissement un de ces soirs, et nous avons tout de suite pensé à vous...

MADAME.

Pour nous arranger quelque chose.

LIBERSAC.

Très volontiers!...

MADAME.

Nous ne voudrions pas dépenser beaucoup.

LIBERSAC.

Ah! c'est déjà ça!

MONSIEUR.

Comment?

LIBERSAC.

Oui, c'est déjà un point qui me fixe. Vous désirez un petit intermède?

MADAME.

Voilà!

LIBERSAC.

Pas de pièce?

MONSIEUR.

Non.

LIBERSAC.

Ni de saynète?

MADAME

Non.

LIBERSAC.

Ni de pantomime ?

MONSIEUR.

Non, nous ne comprenons pas.

LIBERSAC.

Oh ! ça ne fait rien !

MONSIEUR.

Comment ?

LIBERSAC.

Il y a des artistes qui font distribuer dans la salle un programme sur lequel le sujet de la pantomime est raconté tout au long. De cette façon, c'est très commode, on n'a qu'à lire le programme pendant qu'ils jouent la pièce.

MADAME.

Non, pas de pantomime.

LIBERSAC.

Bien ! bien !

MADAME, prenant un ton mystérieux.

Dites-moi donc, est-ce que M. Clément, de l'Opéra-Comique, ne doit pas épouser mademoiselle Delna ?

LIBERSAC.

Il ne m'en a pas parlé. Est-ce que vous avez entendu dire...

MADAME.

Non, seulement, l'autre jour, dans un concert, ils chantaient un duo ensemble et il avait l'air de la manger des yeux !

LIBERSAC.

C'est que c'était dans le rôle, madame. Il s'identifiait.

MONSIEUR.

Mais oui, il s'identifiait.

LIBERSAC, **un peu impatienté.**

Voyons, qu'est-ce que vous désirez avoir pour votre soirée ?

MONSIEUR.

Ça m'est égal !

LIBERSAC.

A moi aussi. Mais faut-il encore que vous me guidiez.

MADAME.

Vous, d'abord.

LIBERSAC.

Je m'en doutais. Et qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

MONSIEUR.

Quelque chose de drôle.

LIBERSAC.

Des monologues ?

MADAME.

Nouveaux

LIBERSAC.

Inédits.

MONSIEUR.

Qu'est-ce que vous avez en ce moment sur le chantier ?

LIBERSAC.

Ça ne vous avancerait pas beaucoup que je vous cite des titres.

MADAME.

C'est juste, mais encore faudrait-il savoir...

MONSIEUR.

Vous n avez que l'embarras du choix.

LIBERSAC.

Je pourrais vous dire *Histoire multicolore*.

MADAME.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LIBERSAC.

Une fantaisie en vers.

MONSIEUR.

Oh ! les vers !

LIBERSAC.

Ce sont des vers de couleur.

MADAME.

Est-ce que les jeunes filles...

LIBERSAC, continuant la phrase.

Peuvent entendre ça ? Oui, madame.

MONSIEUR.

Mais certainement. Monsieur Libersac a l'habitude des salons, il ne s'amuserait pas à dire...

LIBERSAC.

Des indécences, évidemment, monsieur.

MADAME, aguichée.

Est-ce que vous ne pourriez pas nous dire ça ?

LIBERSAC, ahuri.

A présent ?

MADAME.

Mon Dieu...

MONSIEUR.

Oui, pour voir si ça nous plaît.

LIBERSAC.

Mais alors, c'est une matinée gratuite.

MADAME, s'oubliant.

Ah ! qu'il est drôle !

LIBERSAC.

Je suis un peu pressé.

MONSIEUR.

Bah ! ce ne doit pas être bien long.

LIBERSAC, à part.

Mais ils m'ennuient !

MADAME, câline.

Ça me fera plaisir !

LIBERSAC, Louis XV, se levant.

C'est un ordre !

MONSIEUR.

On n est pas plus aimable !

MADAME, vivement.

Faut-il que j'appelle Jane ?

LIBERSAC.

Non, n'appelez pas Jane... qui est-ce Jane ?

MADAME.

Ma fille.

LIBERSAC.

Non, ne la dérangez pas !

MONSIEUR.

Comment voulez-vous vous mettre ?

LIBERSAC.

Comme je suis.

MADAME.

Là, nous vous écoutons. (A son mari.) Viens ici, Napoléon.

MONSIEUR, après s'être assis, à côté de sa femme.

Voulez-vous vous rafraîchir avant ?

LIBERSAC.

Merci, je n'ai pas soif.

MONSIEUR et MADAME.

Ni toi ?

MADAME.

Alors, c'est nous qui vous buvons.

LIBERSAC, s'incline et dit sa poésie :

HISTOIRE MULTICOLORE

Je suis entré premier commis,
Grâce à l'un de mes bons amis,
Dans une maison de Grenelle
Où l'on fabrique la flanelle.
Le patron, un nommé Leblanc,
Est un grand vieillard sec, tout blanc.

Se levant tôt, se couchant tard,
Il hait avant tout le retard ;
Toujours debout, il trotte, il marche :
Court comme aux courses de la Marche :
— Jamais, dit-il, je n'ai souffert !
Quoique vieux, Leblanc est très vert.

Son secret? il le dit bien haut :
Qu'il fasse froid, qu'il fasse chaud,
Été, printemps, hiver, automne,
Bien que très ami de la tonne,
De la santé sachant le prix,
Le vert Leblanc n'est jamais gris.

D'une moralité sévère,
Leblanc mène une vie austère ;
Il n'admet, tant il est entier,
Qu'on s'écarte du droit sentier,
Et si l'on flâne au Moulin-Rouge,
Le vert Leblanc, pas gris, voit rouge.

Mais quel joyeux Roger-Bontemps !
Il est gai, chante tout le temps ;
Possédant maison à la ville,
Un joli castel à Trouville,
Leblanc, pas gris, en son manoir,
Toujours vert, ne voit rien en noir.

De tout, il sait l'inanité
Et connaît bien l'humanité ;
Une bonne action le touche.
En ce cas, tombe de sa bouche
Cette approbation : « Morbleu ! »
Leblanc, très vert, en est tout bleu !

Jadis, paraît-il, en ménage,
Son bonheur eut plus d'un nuage ;
Sa femme donna du canif
Dans le contrat. Et ce naïf,
Cet être simple et très béjaune,
Le vert Leblanc, pas gris, fut jaune.

Il en vit de toutes couleurs!
Las! aujourd'hui! versons des pleurs;
Celui qu'à cent lieues à la ronde
On disait le meilleur du monde,
Le vert Leblanc est trépassé...
. . . .
Le clair, c'est qu'il est enfoncé!

MADAME.

C'est très gentil.

MONSIEUR, froid.

Oui, c'est gentil! mais il faut que ça soit dit par vous, parce qu'au fond, ça ne signifie pas grand' chose. De qui est-ce?

LIBERSAC.

De moi.

MONSIEUR, en pleine gaffe.

Ah! c'est ça... je disais aussi... ça ne fait rien... vous nous direz ensuite quelque chose... où vous faites des grimaces.

LIBERSAC.

Des grimaces? c'est qu'en ce moment, je n'ai rien dans mon répertoire.

MADAME, bas à son mari.

Tu l'as froissé.

LIBERSAC.

Je chercherai.

MONSIEUR.

Enfin, ce que vous voudrez, ce sera toujours bien.

MADAME, même jeu.

Tu rachètes.

MONSIEUR.

Et même, si vous avez quelque chose de plus épicé, vous pouvez y aller carrément, parce qu'enfin, nous ne sommes pas des puritains.

LIBERSAC, à part.

Des purotins, seulement.

MADAME.

Puis, s'il le faut, on fera sortir les jeunes filles, comme lorsque Yvette Guilbert chante dans le monde.

LIBERSAC, revenant au sujet.

Ensuite, voudriez-vous un chanteur ?

MADAME.

Sérieux ?

MONSIEUR.

Oh ! non, c'est trop cher ! Et puis un chanteur sérieux... ce n'est pas gai !

LIBERSAC.

Une chanteuse ?

MADAME.

Non, ma sœur a une très jolie voix ; elle nous chantera l'air de Samson, vous savez ?

LIBERSAC.

Oui! oui!

MADAME, *fredonnant.*

Ah! ah! réponds...

MONSIEUR.

Ré-éponds!...

LIBERSAC.

... Z-à ma tendresse.

ENSEMBLE, *hurlant.*

Ver...

MONSIEUR, *s'arrêtant tout à coup.*

Elle va encore nous chanter ça, ta sœur?

MADAME, *piquée.*

Mais il n'y aura pas que toi dans le salon.

MONSIEUR.

Sans quoi, je n'y resterais pas!

LIBERSAC, *rompant les chiens.*

Voulez-vous un chansonnier montmartrois?...

MONSIEUR.

Oh! c'est toujours la même chose. Quand ils ont blagué le Président, ils sont au bout de leur rouleau.

LIBERSAC, *après s'être incliné.*

Ah! non!... Ils ont aussi le Tzar...

Un temps.

MONSIEUR.

Et puis, voyez-vous, monsieur Libersac, vous allez peut-être me traiter de vieille perruque, mais moi, j'en suis resté aux chansons du Caveau.

MADAME, haussant les épaules.

Ah! oui, sous l'empire!

MONSIEUR.

Parfaitement, sous l'empire... elles étaient aussi spirituelles que celles d'aujourd'hui et on n'y blaguait pas tout le temps le Président de la République.

LIBERSAC.

Il y avait peut-être une raison pour ça.

MONSIEUR.

C'est qu'on était plus respectueux.

LIBERSAC.

Oui, aussi... Eh bien, mais j'ai un rondeau qui fera joliment votre affaire.

MADAME.

Que vous chantez vous-même?

LIBERSAC.

Moi-même... comme Pierre Petit.

MONSIEUR.

Pendant que vous y êtes, allez-y de votre rondeau.

LIBERSAC, à part.

J'ai eu tort de le proposer! (Haut.) Vrai, ça ne vous fatigue pas d'écouter encore?

MADAME.

Dieu! qu'il est amusant!

MONSIEUR.

Nous sommes tout oreilles! Vous ne voulez toujours pas vous rafraîchir?

Libersac fait signe que non et annonce.

JADIS ET AUJOURD'HUI

RONDEAU.

Je suis surpris de voir combien tout change :
Modes, saisons, mœurs et gouvernement,
Mais ce qui me paraît surtout étrange,
C'est la façon dont on parle à présent.

Ainsi, jadis, on avait un langage
Pur, châtié, même un peu précieux;
D'être poli, c'était alors l'usage,
On eût été plutôt obséquieux.

Mais aujourd'hui, notre style est en blouse,
Comme l'habit, il n'est plus si coquet;
D'être commun, vulgaire, on se jalouse,
Qui changera notre vilain caquet?

Au boulevard, deux cochers, par mégarde
S'accrochaient-ils, c'est, ôtant leur chapeau,
Qu'ils se disaient doucement : « Prenez-garde! »
A notre époque, ils hurlent : « Hé! fourneau! »

En politique, hélas! c'est même chose :
Monsieur Coyllin, s'il était député,
Rengainerait ses discours à la rose
Pour s'écrier : « Vendu! repu! gavé! »

Avec sa femme allait-il en voyage?
Monsieur gardait pour lui seul tout ennui;
Mais de nos jours, il est beaucoup plus sage,
S'il reste un coin, il le garde pour lui.

Las! en amour, même métamorphose;
Il est honteux, l'amour contemporain!
Nos jeunes gens qui la font à la pose
Parlent argot; c'est là leur seul terrain.

Quant au théâtre, au concert, c'est horrible!
Le répertoire est devenu navrant;
On entend là des choses d'un pénible,
D'un mauvais goût, vraiment trop écœurant!

On ne voit plus l'adorable grisette
Donnant son corps, mais avec tout son cœur;
C'est maintenant l'ignoble gigolette,
Ornée, hélas! de son vil souteneur!

Au bon vieux temps, on disait : — Toute belle,
Quand je vous vois, j'ai besoin d'un soutien!
Mais de nos jours, on dit : Mademoiselle,
Vous êtes chouette et vous m'aurez pour rien!

Lorsqu'autrefois, la petite friponne,
Au rendez-vous ne venait pas : — Mâtin!
S'écriait-on, l'on raille ma personne!
Mais maintenant, on fait : Oh! quel lapin!

Jadis, tout bas, on disait : Faux ménage,
Maire, curé, ne les ont accouplés !
En ce temps-ci, l'on dit : — Oh! quel collage!
Depuis dix ans, les Machin sont collés!

Il est curieux de voir combien tout change!
Modes, saisons, mœurs et gouvernement;
Mais ce qui me paraît surtout étrange,
C'est de voir comme on parle maintenant!

MONSIEUR et MADAME.

Oh! bravo! bravo! c'est charmant.

MONSIEUR.

Oui, mais il faudra nous en chanter un autre puisque nous connaissons celui-là.

LIBERSAC.

Et avec ça? comme on dit chez Potin, voulez-vous une artiste de l'Odéon?

MADAME.

Brrrou !

LIBERSAC.

Attendez! C'est une toute jeune fille qui est sortie cette année du Conservatoire. Elle chante des chansons de gaga. C'est délicieux !

MADAME.

Si c'est nouveau, oui !

LIBERSAC.

Bon ! Qu'est-ce que vous penseriez d'un instrumentiste ?

MONSIEUR, lève les bras au ciel et pousse un cri.

Oh !

LIBERSAC, finement.

C'est mon avis !

MONSIEUR.

On ne peut plus les arrêter !

MADAME.

Non, pas d'instrumentiste !

LIBERSAC, opinant.

Pas d'instrumentiste !

MADAME.

Nous avons vu dernièrement, chez des amis, un hypnotiseur...

MONSIEUR.

Oui, seulement deux dames se sont évanouies et la mère de la maîtresse de la maison a encore le bras en écharpe.

LIBERSAC.

Pourquoi ?

MONSIEUR.

Cet animal-là le lui a perforé de part en part avec une longue aiguille qu'il a eu toutes les peines du monde à retirer.

MADAME.

Ça a été pénible !

LIBERSAC.

Pour elle, surtout. Dame ! alors... je ne vois rien. Il y a bien l'*Homme-Momie* !

MADAME.

Vous plaisantez ?

LIBERSAC.

Je plaisante. Alors, nous nous en tenons aux chansons de gaga et à moi ?

MONSIEUR.

C'est ça... Dalila... Gaga et vous.

MADAME, à son mari.

Et encore, je crois que le gaga, ça ne plaira pas beaucoup au vieux parrain.

MONSIEUR, vivement

A propos du parrain, tu fais joliment bien de m'y faire penser. (A Libersac.) Dans vos monologues, il n'y a rien contre les notaires ?

LIBERSAC.

Non, monsieur, pourquoi ça ?

MONSIEUR.

Son parrain est un ancien notaire... un peu susceptible, et, comme nous sommes ses héritiers, vous comprenez, nous ne voudrions pas...

LIBERSAC.

Trop naturel !

MONSIEUR.

Ah!... et puis, vous n'avez rien non plus contre les bossus? Parce que Dumanoir, mon cousin, est bossu.

LIBERSAC.

Ah! il y a longtemps ?

MONSIEUR.

Depuis qu'il est né.

LIBERSAC.

Et ça se voit beaucoup ?

MONSIEUR.

Oui... surtout de dos.

LIBERSAC.

Ah!... non, je n'ai rien. Voyons, nous disons : Bossu, gaga, notaire. Vous ne voyez plus rien autour de vous ?

MONSIEUR.

Non, c'est tout!... Et puis... je crois décidément qu'avec vous seul, ça suffira.

LIBERSAC.

Comme vous voudrez, monsieur.

MONSIEUR.

Dites-moi, monsieur Libersac, vous faudra-t-il une estrade ?

LIBERSAC.

Oh ! inutile ! pour des monologues...

MADAME.

Tant mieux ! c'est un dérangement de moins, ça prend une place... nous pourrons inviter plus de monde.

MONSIEUR.

Et où vous mettrez-vous ? Ici ou là ?... Nous pensions, là... et le public, ici.

LIBERSAC.

Non, plutôt ici, et le public, là.

MADAME.

Comme vous voudrez. (Changeant de ton.) Ça ne vous gênera pas d'entendre un peu de bruit quand vous déclamerez.

LIBERSAC.

Comment ?

MADAME.

Parce que nous avons des invités, joueurs enragés, qui feront leur partie de cartes, dans le petit salon à côté, pendant que vous...

LIBERSAC.

Ah! bien... nullement, madame, au contraire, je parlerai tout bas pour ne pas les troubler.

MONSIEUR.

Vous êtes vraiment aimable!

LIBERSAC.

Je vous demanderai de ne pas faire allumer l'électricité derrière moi, parce que la figure est à contre-jour, et...

MONSIEUR.

Les jeux de physionomie seraient perdus.

LIBERSAC.

Vous l'avez dit.

MADAME.

Ce sera fait.

LIBERSAC.

Autre chose : vous permettez, n'est-ce pas? Aurez-vous un buffet?

MADAME.

Certes!

LIBERSAC.

Je vous demande ça... ce n'est pas parce que j'ai faim, mais parce qu'il est très désagréable pour un artiste qui commence un morceau de voir entrer des garçons avec des plateaux.

MONSIEUR.

Rassurez-vous, on ne prendra rien de toute la soirée.

MADAME.

Que dis-tu ?

MONSIEUR.

Je veux dire pendant l'intermède. (Un temps.) Maintenant, la grosse question, car il faut toujours y venir...

LIBERSAC, opinant.

Il faut...

Tous se rasseyent.

MONSIEUR.

Que devrons-nous vous remettre ? Nous ne savons pas... parce que jusqu'à présent, tous les artistes qui se sont fait entendre ici sont venus chez nous, amicalement...

MADAME.

Gracieusement...

MONSIEUR.

Nous avons eu ici M. Théodore Dubois...

LIBERSAC.

Et votre sœur... Mademoiselle votre sœur.

MONSIEUR.

Oui, elle habite ici... mais nous ne vous demandons pas... Qu'est-ce que nous devrons...?

LIBERSAC.

Mon cachet habituel, comme chez vos amis, les Grossac.

MONSIEUR et MADAME.

Oh !...

LIBERSAC.

Dame !...

MONSIEUR.

Mais les Grossac sont très riches, ils mariaient leur fille... c'était une grande soirée. Songez, monsieur, que nous nè serons au plus qu'une centaine.

LIBERSAC.

Le nombre des invités n'a qu'une importance très relative.

MADAME.

Et ça ne durera pas longtemps. Vous serez libre à deux heures. Si même vous avez un autre engagement...

LIBERSAC.

Oh ! à cette heure-là, c'est peu probable !

MADAME.

Et puis, il y aura chez nous des personnes qui reçoivent... vous pourrez avoir des soirées...

MONSIEUR.

Des journalistes... M. Edmond, qui écrit dans *La*

Justice... (A Libersac.) Je sais bien que vous n'avez pas besoin de ça... mais enfin, nous ne pouvons pas... nous avons déjà le buffet qui nous coûtera cher!...

LIBERSAC.

Ce n'est pas de ma faute!

MONSIEUR.

Je sais bien... (Après avoir longuement consulté sa femme. A Libersac, lui remettant sa canne) Oh! non!

LIBERSAC, se levant.

Alors, madame, il ne me reste plus qu'à vous faire mes excuses pour vous avoir dérangés inutilement.

MONSIEUR.

Oh! ça ne fait rien!

MADAME.

Nous avons eu, au contraire, grand plaisir à vous voir...

MONSIEUR.

Et à vous entendre.

LIBERSAC.

Et pour rien! (A part.) Je les retiens!

MONSIEUR.

Quand nous marierons notre fille...

LIBERSAC.

Si vous n'avez personne sous la main, je vous trouverai...

MADAME.

Un gendre ?

LIBERSAC.

Non, pour la soirée. Tenez, il me vient une idée pour vous!... Vous pourriez peut-être faire un arbre de Noël ?

MONSIEUR.

Au mois de mars ?

LIBERSAC.

C'est juste.

MADAME, bas à son mari.

Il se moque de nous !

LIBERSAC.

Monsieur... madame...

MONSIEUR.

C'est par ici !

LIBERSAC.

Ne vous donnez pas la peine...

MADAME.

Monsieur...

Il sort.

SCÈNE III

MONSIEUR et MADAME.

MONSIEUR.

Comme chez les Grossac... une somme pareille !...

MADAME.

Oh ! ces artistes !...

MONSIEUR.

Et ils se plaignent de ne pas avoir de soirées !... Eh bien, nous n'en aurons pas non plus !...

MADAME.

Mais, c'est impossible ! mes invitations sont lancées ! Il nous faut quelque chose !...

MONSIEUR.

Ta sœur.

MADAME.

C'est maigre !

MONSIEUR.

Elle chantera Dalila !

MADAME.

Ça ne sera pas assez !

MONSIEUR.

Pas assez !... Eh bien, moi, je dirai : « Supposition ».

Si nous avions au lieu d'une fille...

Rideau.

L'ESCALIER DE SERVICE

COMÉDIE DE SALON EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, au Casino MARIE-CHRISTINE (Hâvre), le 12 juillet 1885.

PERSONNAGES

BIENAIMÉ	M.	Galipaux.
FERNANDE.	Mlles	J. Gorius.
GEORGETTE		Felicia Mallet.

L'ESCALIER DE SERVICE

Un salon.

SCÈNE I

GEORGETTE, BIENAIMÉ, en commissionnaire auvergnat.

GEORGETTE, entrant la première.

Vous pouvez bien attendre dans l'antichambre !

BIENAIMÉ, un paquet sous le bras.

Cha ne che peut pas... faut que je voye madame ichi même... j'ai à lui parler longuement.

GEORGETTE.

Si vous croyez que madame va vous écouter longtemps.

BIENAIMÉ.

Pétêtre... pétêtre.

GEORGETTE.

Et puis, qu'est-ce que vous lui voulez ?

BIENAIMÉ.

Ah ! curieuje ! vous voudriez bien le chavoir, hein ?

GEORGETTE.

Dam !

BIENAIMÉ.

Qu'éche que vous me donnérez chi je vous le dis ?

GEORGETTE.

Ah ! ces hommes ! tous les mêmes ! rien pour rien... eh bien... une bonne poignée de mains.

BIENAIMÉ.

Ché gentil, cha, une bonne poignée... mais cha n'est pas aché.

GEORGETTE.

Comment, ça n'est pas aché. Qu'est-ce qu'il vous faut donc ?

BIENAIMÉ.

Il me faut... (Il rit bêtement.) Il me faut... un baiger.

GEORGETTE.

Voyez-vous ça !... Eh bien, je le saurai et vous n'aurez rien.

Elle va pour s'emparer de la boîte.

BIENAIMÉ, *vivement.*

Ne touchez pas ! cha partirait !

GEORGETTE, *effrayée.*

Ah ! dieux !... c'est explosible ?

BIENAIMÉ, *calme.*

Non; mais je m'en irai avec... alors, cha partirait.

GEORGETTE.

Farceur, va !

BIENAIMÉ.

Ah ! fouchtra ! je ne chuis pas le premier venu... mou père était optichien...

GEORGETTE.

Aux petits chiens ?

BIENAIMÉ.

Ben, oui ! il vendait des lorgnettes, quoi !

GEORGETTE

Ah ! bon ! (*Bienaimé l'embrasse.*) Ah ! vous m'avez surprise !... Eh bien, qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

BIENAIMÉ, *mystérieux.*

Il y a... quelque chose.

GEORGETTE, *impatiente.*

Oh !

BIENAIMÉ, *même jeu.*

Un prétendu... pour votre maîtrèche... et auchi

de bons profits pour vous... on ne légine pas... je chuis même chargé de...

Il lui donne de l'argent.

GEORGETTE.

Fallait donc le dire, tout de suite !... on s'explique !

BIENAIMÉ.

Là, maintenant, lèche-moi et préviens ta maîtrèche que je veux lui parler.

GEORGETTE.

C'est bon ! On y va !... un prétendu !... en voilà une aubaine !

SCÈNE II

BIENAIMÉ.

Bienaimé regarde partir Georgette. La porte refermée, il va déposer son paquet sous une table recouverte d'un tapis ; s'assure qu'il est bien seul, descend la scène et une fois devant la rampe enlève perruque et postiche ; se présentant.

Albert Bienaimé — pas un surnom, vous savez !... parce qu'on pourrait croire... non, non, papa s'appelait comme ça... son père aussi, du reste... enfin, nous sommes tous Bienaimé dans la famille. Age : 25... physique : vous voyez... Caractère : aimable. Situa-

tion : je n'en ai pas... fils de famille, donc pas commissionnaire du tout. Vous allez me dire : alors, pourquoi tout à l'heure... et pourquoi même maintenant... Ah! ça serait peut-être un peu long à vous expliquer... mais comme on ne vient pas... je m'en vais commencer tout de suite et puis, si on vient... j'en serai quitte pour continuer plus tard... Je suis ici chez madame de Fabricy, Fernande de Fabricy, veuve depuis deux ans d'un rhumatisme articulaire. Très jeune et jolie! je l'ai rencontrée plusieurs fois dans le monde, je l'aime éperdûment mais jusqu'à présent sans succès. Elle ne veut pas me prendre au sérieux... ma réputation d'excentricité l'effraie... parce que j'ai fait quinze fois le tour du bassin des Tuileries à reculons, que j'ai monté l'escalier du cercle à cheval, elle croit que je ne ferai jamais un père de famille rassis. Et mes affaires sont d'autant plus mauvaises que j'ai un rival : Beautreillis... le Beautreillis des salons... tout le monde connaît ses chapeaux à bords plats, ses gilets « v'lan! » ses cols « pchutt! » et ses boutons « ah! ». Aucun talent d'agrément, d'ailleurs, pas même pianiste mais très lié avec Paderewski; il ne chante pas mais il est abonné à l'Opéra; il n'a jamais touché un pinceau mais il se frotte à des tas de peintres... ça lui donne un certain vernis... et ce qu'il y a de plus fort, c'est que cet animal-là abuse de ses désavantages pour me démolir à son profit dans l'esprit de celle que j'aime. Elle m'a presque fermé sa porte, et hier, encore aux Français,

m'a défié en ces termes : « Je sais que vous vous
» êtes présenté plusieurs fois à mon hôtel, monsieur
» Bienaimé. — Oui, madame. — Et que votre pré-
» tention d'excentrique est d'être reçu chez moi, en
» dehors de mes jours. — Oui, madame. — Eh bien,
» je tiens la gageure. Essayez. — Oui, madame. » (Au public.) Et c'est pourquoi vous me voyez ici sous cette veste et sous cette plaque. Tâchons de ne pas remporter l'une et d'être digne de l'autre. Discrétion et célérité. La voici ! J'aurais parié qu'elle serait entrée après mon monologue.

Il remet son postiche.

SCÈNE III

BIENAIMÉ, FERNANDE.

FERNANDE.

Que peut me vouloir, ce commissionnaire !... Parlez, mon ami.

BIENAIMÉ, regardant un tableau.

Si on a vendu cha à madame pour un Trouillebert, madame est volée ch'est un Corot. Je m'y connais, moi. Avant d'être commichionnaire libre, j'étais à l'hôtel Drouot. En ai-je porté de ches toiles, comme ils disent, fichtra !

FERNANDE.

Il est original, ce commissionnaire.

BIENAIMÉ, regardant les meubles.

Mais ch'est du plaqué, cha !... cha n'est pas cholide.

FERNANDE, à part.

Il est familier. (Haut.) Est-ce que vous n'avez pas bientôt fini votre inventaire ?

BIENAIMÉ, sans se déconcerter

Non, mais voyez-vous, madame, cha m'indigne de voir le commerche d'à présent... du toc... rien que du toc !

FERNANDE, à part.

Amusant, d'abord mais à la longue... (Changeant de ton.) Voyons, qu'est-ce que vous voulez ?

BIENAIMÉ.

Ch'est très diffichile à échpliquer.

FERNANDE.

Ne vous troublez pas. Je vous écoute.

BIENAIMÉ, vivement, avec une fierté comique.

Il n'y a que les mauvaises conchiences qui che troublent, moi, j'ai une bonne conchienche. Je n'ai rien à me reprocher.

FERNANDE, à part.

Allons bien ! le voilà reparti.

BIENAIMÉ.

Chi madame n'a pas confianche en moi, j'aime mieux me retirer.

FERNANDE.

Sans me dire pourquoi vous êtes venu (A part.) mais il est fou !

BIENAIMÉ.

Allons, je rechte ! parcheque il ne chagit pas que de mes jintérêts... che chont bien les miens... Oh ! ils chont bien à moi... mais che chont cheux des jautres et ils chont chacrés tout de même.

FERNANDE, à part.

Quel drôle d'auvergnat ! Je ne comprends pas un mot de tout ce qu'il me raconte. (Haut). Enfin, de quoi, voulez-vous parler ? Quels intérêts sacrés ?

BIENAIMÉ, majestueux.

Des jintérêts des enfants de l'Auvergne, vougri !

FERNANDE.

Je ne vois pas ce que je peux faire pour eux.

BIENAIMÉ.

Eh bien, je vas vous le dire.

FERNANDE.

Mais voilà un quart d'heure que vous auriez du commencer par là.

BIENAIMÉ.

Voichi. Je chuis commichionnaire... commichaire délégué pour le bal.

FERNANDE.

Quel bal ?

BIENAIMÉ.

Eh ben, le bal, parbleu !... le bal des jenfants de l'Auvergne... et comme on nous ja dit que vous jétiez de Dunkerque, je viens vous demander d'être dame patronèche.

FERNANDE

Moi ?

BIENAIMÉ.

Oui, vous.

FERNANDE, à part.

J'avais raison, il est fou.

BIENAIMÉ.

Vous ne voulez pas ? Alors, vous les dédaignez les jenfants de l'Auvergne... et pourtant vous j'êtes bien aije de les trouver daus votre quartier et pét-être que quand vous j'en aurai de béjoin vous ne les retrouverez pas pour le charbon... pour les marrons... pour les commichions ?... pour les marrons churtout quand vous javez du monde.

FERNANDE.

Oh ! mais il m'ennuie.

BIENAIMÉ.

Enfin, vous ne voulez pas?... une fois... deux fois... ch'est bien, je m'en vas.

FERNANDE, le retenant

Voyons, permettez!

BIENAIMÉ.

J'obéis. Parche que chous le commichionnaire, il y a l'homme du monde (Il enlève postiche et veste et paraît en habit noir. Ton naturel.) J'ai gagné.

FERNANDE.

Monsieur Bienaimé!

BIENAIMÉ.

J'ai gagné, madame, car non seulement vous m'avez reçu mais vous m'avez retenu.

FERNANDE.

C'est une trahison. Comment se fait-il?

BIENAIMÉ.

Oh! n'accusez pas votre concierge! Incorruptible. Il n'y en a qu'un et je suis tombé dessus.

FERNANDE.

Oui; j'avais donné des ordres...

BIENAIMÉ.

Pour le grand escalier!

FERNANDE.

Comment, vous seriez...

BIENAIMÉ.

L'escalier de service... un auvergnat !

FERNANDE.

C'est vrai. Tenez, je ris et pourtant je ne le devrais pas.

BIENAIMÉ.

Oh ! Madame !

FERNANDE.

Eh bien, oui, vous avez gagné, c'est certain; mais où voulez-vous en venir ?

BIENAIMÉ.

Ne l'avez-vous pas deviné ! J'ai considéré cet escalier comme le chemin de votre cœur.

FERNANDE.

Oh ! Trève de plaisanteries, monsieur.

BIENAIMÉ.

Je ne plaisante pas, madame. C'est curieux, vous croyez toujours que...

FERNANDE.

Dans la scène que vous venez de jouer... très bien, ma foi.

Il s'incline.

BIENAIMÉ.

Eh bien, madame, apprenez que je ne suis pas venu ici ce soir uniquement pour vous demander

votre main... Je sais que vous me la refuseriez mais... pour vous rendre service.

FERNANDE.

Me rendre service, à moi?

BIENAIMÉ.

A vous-même, madame.

FERNANDE.

Parlez! de quoi s'agit-il? (*Le voyant hésiter.*) Eh bien, qu'attendez-vous?

BIENAIMÉ.

Ah! c'est que c'est très délicat. Il est toujours difficile de dire à une femme qu'elle a mal placé sa confiance.

FERNANDE.

Je ne vous comprends pas.

BIENAIMÉ.

Un nom vous mettra sur la voie, madame : Beautreillis.

FERNANDE.

Que dites-vous?

BIENAIMÉ.

Inutile de nier. (*A Fernande qui fait un mouvement.*) Oh! je connais la fatuité du personnage, sa vantardise et je suis sûr que tout ce qu'il laisse entendre n'est pas vrai mais enfin... il y a un fait c'est qu'il ne vous déplaît pas et que vous le recevez.

FERNANDE.

Et qu'est-ce que M. Beautreillis laisse entendre, s'il vous plaît.

BIENAIMÉ.

Mon Dieu! madame, je répondrai d'autant plus volontiers à votre question que je viens précisément pour vous le dire. Ce matin, je déjeunais au Macadam-Club. Après le repas, on fume, on lit. Je déploie le *Temps*, journal énorme comme vous savez et m'assied à l'écart.

FERNANDE.

Jusqu'à présent, je ne vois pas...

BIENAIMÉ.

Attendez. Beautreillis arrive. Tout le monde s'empresse autour de lui, demandant le récit de sa dernière bonne fortune... On sait qu'il n'y a jamais un mot de vrai dans tous ses racontars mais ça distrait. « Que deviens-tu ? Tu n'étais pas mardi aux Français ?... On ne t'a pas vu à la première des Bouffes ? — Plus drôle tout ça ! — Compris ! on t'accapare » — Un peu, oui. — Enfin, viens-tu faire un bridge, ce soir ? — Ce soir ? Ah ! non : pas libre, vais... ailleurs. — Ah ! rue Fortuny, toujours — Je ne sais pas ! » Au mot Fortuny, vous comprenez, je dresse l'oreille. « — Mes compliments, cher, elle est charmante... On t'enviait au bal de l'ambassade américaine... être le cavalier d'une femme pareille... mazette ! »

FERNANDE.

Les insolents! Et alors. M. Beautreillis n'a pas protesté ?

BIENAIMÉ.

Pas protesté du tout.

FERNANDE.

Le misérable ! De sorte qu'on a pu croire...

BIENAIMÉ.

Je regrette de l'avouer... on a pu croire... Et j'ajoute, madame, que la crainte seule de vous compromettre m'a empêché d'intervenir.

FERNANDE.

Je vous remercie, monsieur Bienaimé ; votre conduite a été celle d'un galant homme, elle a contrasté en cela avec celle de monsieur Beautreillis. (Changeant de ton.) Mais je ne veux pas que le moindre doute subsiste dans votre esprit.

BIENAIMÉ.

Oh ! madame !

FERNANDE.

Je tiens à ce que vous sachiez la vérité. D'abord, je n'habite pas seule ici. Depuis mon veuvage, ma tante demeure avec moi. C'est plus convenable mais elle a un défaut, cette chère tante, un seul, elle est...

BIENAIMÉ.

Elle est ?

FERNANDE.

Elle est joueuse. Oh! mais là, horriblement. C'est réglé. Après le repas, une sieste. Elle dort en ce moment. Après la sieste, le piquet, le sempiternel piquet... quand on est deux... le whist quand on est trois. Or, nous ne sommes que deux et je vous avoue que moi... enfin, un tiers est le bienvenu.

BIENAIMÉ.

Ah! bon... bon... Beautreillis était le tiers.

FERNANDE.

Maintenant, je ne dis pas que les assiduités de ce jeune homme m'étaient désagréables. J'hésitais j'en conviens, bien qu'il fut très pressant... mais, après ce que je viens d'apprendre, tout est fini... car, vous affirmez, n'est-ce pas ?

BIENAIMÉ.

Comment saurai-je qu'il doit venir ?

FERNANDE.

C'est juste.

BIENAIMÉ.

Et puis, j'ai des témoins.

FERNANDE.

Il suffit; je vous crois sur parole.

Un temps.

BIENAIMÉ, scrutateur.

Alors, d'après ce que vous venez de me dire... l'idée d'un second mariage ne vous effraie pas ?

FERNANDE.

Ah! je vous vois venir ! vous voulez tirer avantage de mes confidences, ce n'est pas généreux.

BIENAIMÉ.

Je n'ai pas à être généreux envers Beautreillis, vous l'avouerez. Quand à vous, madame...

FERNANDE.

Quant à moi... j'apprécie d'autant plus un service rendu qu'on n'en exige pas le prix.

BIENAIMÉ, s'animant.

Vous pourriez me croire capable ? (Un temps.) Mais au fait, pourquoi pas ? Je ne suis pas un vantard ni un fat, moi ? Je n'ai jamais songé à vous compromettre ? Je vous ai aimée respectueusement, sans bruit, sans tapage, sans espoir, hélas ! Je suis un brave garçon qui rendrait une femme heureuse ! que diable j'ai bien le droit de le dire — et je le dis.

FERNANDE.

Quel feu !

BIENAIMÉ.

Eternel, madame. Eternel.

FERNANDE.

Oh ! éternel !

BIENAIMÉ.

Il ne tiendra qu'à vous de vous en assurer.

FERNANDE.

Eh mais... c'est le commissionnaire qui reparaît... le prix du service... je vous ai dit que je n'aimais pas cela.

BIENAIMÉ.

Alors, vous refusez de m'entendre bien décidément.

FERNANDE.

Bien décidément.

BIENAIMÉ.

C'est bon; je n'ai plus qu'à remporter ma barbe et ma veste et à m'en aller par où je suis venu... l'escalier de...

FERNANDE.

Oh ! je n'ai pas dit...

BIENAIMÉ.

Dam !

FERNANDE, à part.

Pauvre garçon !

BIENAIMÉ.

Adieu donc, madame, (Fausse sortie.) Pourtant... tenez... si j'étais... ce que je paraissais être tout à l'heure, un Auvergnat et si vous étiez une Auvergnate, si je m'appelais Machavoine et vous, Javotte.

FERNANDE.

Quelle idée !

BIENAIMÉ.

Je sais bien ce que je vous dirais, allez !

FERNANDE.

Quoi donc ?

BIENAIMÉ.

Je ne peux pas... vous vous fâcheriez.

FERNANDE.

Essayez toujours.

BIENAIMÉ.

Eh bien, permettez-moi de reprendre pour un instant seulement mon accent sans ma barbe ni ma veste, c'est inutile, n'est-ce pas ? Je commence. (**Accent.**) C'hest-il Dieu pochible, qu'une belle créïature comme vous, elle veuille rechter chélibataire, chans jhomme, chans un défencheur, chans un bras cholide pour chappuyer dechus... un bicheps, un bon bicheps.

FERNANDE.

M. Bienaimé.

BIENAIMÉ, **ton naturel.**

Ce n'est pas moi, c'est l'Auvergnat. (**Accent.**) Une taille minche, des yeux comme une paire d'amendes, quoi ! des dents... que ch'est de la crème et des jépaules, oh ! qui vous donnent envie de taper dechus.

FERNANDE.

De grâce.

BIENAIMÉ, même jeu.

C'est Machavoine. (Accent.) Et tout cha ne cherait pas à moi parcheque che Beautreillis... che vilain Treillis... Vous gardez le chilenche... vous ne chavez que répondre, pardi !

FERNANDE.

Ah ! je n'ai pas étudié l'auvergnat, moi !

BIENAIMÉ, même jeu.

Ni moi non plus et vous voyez bien que je m'en tire. (Accent.) Allons, voulez-vous m'accorder la chuccechion Beautreillis... j'entends toute la chuccechion y compris la partie de wichte.

FERNANDE.

De wicht ?

BIENAIMÉ, même jeu.

C'est ça, vous y êtes. Voyons, voulez-vous, hein ? (Accent.) Eche convégnu ?

FERNANDE, un temps, sourit.

Eh bien, je consens. (On sonne.) C'est lui.

BIENAIMÉ.

Il arrive bien.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Madame... Tiens ! M. Bienaimé. (A part.) Eh bien, et l'Auvergnat...

FERNANDE.

Qu'y a-t-il ?

GEORGETTE.

C'est M. Beautreillis qui...

FERNANDE.

Dites que je suis souffrante et que je ne puis recevoir.

GEORGETTE, à part.

Ah ! bah.

FERNANDE.

Reconduisez ce monsieur.

GEORGETTE, à part.

Ce monsieur.

FERNANDE.

Allez !

GEORGETTE.

J'y vais, madame. (A part.) J'suis t'ahurie, moi! mais où est l'auvergnat avec tout ça ?

FERNANDE, la rappelant.

Ah ! faites descendre par l'escalier de service.

GEORGETTE, ébabie.

Madame a dit ?

FERNANDE.

Par l'escalier de service.

GEORGETTE.

Bien, madame. (A part.) Je n'y suis plus du tout.

FERNANDE à BIENAIMÉ.

Il comprendra.

BIENAIMÉ.

Espérons-le.

FERNANDE.

Et maintenant, allons trouver ma tante.

BIENAIMÉ.

C'est ça, allons trouver...

FERNANDE.

Surtout, pas un mot devant-elle !

BIENAIMÉ.

Rassurez-vous... puisque nous allons jouer au whist, je ferai le mort.

Rideau.

MONSIEUR MANSUET, JUGE

COMÉDIE EN UN ACTE

En collaboration avec M. G. Montignac

Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre des MATHURINS,
(Direction Jules BERNY), le 4 janvier 1902.

PERSONNAGES

M. MANSUET.	MM. SIMON MAX.
GALOUPIOT.	RÉMONGIN.
LE GREFFIER	MILO DE MEYER.
LE MUNICIPAL.	KELLER.
L'AGENT.	DUCHESNE.

MONSIEUR MANSUET, JUGE

La scène se passe dans le cabinet du juge d'instruction ; sur la table, le portrait de M. Magnaud. Au lever du rideau, le Greffier cause avec le Municipal, tout en rangeant des paperasses.

SCÈNE I

LE MUNICIPAL, LE GREFFIER.

LE MUNICIPAL.

Y a beaucoup au rapport ?

LE GREFFIER.

Au rapport ?

LE MUNICIPAL.

Oui, il a beaucoup d'affaires aujourd'hui, M. le Juge d'instruction ?

LE GREFFIER, *avec fatuité.*

Nous avons toujours beaucoup à faire. Le glaive de la Justice ne rouille jamais.

LE MUNICIPAL.

Vous devriez bien me donner la recette pour ma baïonnette.

LE GREFFIER.

Hier, c'était l'affaire Moulard; aujourd'hui, nous reprenons l'affaire Galoupiot.

LE MUNICIPAL.

Ah! oui, ce particulier qui a coupé une femme en morceaux et qui l'a violée.

LE GREFFIER.

L'inculpation établit qu'il l'a violée d'abord et l'a découpée ensuite.

LE MUNICIPAL.

Son affaire est sûre.

LE GREFFIER.

Toutes les charges sont contre lui; mais sait-on jamais!

LE MUNICIPAL.

S'il est si chargé que ça, il n'y coupera pas.

LE GREFFIER, *joyeux.*

C'est lui qu'on coupera!... à moins que M. Mansuet, le juge, ne complique la chose. Depuis qu'il

est là, il n'y a plus une affaire qui marche. Il condamne les assassins à la peine capitale et s'empresse aussitôt de signer la demande de commutation! Ah! Municipal, ce n'est plus comme dans le temps! Jadis, les prévenus étaient coupables par définition; on voyait un individu avec une sale tête, on lui prouvait qu'il était l'auteur du crime commis, et on le bouclait en deux temps : et allez donc, aux assises!

LE MUNICIPAL

Mais si des fois il était innocent?

LE GREFFIER.

Sans importance! Nous appelons ça une erreur judiciaire. Maintenant, on tripote le Code dans tous les sens; devant un accusé, on fait un tas de chichis; on l'appelle monsieur, on le laisse parler, on l'écoute. Croiriez-vous qu'on n'a plus le droit de lui dire un mot sans qu'il ait à côté de lui un avocat? Bientôt, ma parole, c'est le prévenu qui interrogera le juge! Voyez-vous, Municipal, c'est la fin de la magistrature.

LE MUNICIPAL.

Y a encore rien de perdu, monsieur le Greffier. Et puis, quand y aura plus de justice, on inventera autre chose.

Entre M. Mansuet; il est jeune, vif, l'air bon garçon. Le Greffier se lève respectueusement. Le Municipal salue et sort.

SCÈNE II

LE GREFFIER, M. MANSUET, une serviette de maroquin sous le bras.

LE GREFFIER.

Bonjour, monsieur le Juge.

MANSUET.

Bonjour, Dubois. Ça va chez vous ?

Il dépose sa serviette sur la table.

LE GREFFIER.

Je remercie monsieur le Juge. Ma femme est accouchée de son huitième.

MANSUET, qui a enlevé son chapeau, gants, pardessus.

Bravo, un défenseur de plus pour la France.

LE GREFFIER.

C'est une fille.

MANSUET, spirituel.

Nous en ferons une avocate, ça sera encore un défenseur. Sauf ça, rien de neuf ici ?

LE GREFFIER.

Une lettre de l'avocat du sieur Galoupiot qui ne

peut assister son client aujourd'hui. Il autorise l'interrogatoire hors de sa présence.

MANSUET.

Alors, on se passera de lui.

LE GREFFIER, à part.

Ce qu'on va le saler !

MANSUET.

Vous annexerez son permis au procès-verbal.

LE GREFFIER.

Il y a aussi une lettre du Chef de la sûreté qui confirme d'une façon éclatante la culpabilité du sieur Galoupiot.

Il passe la lettre.

MANSUET, bondissant.

Eclatante ! Eclatante ? Ces messieurs de la Préfecture de police sont toujours sûrs ! Qu'ils prennent notre place alors ! C'est vrai, au moment où l'on va classer bien tranquillement une affaire, crac ! ils vous sortent un coupable. Pas moyen de rendre la justice dans ces conditions-là ! (Il suspend au portemanteau son chapeau et son pardessus.) Dites donc, Dubois, vous seriez bien gentil d'aller me chercher la *Gazette des Tribunaux*... prenez donc le *Rire* en même temps.

LE GREFFIER.

Bien, monsieur le Juge.

Il sort.

5.

SCÈNE III

LE MUNICIPAL, M. MANSUET.

MANSUET, fredonnant.

« Je me nomme Popol... » (Il sonne, entre le Municipal.) Faites entrer Popol... Heu!... Non... Le prévenu Galoupiot est là ?

LE MUNICIPAL.

Oui, monsieur le Juge : il a même l'air passablement abruti.

MANSUET.

Faites-le entrer avec la douceur qui caractérise l'arme à laquelle vous avez l'honneur d'appartenir.

Le Municipal sort et revient avec Galoupiot, qu'il pousse rudement devant lui. Pendant la courte absence du Municipal, Mansuet s'est regardé dans une petite glace de poche, tout en fredonnant l'air à la mode. Galoupiot est un pâle voyou, il a l'air abruti et inquiet. A peine entré, il s'avance vers le bureau du juge. Le Municipal s'est assis tranquillement près de la porte.

SCÈNE IV

LE MUNICIPAL, GALOUPIOT, MANSUET.

GALOUPIOT, se soulageant, volubile.

Monsieur le Juge, j'en ai assez. Depuis que je suis au secret, tout ça me tourne dans la tête, je préfère dire la vérité, c'est moi que j'ai violé et tué la femme Lafante.

MANSUET, très calme, et souriant.

Mais, mon ami, je ne vous demande rien ; attendez que je vous interroge et asseyez-vous. (Galoupiot s'assied.) Vous avez bien dormi cette nuit ?

GALOUPIOT.

Voilà huit jours que je ne dors pas, et je...

MANSUET, se limant les ongles.

Je sais... je sais... je suis comme vous, moi. Il faut prendre un peu de bromure, le soir, en vous couchant... très peu, parce que ça fait mal à l'estomac. Tenez, j'en ai justement sur moi. Acceptez... (A Galoupiot qui se lève.) Ne vous dérangez pas.

Il donne le bromure au Municipal qui le remet à Galoupiot en lui faisant le salut militaire.

GALOUPIOT, ahuri.

Ah! merci.

Le Greffier rentre avec les journaux qu'il remet à M. Mansuet.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE GREFFIER.

MANSUET.

Merci. (Il déplie vivement le journal.) Magnaud vient encore d'en acquitter deux! Bravo! (Il replie le journal, prend le *Rire*, rit et le montre au Greffier.) Oh! très drôle!

LE GREFFIER.

Il sera saisi.

MANSUET.

Quand tout le monde l'aura vu.

LE GREFFIER.

Vous me le donnerez?

MANSUET.

Non, je le garde pour ma collection. Vous y êtes, Dubois?

LE GREFFIER.

Oui, monsieur le Juge.

MANSUET, à Galoupiot.

Voyons, Galoupiot, ne soyez pas intimidé. Vous êtes ici chez vous, devant un ami, un frère, un père.

LE GREFFIER, à part.

Voilà le chichi qui commence.

MANSUET.

Ne restez pas devant la porte, à cause du courant d'air, il fait froid.

LE GREFFIER, à part.

Ça me fait suer.

Galoupiot s'avance près du bureau avec sa chaise.

MANSUET, pontifiant.

Je ne suis pas un de ces juges féroces qui se font avec le Code un piédestal à leur insatiable ambition, qui n'ont qu'une idée, gravir sur un escalier de têtes, les degrés de la hiérarchie jusqu'à la magistrature suprême, et qui comptent les condamnations comme on collectionne les cartes postales illustrées. Non, Galoupiot, ne le croyez pas une seconde, je vous en conjure. Je suis un juge modern-style, un clément, un équitable, un températeur, un adoucissant, (Montrant le portrait.) un élève de notre grand Magnaud, enfin ! Je sais allier le bon fonctionnement de la justice immanente, la réparation légitime due à la société avec les droits intangibles de l'humanité, droits que font éclore la franchise de

l'aveu sans restriction et le repentir sincère. Vous comprenez, Galoupiot ?

GALOUPIOT, ahuri.

Non, monsieur le Juge, mais ça ne fait rien.

MANSUET.

Le prévenu est pour moi, non seulement un être sacré, mais un faible, un abandonné, un égaré. C'est l'agneau de la fable, c'est le malheureux Thésée sans le fil d'Ariane. Ariane, c'est moi. (Galoupiot s'incline, émerveillé.) Il faut que tout homme en état de prévention trouve dans le président du tribunal devant lequel il comparaît, un père qui, d'une main ferme et impavide, (Répétant complaisamment.) impavide, sache châtier ses écarts, comme il saura l'absoudre des calomnies ou des accusations sans fondements dont la rumeur publique, cette *vox populi* sans pitié, l'aurait chargé à tort ou tout au moins sans preuves palpables.

LE MUNICIPAL, au Greffier.

C'est foutrement bien parlé.

LE GREFFIER, ironique.

Si on veut!

MANSUET.

Vous pouvez donc vous confier à moi comme on se confie à un frère, à un père, à une mère.

LE GREFFIER, à part.

Toute la famille, quoi ?

GALOUPIOT, plus confiant.

Eh bien, monsieur Marianne...

MANSUET.

Qui appelez-vous comme ça?

GALOUPIOT.

Mais c'est vous-même qui tout à l'heure...

MANSUET.

Ah! Ariane!... pas Marianne... Marianne, c'est la République... (Lui désigne le buste. Tous se lèvent. Le Municipal salue militairement.) D'après la prévention, vous êtes accusé, que dis-je, inculpé, soupçonné, d'avoir le 24 juin, à trois heures de l'après-midi, violé, étranglé et coupé en morceaux, la femme Lafante, demeurant rue de la Glacière, 347, au cinquième, au-dessus de l'entresol, à gauche.

GALOUPIOT.

Oui, monsieur le Juge, et je reconnais...

MANSUET, lui coupant la parole.

Examinons la prévention dans tous ses détails. D'abord, il faut avouer à votre charge que vous avez une très mauvaise réputation.

GALOUPIOT.

Ça, c'est rapport à mon concierge qui n'admet pas que j'aie une femme qui turbine pour moi.

MANSUET.

Toutes les opinions sont respectables. D'après les

notes de police, vous vivez de la prostitution de trois femmes ?

GALOUPIOT.

C'est donc défendu ?

MANSUET.

La loi ne reconnaît pas encore ces sortes de syndicats. Mais revenons au fond de l'affaire. Vous êtes accusé, premièrement, d'avoir violé la femme Lafante ?

GALOUPIOT.

J'avoue que c'est vrai.

MANSUET.

J'avoue... j'avoue!... Savez-vous d'abord ce que c'est que de violer une femme ?

GALOUPIOT.

Bien ! c'est...

Il va esquisser un geste.

MANSUET.

Pas de geste, je vous en prie ! Expliquez la chose en style académique. Il est vrai que vous n'avez pas fréquenté souvent les milieux académiques.

GALOUPIOT, énergique.

Jamais, je le jure !...

MANSUET.

Alors, vous dites que violer ?...

GALOUPIOT.

Bien ! violer, c'est... c'est... je ne sais pas au juste comment...

MANSUET, l'arrêtant.

Ah !.. Vous ne savez pas ?... Vous ne savez pas violer ? (Au Greffier.) Notez bien, Dubois. (A Galoupiot.) Vous prétendez avoir violé la femme Lafante et vous ne savez pas violer !

GALOUPIOT.

Je sais bien, mais je ne peux pas l'expliquer... en... académie.

MANSUET.

Nous ne pouvons vraiment pas vous apporter des femmes pour que vous vous expliquiez *coram justitia.*

LE GREFFIER

C'est dommage.

MANSUET, au Greffier.

Le métier de prévenu deviendrait trop beau.

LE GREFFIER.

Mais un peu fatigant.

MANSUET.

Donc, je passe... Après avoir étranglé la femme Lafante...

GALOUPIOT.

Oui... avec un lacet de bottines.

MANSUET.

Un lacet de bottines?... Vous portiez des espadrilles.

GALOUPIOT.

C'étaient des bottines à elle.

MANSUET.

Oui. Alors, vous lui avez demandé le lacet de sa bottine pour l'assassiner. (*Haussement d'épaules.*) La victime avait des bottines à boutons.

GALOUPIOT, *commençant à se dérouter.*

Elle en avait aussi à lacets.

MANSUET.

Elle avait une bottine à boutons et une bottine à lacets ?

GALOUPIOT.

Non.

MANSUET.

Alors, elle avait aux pieds deux paires de chaussures?... Voyons, Galoupiot, il ne faudrait pas prendre la justice pour une bourrique.

GALOUPIOT.

Mais c'étaient des lacets des autres bottines qui... que...

MANSUET.

Des bottines qui?..

GALOUPIOT, médusé.

Des bottines qui... qui avaient des lacets de bottines...

MANSUET.

Vous n'en sortez pas de ces bottines.

LE GREFFIER.

Parce qu'il est dans ses petits souliers.

MANSUET.

Vous notez, Dubois ?... Ça ne tient pas debout !... Passons. La victime une fois étranglée, le meurtrier l'a coupée en morceaux.

GALOUPIOT.

C'est encore moi.

MANSUET, brusquement.

En combien de morceaux l'avez-vous coupée ?

GALOUPIOT, cherchant.

Heu !... Cinq.

LE GREFFIER.

En cinq secs.

MANSUET.

Il y avait six morceaux. J'ai la photographie devant les yeux.

GALOUPIOT.

C'est peut-être le photographe qui en a rajouté un ?

MANSUET.

Quand on coupe quelqu'un en morceaux, on compte les morceaux, c'est élémentaire !

GALOUPIOT.

La première fois, on ne peut pas penser à tout.

MANSUET.

Enfin, j'admets l'hypothèse. Alors vous espériez qu'une femme en six morceaux, ça se verrait moins qu'en un. Vous êtes un bien mauvais féministe.

GALOUPIOT.

Je comptais les faire disparaître.

MANSUET.

Où ça ?

GALOUPIOT.

J'aurais porté les morceaux dans des endroits déserts... Au Louvre, dans la Galerie des Antiques.

MANSUET.

C'est le rendez-vous de tous les amoureux ! Voyons, franchement, Galoupiot, vous voyez-vous en présence de la femme Lafante...

GALOUPIOT, se levant effrayé.

Ah ! non... je veux pas.

MANSUET.

... Et vous sentez-vous de force à la découper avec cette mine chétive...

GALOUPIOT.

Je suis pas fort, c'est vrai...

MANSUET.

Cet air peureux...

GALOUPIOT.

Un bon coup d'eau-de-vie...

MANSUET.

Vous êtes verdâtre !

GALOUPIOT.

C'est la profession.

MANSUET.

Avouez donc tout simplement que vous n'avez pas tué la femme Lafante.

GALOUPIOT, perplexe.

Que j'ai pas ?

MANSUET.

Pourquoi vous charger d'un crime inutilement ? Vous êtes jeune, vous avez l'avenir devant vous, et par je ne sais quel accès de misanthropie, vous venez apporter bêtement votre tête à la guillotine ?

GALOUPIOT.

Ah ! mais je ne veux pas de la guillotine !

MANSUET.

Ce n'est pas moi qui fais le menu.

Il se rassied.

GALOUPIOT, *très hésitant.*

Eh ben... Eh ben, si vous croyez que je me suis trompé... J'aime mieux dire la vérité : c'est pas moi qui ai tué la femme Lafante.

MANSUET.

Ah !... vous commencez à entrer dans la voie des aveux ! (*Au Greffier et au Municipal.*) Voilà comment on arrive à leur faire dire la vérité.

GALOUPIOT, *reprenant son aplomb.*

Je la connais même pas cette femme ? Comment déjà qu'elle s'appelle ?

MANSUET.

Je veux bien croire, et vous avez, en effet, de votre côté la vraisemblance, que vous n'avez pas trempé dans le meurtre qui nous occupe, mais... il faudrait me fournir un alibi.

GALOUPIOT, *qui s'y perd à nouveau.*

Un alibi ?

LE GREFFIER, *à part.*

Il va prendre ça pour de l'italien.

MANSUET.

Oui, me prouver d'une façon irréfutable qu'à l'heure du crime, vous étiez à un autre endroit.

GALOUPIOT, *à part.*

J'y arriverai jamais. (*A Mansuet.*) Mais puisque vous dites que je suis innocent.

MANSUET.

Je dis... c'est vous qui le dites, mais il faut me le prouver et la seule façon de le prouver est d'établir l'emploi de votre temps, le jour du crime.

GALOUPIOT, *décidé.*

Tenez, monsieur le Juge, je préfère vous dire...

MANSUET.

Voyons, vous souvenez-vous exactement de ce que vous faisiez le 24 juin, à trois heures de l'après-midi?

GALOUPIOT, *qui n'y est plus du tout.*

Je... Ah! zut! Je ne comprends plus rien du tout... et j'avoue...

MANSUET.

Voyons, calmez-vous et reprenez vos esprits. Heureusement pour vous qu'avec la bienveillance et l'impartialité qui caractérisent tous les juges d'instruction, j'ai fait de mon côté une enquête qui semble vous êtes favorable.

GALOUPIOT, *à part.*

Il se fout de moi!

MANSUET.

Gardes, faites entrer l'agent Parfour.

GALOUPIOT, *à part.*

Bon Dieu! Qu'est-ce qu'il va encore dire celui-là!

Entre l'agent, il salue, ôte son képi et attend.

SCÈNE VI

LES MÊMES, L'AGENT.

MANSUET.

Vos noms, prénoms et qualités.

L'AGENT.

Parfour, Apollon-Polycarpe, agent de la brigade des voitures, détaché au IXe arrondissement.

MANSUET.

Vous étiez de service le 24 juin dernier au carrefour du boulevard Montmartre ?

L'AGENT.

Le 24 juin... (Il prend son carnet.) Si monsieur le Juge veut bien attendre une seconde, je vais vérifier.

MANSUET.

J'ai là une note de votre officier de paix qui l'établit.

L'AGENT.

En effet, le 24 juin, j'ai pris le service à deux heures.

MANSUET.

Ah! (Montrant Galoupiot.) Vous reconnaissez monsieur ?

L'AGENT.

On voit tant de monde, je le reconnais sans le reconnaître.

MANSUET.

Avez-vous souvenance qu'à trois heures, j'insiste sur l'heure, une personne vous ait demandé son chemin ?

L'AGENT, *embarrassé.*

Y a tellement de personnes qui demandent leur route.

MANSUET, *feuilletant des paperasses.*

Vous êtes pourtant noté comme un agent intelligent, possédant une mémoire excellente... (*Appuyant.*) et apte aux fonctions de sous-brigadier justement à cause de cette précision de souvenir.

L'AGENT, *se rengorgeant.*

Vous dites... trois heures ?

MANSUET.

Le 24 juin, à trois heures, quelqu'un vous a-t-il demandé sa route ?

L'AGENT, *avec assurance.*

Oui ! Oui ! Je me rappelle même très bien maintenant. J'étais près de l'horloge pneumatique et je regardais les aiguilles qui avançaient avec de petites secousses... Tout à coup quelqu'un me demande où se trouve la rue... Notre-Dame-de-Lorette.

MANSUET.

Et il était quelle heure?

L'AGENT.

Trois heures parbleu! Vous venez de le dire.

MANSUET, montrant Galoupiot.

Croyez-vous que ce soit monsieur qui vous ait demandé ce renseignement?

L'AGENT.

Si je crois? J'en suis sûr! Je le reconnais. Ah! foutre oui, je le reconnais! Avec une mémoire comme la mienne, y a pas d'erreur!

GALOUPIOT, à part.

Il en a une santé s'il me reconnaît.

L'AGENT.

Je lui ai même dit : Prenez la rue Drouot jusqu'au carrefour Châteaudun, puis la rue en face, c'est derrière l'église. (A Galoupiot.) Vous vous rappelez pas? (A Mansuet.) Il n'a pas de mémoire, ce bougre-là.

GALOUPIOT.

Si... si... la rue derrière l'église...

L'AGENT.

La rue Notre-Dame-de Lorette, quoi!

MANSUET, radieux.

C'est donc bien Galoupiot, ici présent?

L'AGENT.

Oui, oui.

MANSUET.

C'est tout ce que je désirais savoir. Signez votre déposition.

L'AGENT, en signant.

Si monsieur le Juge pouvait dire un mot à mon officier de paix, rapport à ma mémoire.

MANSUET.

C'est entendu.

L'AGENT, ému.

Je suis très reconnaissant à monsieur le Juge.

MANSUET.

Vous pouvez vous retirer.

L'AGENT.

Au revoir ces messieurs et dames... Bonjour tout le monde et la compagnie. (se rengorgeant.) Sous-Brigadier !

Il sort.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins L'AGENT.

MANSUET, au Greffier, sans s'occuper de Galoupiot.

Voilà, mon cher, comme on réduit à néant des

racontars de portière. Cet excellent Galoupiot s'est affolé quand il a vu le quartier ameuté contre lui.

Midi sonne. — Il a tiré un œuf de sa serviette en maroquin, il en brise la pointe et le gobe tout en causant. Le Greffier tire de sa poche une tablette de chocolat et un petit pain et mange. Le Municipal tire un rond de saucisson et du pain de son shako et commence aussi son repas. Galoupiot reste tout désorienté sur sa chaise.

GALOUPIOT.

Eh ben, et moi?

MANSUET.

En somme, cette affaire est bien simple... Il s'est produit un phénomène d'auto-suggestion : en lisant d'une part les détails du crime, et en se voyant de l'autre poursuivi par la malveillance du quartier, cét esprit faible s'est troublé.

LE GREFFIER.

Ah!... oui... Monsieur.

Le Municipal, la bouche pleine, opine de la tête.

MANSUET.

Il a conçu en imagination, ce crime auquel il n'a jamais été mêlé. Et s'il n'était pas tombé sur un juge d'instruction clairvoyant, l'Histoire enregistrerait une erreur judiciaire de plus. C'est effrayant de penser à cela. (Le Greffier et le Municipal approuvent comme précédemment. Galoupiot serre un cran de sa ceinture. Mansuet débouche sa bouteille de lait.) Ah! comme je comprends Tolstoï quand il dit :

Il boit au goulot.

GALOUPIOT, timidement.

Est-ce que monsieur le Juge a encore besoin de moi aujourd'hui ?

MANSUET, avalant de travers.

Hein ! Non, mon ami, vous êtes libre.

GALOUPIOT, se levant.

Libre ?

LE GREFFIER, à part.

Encore un de raté !

Il tend à Mansuet une feuille à signer.

MANSUET.

Vous n'êtes pas coupable, vous n'êtes donc plus intéressant. (Au Greffier.) Voilà, mon cher, comment je comprends la justice.

GALOUPIOT.

Ben...

MANSUET.

Quoi !

GALOUPIOT.

Puisque je ne suis pas coupable, vous pourriez me rendre le couteau qui m'a servi... (Se reprenant.) qui a servi à... mon collègue... pour l'assassinat. J'y tiens beaucoup... c'est le couteau de ma mère.

MANSUET.

N'insistez pas.

GALOUPIOT.

Si monsieur le Juge a besoin de quelqu'un pour certifier que la femme Lafante n'a jamais été coupée en morceaux, je peux servir de témoin.

MANSUET.

Témoin! Ah! non, par exemple!... L'affaire est entendue, fichez-moi le camp... Garde, mettez cet homme à la porte. C'est effrayant, cet animal-là arriverait à nous faire croire qu'il est coupable.

Le juge continue à causer avec le greffier, tandis que Galoupiot sort avec le municipal très affable.

Rideau.

NÉNEST ET JAJA

COMÉDIE EN UN ACTE

En collaboration avec M. Paul Lheureux

PERSONNAGES

MONSIEUR, 30 ans.
MADAME, 25 ans.

La scène se passe à Paris, de nos jours.

NÉNEST ET JAJA

Un salon. Portes à droite et à gauche et au fond.

Au premier plan à droite petit bureau Louis XV, à gauche table à ouvrage en marquetterie.

Sièges.

Accessoires : un revolver armé, un poignard, des lettres.

SCÈNE I

MADAME, entre en tenue de ville ; elle retire son chapeau et son mantelet.

MADAME.

Je suis au Louvre depuis le déjeuner, il y avait des occasions superbes : des gants de Suède à un franc quatre-vingt quinze ; j'ai acheté six appliques Henri II à quatre-vingt francs pièce, c'est pour rien et ça fera très bien pour notre grande soirée de samedi. Je vois d'ici la figure que va faire mon

mari. J'espère qu'il ne se permettra pas la plus légère réflexion ; j'ai de quoi d'ailleurs lui fermer la bouche. Ah ! le misérable ! Il faudra bien que ça éclate !... Il y a un mois j'ai découvert par hasard... dans la poche de son pantalon, une lettre de femme, (Elle la prend dans son porte-monnaie.) pas de signature, écriture longue, sèche, en pattes d'araignée et pas le moindre parfum. Avec ça un tas de choses bêbêtes : « Je veux croire à votre amour et » y croire toute ma vie... Celle qui jure de n'être qu'à » vous... » Voilà ce que ces créatures-là ont le toupet d'écrire. C'est d'une indécence ! (Elle lit.) « Vous » plaisez à ma mère — sa mère !... — et c'est elle » qui m'autorise à vous répondre, » — Brave femme ! elle y doit trouver son compte. — « Hélas, je ne puis mettre tout mon cœur dans ces quelques lignes... » la lettre n'a pas eu besoin de surtaxe... non, vrai, c'est écœurant ! Et le monstre s'est offert un revolver à six coups, (Elle le prend.) sans doute pour se débarrasser de moi à la première occasion. Les six coups sont chargés, l'intention est formelle. Mariez-vous donc à la fleur de l'âge !... (Elle referme le tiroir et passe à gauche.) Je n'ai plus qu'une consolation puisque le Ciel m'a refusé jusqu'ici le petit chérubin rose tant rêvé... il est vrai que nous ne sommes mariés que depuis trois mois... c'est de relire chaque jour une des lettres que le monstre m'écrivait avant notre mariage. Ah ! comme tout cela est loin ! (Elle se lève.) Mais qu'il ne me croit pas sa dupe. Du jour où sa trahison me paraîtra

certaine, je lui plonge ce poignard dans le cœur... (Elle montre un poignard puis le resserre.) Quatre heures, Ernest va rentrer ne son ministère, je ne veux pas qu'il me trouve ici. J'ai justement besoin d'aller chez ma couturière.

Elle prend ses vêtements et sort par la gauche.

SCÈNE II

MONSIEUR, entre par le fond, il dépose son pardessus et son chapeau. — A la cantonade.

Ah ! madame se dispose à sortir. Très bien, inutile de lui dire que je suis rentré. (En scène.) Elle sort bien souvent madame, et pour une femme jalouse elle donne plutôt prise à la jalousie. Cette après-midi, je ne suis pas allé à mon bureau ; il y avait une vente intéressante à l'hôtel Drouot : des Corot superbes ! et quelle occasion, trente francs l'un dans l'autre. J'ai acheté un Trouillebert mille cinq cents francs, c'est donné ! un vrai clou pour notre grande soirée de samedi ! Je vois d'ici, la figure que va faire ma femme. Mais j'espère bien qu'elle ne se permettra pas le plus léger reproche ; j'ai d'ailleurs de quoi lui imposer silence. Ah ! l'infâme ! il faudra bien qu'elle me dise... Il y a trois semaines, j'ai découvert là, dans le tiroir secret de cette table (Il y va.) à ouvrage, une lettre masculine ; pas

de signature, écriture épaisse, en pattes d'oison, et sentant le musc; avec ça un tas de choses idiotes : « Merci de m'avoir distingué dans la foule de vos » adorateurs... » — Voilà qui est flatteur pour moi — « merci de m'avoir dit ces deux mots qui sont tout le poème de la jeunesse... » On n'est pas bête comme ça ! Depuis, à l'aide d'une clef qu'un serrurier éhonté m'a fait payer dix-neuf francs soixante-quinze sous prétexte qu'elle était fausse, j'ouvre le tiroir et, tous les jours, je regarde s'il y a un nouveau poulet et... je n'en trouve pas, son complice se défie... jusqu'à présent, j'en suis pour mes dix-neuf francs soixante-quinze, mais je ne le regrette pas. (Il ouvre le tiroir, en tire une lettre et lit.) Vous me permettez de vous aimer et de vous le dire ! Ce soir — ah, ah ! — vous lirez dans mes yeux l'expression d'un bonheur infini. — Ce soir, — nous verrons bien — je ferai près de vous — il ne la tutoie pas encore — près de toi, ma bien aimée — bing, ça y est, il la tutoie — je ferai près de toi provision de joie et d'amour. Je t'enverrai faire tes provisions ailleurs, goujat! Et cette femme indigne, songeant aux représailles que je pourrais exercer, s'est munie d'un poignard peut-être empoisonné, (Il le montre.) et dont le curare m'attendait. Je dis : m'attendait, car j'ai pris mes précautions, j'ai fait remplacer la lame par une lamelle qui ploie comme un couteau à palette. (Il le fait ployer.) Il faut avoir l'œil avec les femmes. Remettons. (Il ferme le tiroir.) Je n'ai plus maintenant qu'une consolation, puis-

que le Ciel n'a pas béni notre union, j'ai pourtant tout fait pour ça, relire de temps en temps une des lettres que l'infâme répondait aux miennes avant notre mariage. Ah ! qui l'eut cru !... La perfide ! Mais qu'elle ne me suppose pas sa dupe, aujourd'hui. Sa trahison bien établie, je me fais sauter la cervelle et je la tue après... non, avant. On frappe. (Il referme précipitamment après avoir montré son revolver.) Entrez.

SCÈNE III

MONSIEUR, MADAME. Elle a son chapeau.

MADAME.

Il paraît que tu viens de rentrer.

MONSIEUR.

Et que tu t'apprêtes à sortir ?

MADAME.

Parfaitement. J'ai rendez-vous avec madame Floche, ma couturière.

MONSIEUR.

Ah !... C'est une couturière qui ne va pas en ville ?

MADAME.

Elle se ferait du tort. Il n'y a rien de nouveau au ministère ?

MONSIEUR.

Si, il y a un ministère nouveau. On criait ça rue Richelieu.

MADAME.

Comment, rue Richelieu ? Tu passes maintenant rue Richelieu pour aller de la rue du Bac à la rue de Grenelle ?

MONSIEUR.

Oui, je fais quelquefois le grand tour pour mes digestions. Ca me sert de bi-carbonate.

MADAME.

Ah !...

MONSIEUR.

Et elle demeure loin ta couturière ?

MADAME.

Elle n'a pas changé : toujours derrière l'Opéra.

MONSIEUR.

Ce rendez-vous d'aujourd'hui est absolument nécessaire ?

MADAME.

Absolument. Rassure-toi, d'ailleurs, je serai là pour le dîner.

MONSIEUR.

Oh ! je ne suis pas inquiet.

MADAME, aigrement.

Comment l'entendez-vous ?

MONSIEUR.

Mon dieu, je n'y mets pas de malice. Je dis que je ne suis pas inquiet parce que tu es une bonne petite femme de ménage, honnête et simple. (Un temps.) Voyons, Jaja, si tu n'y allais que demain chez cette madame Floche ?

MADAME.

J'ai déjà dit que c'était impossible. Et puis, je n'aime pas que tu continues à m'appeler Jaja.

MONSIEUR.

Tu sais bien que c'est devenu un petit mot d'amitié. Au commencement, quand tu étais jalouse, car tu étais jalouse, je t'appelais Jaja pour te faire enrager; maintenant que tu n'as plus de jalousie, je dis encore Jaja par la force de l'habitude. Mais puisque ça te fâche...

MADAME.

D'abord, qui vous a dit que je n'étais plus jalouse ?

MONSIEUR.

Pourquoi le serais-tu ?

MADAME.

Dame, est-ce que je sais ce que vous allez faire rue Richelieu ?

MONSIEUR.

Je ne fais pas de réflexions quand tu vas au Louvre ou au Bon Marché.

MADAME.

Il est assez naturel qu'on entre dans un magasin où tout le monde peut entrer.

MONSIEUR.

Il n'est pas moins naturel qu'on passe dans une rue où tout le monde peut passer.

MADAME, mouvement vers la porte.

A mon retour, nous reprendrons cet entretien.

MONSIEUR, la retenant doucement.

Il est bien plus simple de le continuer, en ne sortant pas.

MADAME.

Une pareille insistance est au moins singulière. Si je t'avais demandé de ne pas aller aujourd'hui rue Richelieu ?

MONSIEUR.

Eh bien, je n'y serais pas allé. Ça m'aurait coûté moins cher.

MADAME.

Vous dites ?

MONSIEUR.

Oui, je le répète : je n'y serais pas allé ; je serais plutôt resté avec Jaja.

MADAME.

Taisez-vous avec votre Jaja qui m'horripile. D'ailleurs, vous vous étiez bien gardé de me dire où vous alliez, comme vous vous gardez de me parler des lettres qu'on vous écrit.

MONSIEUR.

Des lettres! Quelles lettres? Tu oses parler de lettres!

MADAME.

Ne me poussez pas à bout.

MONSIEUR.

Toi non plus.

MADAME.

Car je n'aurais qu'un mot à dire!

MONSIEUR.

Oh! ça c'est de l'aplomb! Avoue que tu recommences là tes petites scènes de jalousie?

MADAME.

Vous ne devriez pas vous en étonner.

MONSIEUR.

Décidément tu es folle!

MADAME.

Folle c'est possible, mais pas autant que celle avec qui vous correspondez presque sous mes yeux.

MONSIEUR.

Encore ! Oh ! cette fois tu abuses de ma patience ; moi qui n'aurais qu'un geste à faire pour te confondre.

MADAME.

Oui, cette réplique est connue, vous voulez masquer votre trahison ; mais je ne suis plus aussi naïve que lorsque vous m'avez prise dans vos filets ; j'ai appris à vous juger : vous êtes un coureur, un libertin !... Vous y allez probablement tous les jours à votre rue Richelieu.

MONSIEUR.

Permets, elle n'est pas à moi la rue Richelieu.

MADAME.

Et votre chef de bureau, à quoi songe-t-il ? J'irai le trouver, moi, votre chef de bureau.

MONSIEUR.

Il ne te recevra pas, il est aux bains de mer.

MADAME.

Alors, je parlerai au sous-chef.

MONSIEUR.

Impossible ! il est à la montagne.

MADAME.

Ainsi, vous me trompiez !

MONSIEUR, à part.

Tout à l'heure elle va parler de s'empoisonner.

MADAME.

Et depuis combien de temps ? C'est peut-être antérieur à notre mariage.

MONSIEUR.

Prends garde. Tu vois que je reste calme.

MADAME.

C'est peut-être moi qui vais rue Richelieu.

MONSIEUR.

Non, tu vas derrière l'Opéra, toi.

MADAME.

Est-ce que vous auriez l'audace de m'accuser, moi ? Mais quand bien même je voudrais vous tromper, et vous m'en donnez le droit...

MONSIEUR.

C'est de la démence !

MADAME.

... Est-ce que j'en aurais le moyen ? On sait où je vais, moi. Je vais chez ma couturière, moi. (Geste de monsieur.) Je vais dans les magasins de nouveauté, moi. (Même geste.) Je vais chez ma mère, moi. (Même geste plus accentué.) Ah ça, pour qui donc prenez-vous ma mère, débauché ?

MONSIEUR, toujours calme.

Ecoute, Jaja...

MADAME.

Je n'écouterai rien. Votre conduite depuis que

nous sommes mariés n'a pas cessé d'être révoltante. Dehors, vous ne pouvez pas passer devant un bureau de tabac sans dévisager la buraliste ; ici, vous restez des heures entières à la fenêtre pour voir ce qui se passe en face. N'essayez pas de nier, je vois tout. Au bal, qui faites-vous danser de préférence ? Les femmes les plus grosses et les plus décolletées. Et je m'étonnerais aujourd'hui de vous savoir une liaison en ville ?

MONSIEUR, excité.

Une liaison !... (Il tire sa petite clef.) Ecoute, Jaja.

MADAME, tirant aussi sa clef.

Ecoute, Nénest.

MONSIEUR.

Il n'y a plus de Nénest.

MADAME.

Il n'y a plus de Jaja.

ENSEMBLE.

LUI : Il n'y a qu'un époux outragé !
ELLE : Il n'y a qu'une épouse outragée !

MONSIEUR.

Tiens, veux-tu que je te le dise : ta jalousie est déplacée ; ça ne peut pas continuer comme ça.

MADAME.

Vous voudriez être débarrassé de moi. Soyez tranquille, la pointe d'un stylet saura me délivrer.

MONSIEUR.

Il est de fait qu'au lieu de vivre de la sorte, il serait préférable d'en finir avec une balle de révolver.

MADAME, résolûment.

Je sais ce qu'il me reste à faire.

MONSIEUR, bas.

Elle va se jeter par la fenêtre.

MADAME, se dirigeant vers la porte.

Je vâis chez ma couturière !

MONSIEUR, même jeu.

Et moi je retourne rue Richelieu.

Il sort par le fond ; elle, par la gauche.

SCÈNE IV

MADAME, rentrant seule.

Que dois-je faire ? Il est dans un état de surexcitation ; pauvre Nénest !... Après tout il est peut-être moins coupable que je ne le crois. Dans tous les cas, avisons, car il est capable de tout. (Elle ouvre le tiroir du bureau, prend le revolver et retire les cartouches une à une.) Comme cela pas de danger. Maintenant

7.

prenons cette lettre comme, pièce à conviction... (Elle va ouvrir le tiroir de sa table et prend son poignard.) et, munie de ce stylet de pur acier, (Elle essaie la lame.) Tiens, il ploie. Qu'est-ce que ça veut dire ? En sortant je vais l'échanger. Cinq heures moins le quart, je manquerai madame Floche...

Elle sort par la gauche.

SCÈNE V

MONSIEUR, rentrant par le fond.

Eh bien, non, décidément je n'irai pas, j'aurais l'air de la suivre. Et puis, comme c'est commode d'aller surprendre une femme qui donne des rendez-vous derrière l'Opéra ; c'est vague ça, derrière l'Opéra. Non, tout bien réfléchi, je n'irai pas. Pauvre Jaja ! est-elle assez surexcitée. Après tout elle est peut-être moins coupable qu'elle n'en a l'air. Dans tous les cas, j'ai bien fait de prendre mes précautions en faisant changer la lame de son poignard. Rien à craindre de ce côté. On ne sait pas ce qui peut arriver avec les femmes. Quant à moi. (Il ouvre le tiroir de son bureau) prenons toujours ce boule-dogue à six coups. (Il l'examine.) Tiens, les cartouches n'y sont plus... je croyais pourtant l'avoir chargé. Je vais en mettre d'autres. (Il recharge l'arme et met le révolver dans sa poche.) Et maintenant, (Il ouvre le tiroir

de la table à ouvrage.) pour la confondre, cette lettre qui m'annonce que ce soir... Ah ! C'est horrible ! Quand je pense que le sacrifice va se consommer !... Voyons, du calme ; en ai-je assez montré tout à l'heure du calme ? Mais à présent le vase déborde, ma tête bout et ma honte se répand. Je ne sais pas l'effet que ça peut faire par la suite, mais la première fois...

SCÈNE VI

MONSIEUR, MADAME rentre, elle retire son chapeau.

MONSIEUR.

C'est déjà fait ?

MADAME.

Je me suis aperçue qu'il était trop tard.

MONSIEUR.

Ah ! tant mieux !

MADAME.

Et je lui ai écrit de m'attendre demain.

MONSIEUR, vivement.

A qui ?

MADAME.

A madame Floche, la couturière, parbleu !

MONSIEUR.

Derrière l'Opéra ?

MADAME.

Oui.

MONSIEUR, débordant.

Ah ça, tu me prends donc tout-à-fait pour une cruche ? Veux-tu que je te dise, moi, pourquoi tu n'es pas allée ce soir chez cette... couturière, comme tu l'appelles ? c'est parce qu'un nouveau poulet reçu tout à l'heure contremande le rendez-vous donné ce matin !

MADAME.

Je vous assure que cette sorte d'interrogatoire ne vous convient guère.

MONSIEUR.

J'ai le droit de savoir...

MADAME.

Combien coûtent mes robes puisque c'est vous qui les payez ? Mais je vous interdit de parler de lettres, vous qui en recevez d'aussi compromettantes.

Elle montre un papier plié.

MONSIEUR.

Comment ?

MADAME.

Oui, une lettre de femme à votre adresse. Voulez-vous que je vous la lise ? C'est écœurant !

MONSIEUR.

Inutile. Cela ne m'atteint pas. Je souhaite d'ailleurs que vous puissiez en dire autant de celle-ci.

Il montre un papier plié.

MADAME.

Et vous prétendez ?...

MONSIEUR.

Voulez-vous que je vous la lise ? c'est idiot !

MADAME, lui saisissant la main.

Nénest !

MONSIEUR, même jeu.

Jaja !

ENSEMBLE, lentement

Vous affirmez que cette lettre a été reçue par moi ?

Un temps. Ils se regardent tous les deux.

TOUS DEUX.

Oui !

MONSIEUR.

Oh ! c'est trop fort !

MADAME.

Jurons-le !

MONSIEUR.

Sur quelque chose de respectable.

MADAME.

La tête de ma mère.

MONSIEUR.

Non, soyons sérieux.

MADAME.

Une dernière insulte !...

MONSIEUR.

Jurons-le sur l'enfant que nous avons tant désiré... il y a trois mois.

MADAME.

Soit.

ENSEMBLE.

Je le jure !

MONSIEUR, se reculant.

Perfide !

MADAME.

Monstre !

MONSIEUR.

Je ne survivrai pas à mon déshonneur !

MADAME.

Finissons-en !

Ils tirent ensemble, elle son poignard, lui son revolver.

MONSIEUR.

Ecoute, Jaja, le poids de l'existence nous paraît

trop lourd à tous les deux et une communauté d'idées nous réunit une dernière fois. Mais puisqu'il semble y avoir deux coupables — du diable si j'ai quelque chose à me reprocher...

MADAME.

Et moi donc.

MONSIEUR.

... que l'honneur revienne aux dames : prends ce revolver et vise moi bien.

MADAME.

Toi, saisis ce poignard et droit au cœur.

MONSIEUR.

Ça ne sera pas commode de poignarder, une fois mort.

MADAME.

C'est une chance sur deux. Frappe le premier.

MONSIEUR.

Non, nous allons piger, comme aux quatre coins. (Il commence par elle.) Am, sam, gram, pic et pic et commettram bour et bour et racacam mistram. C'est à toi.

MADAME.

Permets, on n'a pas dit qui frapperait : du sortant ou de celui qui restera. Recommençons, pour le sortant. (Elle commence par elle.) Am sam gram pic

et pic et commettram bour et bour et raccacam mistram. Encore moi.

MONSIEUR.

Tu vois bien. Dieu que je suis ému! (A part.) C'est un fort calibre et il est très juste. Avec ça ma femme est d'un calme. (Haut.) Jaja, veux-tu que je t'embrasse avant de mourir?

MADAME.

Je n'ai rien à vous refuser.

MONSIEUR, l'embrassant.

Comme cette joue est fraîche! Comme ce cou est satiné! comme ces frisons sentent bon! Ah! quitter tout cela!...

MADAME, froidement.

Tirez le premier, monsieur.

MONSIEUR.

Comme à Fontenoy.

MADAME, examinant le revolver

Ciel...

MONSIEUR.

Quoi donc?

MADAME, avec effroi.

Il est chargé!

MONSIEUR.

Naturellement

MADAME.

Mais puisque j'avais retiré les balles.

MONSIEUR.

Comment, c'était toi ? Tu vois, je les avais remplacées. Mais alors, tu connaissais ma cachette, comme je connaissais la tienne. Tiens, vois-tu ce poignard, on le croirait de l'acier le mieux trempé, eh bien, il ploie comme une flèche de papier. (Il le lui appuie sur la poitrine) Ciel ! il résiste !...

MADAME.

Oui, j'avais fait remplacer la lame.

MONSIEUR.

Et un peu plus la comédie tournait au tragique. Ah ça, mais si nous nous lisions ces fameux poulets maintenant ? J'ai hâte de faire connaissance avec la madame de Sévigné que j'ai séduite.

MADAME.

Et moi avec le Voiture que j'ai subjugué.

MONSIEUR, lui tendant le billet.

Déguste.

MADAME, même jeu.

Savoure.

MONSIEUR, lisant.

« Vous plaisez à ma mère et c'est elle qui m'autorise à vous écrire... »

Le reste, bas.

MADAME, elle lit.

« Ce soir vous lirez dans mes yeux l'expression... »

Tous deux éclatent de rire.

MONSIEUR.

Ah ! par exemple ! elle est bonne, celle-là !

MADAME.

C'est trop drôle.

ENSEMBLE.

Quoi donc ?

MONSIEUR.

Mais, malheureuse enfant, regarde la date.

MADAME, lisant.

16 août 1896.

MONSIEUR.

Et nous sommes mariés, depuis ?...

MADAME.

Trois mois. C'est vrai ! (Autre ton.) Mais alors, c'était ?...

MONSIEUR.

Une ancienne.... (Se reprenant.) Une ancienne cousine... une petite cousine de province, en pension au couvent des Oiseaux, tu sais, les petits oiseaux... elle m'a écrit autrefois et j'ai négligé de brûler son autographie. (Ton prudhommesque.) Quand j'ai allumé la torche de l'hyménée !

MADAME.

Pas un mot de plus, je sens que je vais te pardonner.

MONSIEUR.

Mais toi, tu ne m'expliques pas...

Il montre la lettre qu'elle tient.

MADAME, riant.

Ah! c'est juste ! Eh bien, sache, vilain curieux, que samedi soir, pour notre grande soirée...

MONSIEUR.

Ah ! oui. (A part.) J'y dois étrenner mon Corot.

MADAME.

... je joue la comédie avec le fils de ton ami Baudouin, et comme dans la pièce je dois lire une lettre, il a eu l'obligeance de me la transcrire pour m'éviter de l'apprendre. C'est cette lettre que tu as trouvée...

MONSIEUR.

Ah! bon, j'aime mieux ça.

MADAME.

Nénest?

MONSIEUR.

Jaja?

MADAME.

Es-tu édifié maintenant?

MONSIEUR.

Tout-à-fait. (En prononçant chacun de ces trois mots, M. embrasse madame sur chaque joue puis s'arrête.) J'y pense, l'éclairage du salon sera peut-être un peu terne pour jouer la comédie.

MADAME.

J'ai trouvé : six appliques Henri II, ça fera très bien.

MONSIEUR.

Parfait!

MADAME.

Seulement il nous manque un accessoire : une peinture avec des arbres.

MONSIEUR.

J'ai trouvé un Corot superbe signé : Trouillebert.

MADAME.

Une surprise à Nénest!

MONSIEUR.

Une petite folie pour Jaja!

ENSEMBLE, s'ouvrant les bras.

Sauvé, merci mon Dieu!...

Rideau.

CAPSULE

COMÉDIE DE SALON EN UN ACTE

Représentée dans le monde souvent et quelques fois
au Théâtre du Grand-Guignol (janvier 1900).

PERSONNAGES

	Dans les Salons.	Théâtre du *Grand-Guignol*.
CAPSULE	MM. GALIPAUX.	MM. GALIPAUX.
LE CONFÉRENCIER.	E. LARCHER.	BAUDOIN.
LA COMTESSE. . . .	Mlle PIERNOLD.	Mlle PAULETTE MOUTTON.

AVIS IMPORTANT

Il va de soi que les artistes — amateurs ou professionnels — assez malins pour jouer cette géniale fantaisie, n'auront qu'à substituer leur propre nom à celui des créateurs.

Prière instante de libeller ainsi — textuellement — les programmes :

Causerie sur « CAPSULE »

PAR M. X.

CAPSULE

CAPSULE. . . . . . . M. Y. | LA COMTESSE . . . Mlle Z.

CAPSULE

La scène reste vide. — Seule au milieu, devant le trou du souffleur, une table recouverte du tapis vert classique sur laquelle le verre d'eau traditionnel, carafe, sucrier, cuillère.

SCÈNE I

LE CONFÉRENCIER entre, tenant quelques papiers. Il salue gauchement et s'assied à la table. Il enlève ses gants, met son lorgnon, prend deux morceaux de sucre, puis la moitié d'un troisième, jette le tout dans son verre. Il verse dessus très peu d'eau. Tourne lentement avec sa cuillère, remet de l'eau, ajoute un peu de rhum. Prend son mouchoir, essuie les verres de son lorgnon, pose son mouchoir à côté de lui et se lève. Il tousse doucement et enlève son lorgnon qu'il met définitivement dans sa poche. Puis, se ravisant, se rassied.

Tous ces jeux de scène faits avec la plus grande sincérité.

Enfin :

MESDAMES, MESSIEURS.

Vous l'avez dû remarquer, depuis quelques années la mode veut qu'aucun chanteur, comédien ou instrumentiste ne se fasse entendre en public sans être précédé d'un conférencier. Et plus l'artiste est célèbre, moins le conférencier est connu, ce qui explique pourquoi c'est celui-ci qui présente celui-là, c'est logique.

Entre nous, je ne sais lequel du spectateur ou de l'artiste aurait véritablement le droit de se froisser. Car, si l'artiste a besoin d'un monsieur qui commente, explique son jeu au public, c'est donc qu'il est impuissant à se faire comprendre tout seul, c'est un raté, une non-valeur, un rien du tout... ça ne compte pas ! Il devrait se fâcher, l'artiste !

Quant au spectateur, s'il a besoin qu'un monsieur en habit noir, assis devant une table, lui dise : — Vous allez voir tout à l'heure un monsieur qui va faire ci, ou une dame qui va se faire faire ça !... qui va faire ça, ou bien : — *Ceci vous représente*, comme au musée des horreurs dans les foires... C'est alors que le monsieur prend le spectateur pour une douce brute et... il devrait se fâcher aussi, le spectateur !

Mais ni l'artiste ni le spectateur ne se fâchent apparemment, puisque continue cet état de choses et que la vogue commentateuse croît, florissante. Je

comprends encore, je m'explique, du moins, la présence du monsieur en habit lorsqu'il s'agit d'un instrumentiste, pour dire, par exemple, au public : — Tenez, ce qu'il fait là, en ce moment, c'est un si bémol... parce qu'évidemment tout le monde n'est pas forcé de connaître la musique... et il n'est pas inutile que le spectateur soit prévenu à temps par un : « Vous allez voir le trait ! Attention au trait ! » afin de ne pas être surpris. Avertissement précieux, comme le poteau indicateur : *Attention à la descente* ! (Geste.) Mais lorsque je vais entendre chanter : *J'ai du bon tabac !* je ne vois pas bien l'indispensabilité... Ce mot ne s'emploie pas, mais je le crée. On crée beaucoup de mots, cette année — ça dispense d'apprendre ceux qui existent — je ne vois pas bien, dis-je, l'indispensabilité d'un ami du chanteur venu exprès, pour me dire :

— Vous savez, *J'ai du bon tabac !* — ce n'est pas de la moutarde qu'il a, c'est du bon tabac...

Enfin, rien ne sert de ratiociner, utile ou superflue, la mode existe, acceptons-la. (Il remue le sucre de son verre et boit.) — Donc, l'autre jour, j'attendais le funiculaire de Belleville lorsque Galipaux... mais, avant tout, il faut que je vous raconte comment j'ai fait la connaissance de Galipaux... Ah ! ça ne date pas d'hier, c'était en... Il n'entend pas ? C'était (Tout bas.) en 1881... Je l'ai rencontré devant le Conservatoire ; je vois un gaillard tout blond, tout blond, albinos presque, avec un petit nez et des moustaches de sous-lieutenant de cavalerie, plus grand que moi,

fort, une mine ronde réjouie et très calme, très froid, bien du Nord. (Changeant de ton.) Si, par hasard, vous connaissez Galipaux, vous allez me dire : — Mais ce n'est pas son portrait ça, ce n'est pas lui... En effet, ce n'était pas lui, c'était Gandillot... Voilà comment j'ai fait la connaissance de Gandillot, et comme Galipaux était son ami, il nous a présentés. Galipaux, lui, ne ressemble pas du tout à Gandillot... pas du tout. Imaginez-vous un petit, remuant, du Midi. Oh ! combien ! Tout pétille chez lui. Ses yeux parlent, ses jambes parlent, tout parle. Il serait muet, il parlerait tout de même !

Maintenant, je reviens place de la République. Donc, l'autre jour (l'autre jour... il y a bien deux mois), j'attendais le funiculaire de Belleville, je ne l'avais encore jamais pris, lorsque Galipaux me tape vivement sur l'épaule, il fait tout vivement, cet être-là.

— Qu'est-ce que tu attends ici ? (oui, à présent nous nous tutoyons quand nous sommes seuls).

— Le funiculaire.

— Viens avec moi, tu iras plus vite.

— Tu prends une voiture ?

— Non, nous irons à pied.

— Soit !

Tout en marchant, Galipaux me dit à brûle-pourpoint (il brûle tout, les planches, les pourpoints, tout, quoi !) : — As-tu une pièce à deux personnages pour jouer dans les salons ? J'en cherche une.

— J'ai ton affaire, et précisément, tu tombes joliment bien, je l'écrivais pour toi.

— Parfait!

— Seulement, voilà, il me faut pour ta partenaire une femme assez grande, plutôt forte...

— Eh bien! Piernold va être libre, me fait-il... c'est une très gentille camarade... elle est peut-être un peu marquée, elle paraît bien dans les dix-huit à dix-neuf ans, mais elle est intelligente, c'est une des meilleures élèves de Ginisty, elle sera très bien.

Bref, nous nous vîmes, elle me plut, et nous répétâmes. (On frappe, de la coulisse.) Ce sont eux, ils sont arrivés. (En souriant au public.) Ce sont eux qui me préviennent qu'il est temps de cesser.

Quand je dis: nous répétâmes, c'est pure façon de parler. En effet, Galipaux répétait au Gymnase ou au Vaudeville... Piernold était prise par l'Odéon, ayant une première, le lendemain — il y a toujours une première le lendemain, à l'Odéon — très difficile de les réunir. (On frappe.) Oui, j'ai fini! (Impatienté.) Voyons, quand on prend un conférencier, on le laisse parler!

Ils ont à peine répété ensemble; c'était moi qui tenais toujours le rôle de l'absent. Quand je remplaçais Galipaux, ça me faisait plaisir, parce qu'à un moment, il embrasse la comtesse... dans la pièce, mais quand je remplaçais la comtesse... dame! C'était lui qui... Alors, c'était moins agréable.

La conclusion, c'est que je n'ai jamais eu la troupe au complet; il n'y a eu qu'une répétition d'ensem-

ble. (On frappe. Il va répondre, mais hausse les épaules et à lui-même.) Alors, ce n'est pas à l'heure qu'ils m'ont pris, c'est à la course? Enfin! (Il se lève après avoir regardé sa montre.) Il ne me reste plus, mesdames et messieurs, qu'à vous remercier de la bienveillante attention que vous avez daigné accorder à ma conférence. Je me suis efforcé d'être élégant comme M. Maurice Lefebvre, spirituel comme M. Léo Claretie, doucement ironique comme M. Jules Lemaître, enfin, j'ai tâché d'être personnel. Maintenant, vous pouvez entendre ma pièce et même la comprendre... (Fausse sortie à peine indiquée.) Ah! je vous demanderai une faveur: me permettre de rester là pour voir la pièce, parce qu'en somme je ne l'ai jamais vu jouer. Vous consentez? Je vous remercie. (Il va au fond, ouvre la porte et dit à quelqu'un qui est dans la coulisse:) « Ça y est, on peut commencer. »

Il revient, prend sa chaise, la range le long du décor, le dossier au mur, dans le coin, à gauche du spectateur, met sa table devant lui, frappe trois coup sur la table avec sa petite cuillère et s'assied.

SCÈNE II

LE CONFÉRENCIER assis, CAPSULE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, entrant (3.)

Affreux! Affreux!

CAPSULE (2.)

Mais non, le métropol...

Tous deux s'arrêtent en apercevant le Conférencier qui a discrètement applaudi leur entrée. Ils se regardent et se sauvent dans les coulisses.

LE CONFÉRENCIER (1.)

Eh bien! qu'est-ce qu'ils ont ? C'était très bien commencé. Ils auront oublié un accessoire, sans doute ! Je vous demande pardon.

Il frappe trois coups du dos de la petite cuillère sur la table. La Comtesse et Capsule entrent, même jeu qu'au commencement, mêmes intonations.

LA COMTESSE.

Affreux ! Affreux !

CAPSULE.

Mais non, mais non, le métropol...

LE CONFÉRENCIER.

...itain... Allez !

CAPSULE, *à la comtesse.*

Comment, il n'est pas parti ?

LA COMTESSE, *à mi-voix.*

Est-ce qu'il va rester là ?

CAPSULE, *au conférencier.*

Est-ce que vous allez rester là ?

LE CONFÉRENCIER.

Oui, oui. (*Montrant le public.*) J'ai la permission.

LA COMTESSE, à Capsule.

Mais il est fou !

CAPSULE au Conférencier.

Mais vous êtes fou !

LE CONFÉRENCIER.

Pas encore.

CAPSULE, à la comtesse.

Pas encore.

LA COMTESSE.

Ça ne se fait pas...

LE CONFÉRENCIER.

Pardon, du temps de Louis XIV... demandez à Coquelin.

CAPSULE.

Il ne s'agit pas de Coquelin XIV... de Louis Coquelin... enfin, sacristi ! on n'a jamais vu ça !

LE CONFÉRENCIER.

Je vous dis que si... à l'hôtel de Bourgogne, les Seigneurs...

LA COMTESSE.

Mais nous ne sommes pas ici à l'Hôtel de Bourgogne.

CAPSULE.

Et vous n'êtes pas les Seigneurs.

LE CONFÉRENCIER.

Mais puisque je vous dis que j'ai la permission... on veut bien...

LA COMTESSE.

Enfin ! Allez-vous en... ou je ne joue pas.

CAPSULE.

Enfin ! Allez-vous en ou elle ne joue pas... et par conséquent, ni moi non plus !

LE CONFÉRENCIER.

Cette fois, je ne pourrai pas tenir les deux rôles !... Mais voyons, que vous êtes enfants !... Qu'est-ce que ça peut bien vous faire que je reste là ?

LA COMTESSE.

Tiens donc ! ça nous gêne !

CAPSULE.

Parbleu !

LE CONFÉRENCIER.

Vous avez bien assez de place pour tous les deux. Si encore il y avait de la figuration... ou des meubles encombrants... En fait d'accessoires, il n'y a qu'un éventail.

LA COMTESSE.

Oh ! et puis, il m'ennuie ! Je ne vais pas discuter devant tout le monde... en voilà une histoire !

Elle sort.

SCÈNE III

CAPSULE, LE CONFÉRENCIER.

CAPSULE.

Ah ! vous voilà bien avancé...

LE CONFÉRENCIER.

C'est pour rire ?

CAPSULE.

Non, c'est très sérieux.

LE CONFÉRENCIER.

Elle va revenir ?

CAPSULE.

Pas du tout !

LE CONFÉRENCIER.

Vous plaisantez !

CAPSULE.

Je n'en ai pas envie ; elle, non plus ! Je l'approuve complètement. Qu'est-ce que cela signifie de vouloir rester à toute force sur la scène, à côté de nous ?

LE CONFÉRENCIER.

Mais c'est pour voir la pièce.

CAPSULE.

Je vous la raconterai.

LE CONFÉRENCIER.

Pas la même chose ! Je veux vous voir tous les deux.

CAPSULE.

C'est une blague, n'est-ce pas ? Est-ce que tu ne nous connais pas ? Allons, allez-vous-en, je vais la chercher.

Il sort.

SCÈNE IV

LE CONFÉRENCIER.

Oh ! les sales artistes ! Quand ils ont quelque chose dans la tête... ils... Eh bien ! je m'en vais. (Il se lève et prend ses papiers.) Je finis le carafon, par exemple ! (Il boit.) Seulement, si j'étais resté, je vous aurais fait remarquer doucement, sans qu'ils s'en aperçoivent, qu'ils ont un tas d'intonations fausses... lui, ne sait pas très bien son rôle, et elle, elle ne soutient pas ses finales... ils n'ont jamais voulu m'écouter. Ah ! les pièces ne seront vraiment bien jouées que le jour où les auteurs s'interprèteront eux-mêmes.

CAPSULE, rouvrant la porte.

Oui, c'est entendu, allez-vous-en !

LE CONFÉRENCIER.

Je vous demande pardon, mesdames et messieurs, d'avoir, bien malgré moi, retardé votre plaisir. — Mais vous ne perdrez rien pour attendre. (Il s'en va, en disant aux artistes qui sont dans la coulisse.) Là, soyez heureux, je m'en vais... et tâchez de bien jouer... n'oubliez pas...

LA COMTESSE.

Flûte !

LE CONFÉRENCIER, sur le seuil de la porte, sourit au public.

Ils sont charmants ! (Il va pour sortir, mais se ravise.) J'oubliais ! (Il retourne à sa table, frappe trois coups avec la petite cuillère et disparaît en criant : Allez-y !)

Un temps. Ils entrent; même jeu que précédemment.

SCÈNE V

LA COMTESSE, CAPSULE.

LA COMTESSE.

Affreux ! affreux !

CAPSULE.

Mais non, mais non, le métropol...

LA COMTESSE, le voyant s'arrêter.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a encore ?

CAPSULE.

Il a laissé sa table.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que ça fait? Continue!

CAPSULE.

Je ne peux pas, ça me trouble.

LA COMTESSE.

De voir une table ?

CAPSULE.

Oui, il me semble qu'il est encore là!

LA COMTESSE.

Que vous êtes agaçant! Enlevez-la.

CAPSULE.

Non, je vais la mettre autrement, voilà tout.

Il place la table un peu en biais, et met la chaise derrière.

LA COMTESSE.

Quand vous voudrez.

CAPSULE.

J'y suis.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas malheureux !

CAPSULE.

Dame ! c'est la faute de cet im...

LA COMTESSE.

Reprenons.

CAPSULE.

Oui, reprenons !

Même jeu. Intonations nerveuses.

LA COMTESSE.

Affreux ! affreux !

CAPSULE.

Mais non, comtesse, mais non, je vous assure que le métropolitain est une invention...

LA COMTESSE, *changeant de ton, très naturelle.*

Ah ! non, je n'y suis plus, moi ! C'est fini !

CAPSULE.

Le fait est qu'il y a de quoi être désarçonné !

LA COMTESSE.

On n'a pas idée de ça... vouloir faire le seigneur !

CAPSULE.

Aller me parler de l'Hôtel de Bourgogne, à moi qui suis de Bordeaux !

LA COMTESSE.

Pour voir sa pièce! sa pièce! c'est admirable!... Capsule! En voilà un titre! Sa pièce... elle est jolie, sa pièce! C'est-à-dire que, si elle n'était pas jouée...

CAPSULE.

Par vous, ma chère Piernold...

LA COMTESSE.

Vous voulez des compliments, mon cher Galipaux?

CAPSULE.

Je dis ce que je pense.

LA COMTESSE, minaudant.

Trop gentil!

CAPSULE.

Non, non, je suis sincère!

LA COMTESSE.

Vous faites quelque chose de rien.

CAPSULE.

Vous me passez de la pommade...

LA COMTESSE.

Galipaux! mettons: par noux deux.

CAPSULE.

Si vous voulez.

LA COMTESSE.

Si elle n'était pas jouée par nous deux, elle ne finirait pas.

CAPSULE.

Oui, mais en attendant, il faut la commencer.

LA COMTESSE.

Oh! faut-il ?...

CAPSULE.

Dame!

LA COMTESSE.

C'est égal, c'est un idiot, votre ami!

CAPSULE, *allant s'asseoir sur la chaise près de la table.*

Oh! mon ami!...

LA COMTESSE.

Vous le reniez ?

CAPSULE.

Je ne le renie pas, mais enfin, ami... ami... c'est bientôt dit, ça! Figurez-vous que... mais d'abord... (*Au public.*) Il faut que je vous raconte comment j'ai fait la connaissance de Larcher. Figurez-vous... Ah! ce n'est pas très vieux, c'était...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais je sais tout ça.

CAPSULE.

Comment ?

LA COMTESSE.

Tout à l'heure, il l'a raconté lui-même.

CAPSULE.

C'est juste! Eh bien, donc... il me communique *Capsule*, sa pièce. Seulement, voilà, pas très forte, sa pièce... au seigneur de Bourgogne... Alors, je lui dis : « Il sera nécessaire de la faire précéder d'une petite causerie... courte, mais gaie... Si vous avez besoin d'anecdotes drôles et inédites, j'en ai toute une provision à votre service. » Il reprend : « Ouah! ouah!... » (A la comtesse.) Vous savez comment il fait : ouah! ouah!

LA COMTESSE.

Non, vous ne le tenez pas bien; il fait : Ouah! ouah!

CAPSULE, même jeu.

Je vous demande bien pardon, il fait comme ceci : Ouah! ouah!

LA COMTESSE.

Non, non! c'est : Ouah! ouah!

CAPSULE.

Ecoutez, voilà longtemps que je le connais... je suis sûr de le reproduire son : ouah! ouah! je le tiens bien!

LA COMTESSE.

Comme vous voudrez! (A part, pimbèche.) Il fait toujours tout mieux que les autres!

Elle s'assied.

CAPSULE.

Vous dites ?

LA COMTESSE.

Rien! allez!

CAPSULE, nerveux.

Bref, qu'il fasse : Ouah! ouah! ou : Ouah! ouah! il me fait ouah! ouah! comme qui dit : « Ah! la, la! des anecdotes gaies! des mots d'esprit! mais j'en vends... je marche dessus. » (Levant les épaules.) Il marche dessus!... enfin!... et au lieu de ça, au lieu de m'écouter... il arrive ici, se colle derrière cette table (Il s'y met.) s'assied sur cette chaise (Même jeu.) et fait une conférence.

LA COMTESSE, riant.

Oh! une conférence!

CAPSULE.

Oui, vous avez raison! (L'imitant.) Oh! une conférence!...

LA COMTESSE, sérieuse.

C'est moi, ça ?

CAPSULE.

Oui, je vous imite bien. C'est ça, hein ?

LA COMTESSE.

Pas du tout!

CAPSULE.

Ah! permettez!...

LA COMTESSE.

Enfin, mon cher, vous n'avez pas la prétention de m'imiter mieux que moi-même !

CAPSULE, *concédant et aimable.*

C'est juste ! vous êtes inimitable ! (*Au public.*) Et qu'est-ce qu'il vous raconte, une fois installé ici ? comment il a connu Gandillot, comment il m'a connu, comment il a connu la comtesse, comment il a connu le funiculaire... bref, un tas de choses qui ne vous intéressent pas... au lieu de vous parler tout uniment...

LA COMTESSE, *se lève.*

Mais, mon cher ami...

CAPSULE, *vivement.*

Ah ! non, ne m'interrompez pas ! L'avantage du conférencier, c'est de pouvoir dire ce qu'il veut, tout ce qui lui passe par la tête sans jamais être interrompu. Il a beau émailler son soliloque de : « Ne vous semble-t-il pas ?... Vous vous rappelez bien »... jamais un seul spectateur ne s'est levé pour lui dire : Non, moi, je ne me rappelle pas ! Donc, ma chère amie, en ce moment-ci, j'ai la table, c'est-à-dire le symbole, je suis conférencier, ne m'interrompez pas !

LA COMTESSE, *à part, en allant se rasseoir.*

Bien, bien... je te repincerai !

CAPSULE.

Or, moi qui ne suis pas plus bête que lui...

LA COMTESSE.

Oh ! non !...

CAPSULE, répétant.

Oh ! non !... (Il cherche vainement à comprendre pourquoi ce cri, et répète machinalement.) Oh ! non !... Je vais vous dévoiler, ce sera plus piquant, la cuisine de nos répétitions. (Il se verse de l'eau.) D'abord, sa pièce, il nous l'avait lue !... Il lit... comme un cocher !... comme presque tous les auteurs, du reste, et avec ça, des prétentions !... Enfin, passons ; nous répétons... mais voilà où je l'attendais !... Ne s'avise-t-il pas de vouloir nous donner des inflexions ?... (A la comtesse.) Hein ?... Ah ! non, c'est vrai, vous ne pouvez pas parler... et non seulement il nous donnait des inflexions, mais encore il nous enseignait des jeux de scène... (A la comtesse, qui rit.) Oui, vous pouvez rire ; vous ne pouvez pas parler, mais vous pouvez rire ! Par exemple, où il a été ridicule, c'est dans la scène du baiser... Ah ! ça, c'est inouï ! c'est inouï ! Je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais vu de mes yeux, que quelqu'un puisse comprendre... Tenez, jugez-en. (A la comtesse.) Vous allez me donner la réplique, sans parler... ça fait partie de la conférence. (Au public.) En deux mots, voici la situation : C'est un jeune homme, un nommé Capsule. D'abord, pourquoi, lui ai-je demandé, appelez-vous votre personnage Capsule ? — Parce qu'il part à la fin,

m'a-t-il répondu. Et il trouvait ça drôle! Enfin!... Capsule (je ne pourrai jamais m'y habituer), Capsule, dis-je donc, est follement épris de mademoiselle. Ils se sont... (Regardant la salle.) Voyons, comment vous dirai-je ça?... il y a des jeunes filles ici... Enfin, vous n'êtes pas assez... pour ne pas comprendre! Ils s'aiment beaucoup, *beaucoup*... et se sont même donné des preuves de leur amour. Or, Capsule revient d'un long voyage... ou d'un petit... on ne sait pas... Il accourt chez la comtesse, chez mademoiselle, et naturellement il lui saute au cou pour l'embrasser. Or, voici comment j'avais réglé ce jeu de scène : (A la comtesse.) Tenez, mettez-vous là... ne parlez pas surtout, c'est moi qui fais la conférence. C'est pour montrer simplement au public. (Jeu de scène. Il fait ce qu'il dit.) Mademoiselle est ici, indifférente. (La comtesse lève les épaules, fait l'indifférente.) Ne m'a-t-il pas écrit? dit-elle, qu'il arriverait à trois heures? (La comtesse marmotte du bout des lèvres les phrases qu'elle ne peut prononcer.) Ding! ding! ding!... c'est la pendule ça. (La comtesse se retourne, montre une pendule imaginaire, et, joyeuse, bat des mains.) Trois heures! il va arriver! Brrrou! brrrou! C'est la voiture qui passe sous la porte cochère ça... Une voiture, c'est lui!... (La comtesse porte la main à son cœur, comme pour en contenir les pulsations.) Alors, j'entrais... Et maintenant, je vais vous montrer ce que j'avais réglé. (Il sort et crie dans la coulisse.) Où est-elle? où est-elle?... (Il entre vivement, jette son chapeau à la volée, se précipite sur la com-

tesse, l'entoure de ses bras par les épaules et l'embrasse goulûment sur les joues, sur le front, sur les oreilles, sur la nuque. Comme elle va se récrier, il lui dit :) Ne parlez pas, c'est moi qui fais la conférence... (Au public.) Eh bien! c'était vrai, ça, c'était chaud, c'était nature, hein?... Rappelez-vous... c'est bien ça. Il n'en a pas voulu du tout!... Voilà ce qu'il voulait, lui... (A la comtesse.) Ne bougez pas! (Il sort. Même jeu que précédemment.) Où est-elle ? où est-elle ?... (Il entre, froidement s'arrête sur le seuil, la regarde avec des yeux en coulisse, enlève son chapeau imaginaire, le pose sur un meuble après l'avoir brossé, et s'avance à pas comptés vers la jeune femme. Celle-ci lui présente sa main gauche ; il lui fait signe que non. Il lui prend lentement la main droite, qu'il embrasse et lui dépose avec la même lenteur un baiser sur le front. Après quoi, il enlève ses gants et s'assied. Puis, bondissant. Voyons, est-ce ça ? Est-ce qu'il n'est pas fou ? D'où vient-il cet homme-là ? de quel pays sort-il?... C'est un Scandinave... La main, le front, peuh!... Avec moi, c'était des baisers partout, partout, partout!... Tout à l'heure, j'en ai oublié exprès, ici. Mais quand nous étions seuls tous les deux... (A la comtesse qui veut se récrier.) Non, c'est moi qui fais la conférence. Enfin, moi, c'était plus vrai... et la vérité, au théâtre, il n'y a que ça!... (Clignant de l'œil à la comtesse.) surtout pendant les répétitions!... (Il va pour recommencer son jeu de scène, mais la comtesse se débat et tout à coup pousse un petit cri.) Qu'avez-vous ?

LA COMTESSE.

Je me suis foulé le pied !

CAPSULE.

Sacristi! au rideau!

LA COMTESSE.

Non, ce ne sera rien.

CAPSULE

Pas au rideau! — Asseyez-vous là, alors. (Il la fait asseoir sur la chaise devant la table.) Voulez-vous de l'alcool... de l'alcool camphré?

LA COMTESSE, allègre.

Merci, mon petit ami.

CAPSULE, ahuri.

Qu'est-ce qui lui prend? Qu'avez-vous?

LA COMTESSE

Ah! non, ne parlez pas maintenant! c'est moi qui ai la table, le symbole... C'est moi qui fais la conférence.

CAPSULE, à part.

Je suis refait!

LA COMTESSE.

Oui, mesdames et messieurs, mon petit camarade Capsule avait raison en vous disant que les auteurs, en général, et le nôtre en particulier, ne connaissent pas du tout leurs pièces; ce n'est qu'en nous les voyant jouer qu'ils y découvrent les beautés que nous y mettons... Ainsi, tout à l'heure, mon honorable contradicteur... confrère... camarade... ami...

9.

Galipette, enfin, vous citait la scène du baiser qu'il avait réglée... mais, et c'est bien ça, les artistes! il ne vous a rien dit de la scène des soufflets, il ne vous a pas soufflé mot de la scène des soufflets... il s'en est bien gardé, et, cependant, j'ose le dire avec modestie et orgueil, cette scène-là devait être le clou de la saynète; c'est moi qui l'avais réglée, cette scène. La voici d'ailleurs... mais, auparavant, quelques mots explicatifs : La comtesse qui est très vive... elle a le sang chaud pensa... (A Capsule qui étouffe un rire.) Qu'avez-vous ? Ah! le *sang chaud pensa*... Oh! c'est bien de vous de croire que je l'ai fait exprès. La comtesse qui a le sang chaud, virgule, pensa perdre la raison en s'entendant insulter par cette petite Capsule, mais, très maîtresse d'elle-même, elle se contente de lui administrer une correction. Eh bien! voici ce qu'il voulait que je fisse, l'auteur. (A Capsule qui veut parler.) Non, ne parlez pas! c'est moi qui fais la conférence! mettez-vous là. C'est simplement pour montrer au public... là, soyez hautain... la lèvre... votre lèvre... dédaigneuse. (Elle joue.) Mais en insultant la noblesse, vous m'insultez! vous m'insultez, fripouille! (Et froidement, elle lui donne une chiquenaude sur le bout du nez. — Au public.) Voyons, est-ce absurde ? Qu'est-ce que ça signifie, cette croquignole ? Est-ce ainsi, avec une chiquenaude, qu'on fait passer sa colère, quand on est comme la comtesse, qu'on a le sang chaud, qu'on a aimé un tzigane : voici ce que j'ai réglé et vous allez voir si ce n'est pas mieux. (Même jeu.) Ne bougez pas!...

soyez hautain... la lèvre... dédaigneuse, la lèvre... Mais en insultant la noblesse, vous m'insultez! vieille fripouille!... et dzing! et dzang et dzong! (En disant ces trois mots si musicaux, elle tombe à bras raccourcis et à pieds allongés sur Capsule. — Comme il va se plaindre :) — Ne parlez pas ! j'ai la chaise... c'est moi qui fais la conférence.

Capsule sort clopin-clopant.

CAPSULE, en sortant.

Moi, j'aimais mieux comme l'auteur l'avait réglée...

SCÈNE VI

LA COMTESSE.

Ça ne sera rien, allez ! — De l'alcool, et il n'y paraîtra plus... une friction, inutile d'ajouter un schampoing !... ça l'embête de ne pouvoir parler! Il est si bavard, si vous saviez... d'ailleurs, vous avez dû vous en apercevoir. — Mais quoi! c'est bien mon tour, j'avais la table !

SCÈNE VII

LA COMTESSE, CAPSULE.

CAPSULE, rentrant avec une petite table.

Moi aussi, j'ai la table!

LA COMTESSE.

Oh! le petit gueux!

CAPSULE.

Mon truc vaut le vôtre.

LA COMTESSE.

Nous allons bien voir. (Sur le ton classique.) Mesdames...

CAPSULE, qui a posé sa table face à la rampe, se trouve debout, continuant.

Z... et messieurs...

LA COMTESSE.

Ah! ça, est-ce que vous allez être aussi insupportable que votre ami, vous.

CAPSULE.

Non, du reste, que pourrais-je encore avoir à ajouter au public ?

LA COMTESSE.

Oui, vous lui en avez assez dit, et moi-même, je crois avoir épuisé mon sujet.

CAPSULE.

Alors...

LA COMTESSE.

Alors, allez-vous en!

CAPSULE.

Oh! non, pas deux fois! vous voudriez me voir

partir pour recommencer avec un nouveau courage.

LA COMTESSE.

Je n'ai plus qu'un mot à dire à l'assistance.

CAPSULE.

Oui, je la connais, celle-là... on dit toujours ça, en commençant : messieurs, je serai bref... et on est bref pendant une heure.

LA COMTESSE.

Je vous donne ma parole d'honnête femme que je ne dirai que quelques mots... D'ailleurs, vous pourrez écouter ; si je reste plus d'une seconde, venez me faire sortir... et puis, vous ne pouvez pas entendre ce que je vais dire !

CAPSULE.

Ah ! alors !...

Il sort.

LA COMTESSE, après s'être assurée qu'il est parti.

Mesdames, messieurs, « Capsule », la fantaisie en un acte que nous avons eu l'honneur de représenter *tous les trois* devant vous, est de M. Félix Galipaux.

Rideau.

A la mémoire de mon ami
Evariste Mangin.

LES
ÉTRENNES D'ÉDOUARD

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois au Casino MARIE-CHRISTINE (Hâvre,)
le 30 juillet 1885.

PERSONNAGES

OLIVIER VALIN	MM.	GALIPAUX.
ÉDOUARD MONTBERT.		GILDÈS.
MADAME VALIN.	Mlles	J. GORIUS,
MAGDELEINE LEBREAU.		FÉLICIA MALLET.

LES

ÉTRENNES D'ÉDOUARD

Un salon à la campagne ; — au fond le jardin.
Ameublement estival mais élégant.

SCÈNE I

OLIVIER, étendu sur un canapé lit les journaux ;
MADAME VALIN met des fleurs dans une jardinière.

MADAME VALIN.

Que disent les journaux ? tu sais, moi, je n'ai pas le temps de les lire...

OLIVIER.

Séance orageuse à la chambre... échanges de gros mots.

MADAME VALIN.

Après ?

OLIVIER.

On a été à la buvette...

MADAME VALIN.

Ensuite ?

OLIVIER.

La séance a continué.

MADAME VALIN.

Malgré les gros mots !

OLIVIER.

On les a retirés... tiens ! le projet de loi aussi...

MADAME VALIN.

Et les théâtres ?

OLIVIER.

Pas de premières... des indiscrétions sur la nouvelle pièce de l'Ambigu.

MADAME VALIN.

Bon ! un drame naturaliste sans doute ?

OLIVIER.

Oh ! mieux que cela... canailliste !

MADAME VALIN.

Qu'y a-t-il encore ?

OLIVIER.

Peu de choses... évènements ordinaires...

MADAME VALIN.

Lesquels ?

OLIVIER.

Presque rien te dis-je... le vitriol... trois nouvelles aspersions; vengeance de femmes... Moralité: Epousez toujours votre maîtresse!

MADAME VALIN.

Vilain railleur, tu ris de tout...

OLIVIER.

Dam! on dirait parfois que c'est l'avis des jurés... ce sont pourtant des pères de famille pour la plupart... je les trouve imprudents.

MADAME VALIN.

En quoi donc ?

OLIVIER.

En ce qu'ils ont des filles à marier, parbleu! qu'elles sont sages, du moins je me plais à le croire... et que si toutes les liaisons illicites des célibataires devaient avoir pour dénouement un conjungo...

MADAME VALIN.

Achève...

OLIVIER.

Ces jeunes filles chastes et pures trouveraient rarement preneur!

MADAME VALIN, *s'approchant d'Olivier.*

Tu n'oses pas tout dire.

OLIVIER.

Comment cela ?

MADAME VALIN.

Sacripan ! Toi-même, tu ne m'aurais pas épousée...

OLIVIER.

Oh ! il n'est pas question de nous.

MADAME VALIN.

Parlons-en, au contraire !

OLIVIER.

Au fait, nous n'avons rien de mieux à faire.

MADAME VALIN.

Quelle bonne idée d'avoir loué ce châlet... Sanois est un endroit charmant, assez près de Paris pour que tu puisses plaider, le jour, et revenir ici, le soir. Mais, quelque chose me chiffonne.

OLIVIER.

Quoi ?

MADAME VALIN.

La persistance de tes relations avec des amis... bien peu sérieux, ce M. Montbert par exemple, que nous attendons aujourd'hui. Un peintre de talent, je veux bien, mais d'un léger !... on raconte... non je ne puis répéter cela ! Et puis, il ne peint que des

femmes nues... (Vivement.) Tu ne vas pas à son atelier, au moins ?

OLIVIER.

Est-ce que j'ai le temps! et mes clients et mes dossiers! non. Dis cependant ce que tu voudras, Édouard est un bon camarade que j'aime, que j'estime.

MADAME VALIN.

Oh!

OLIVIER.

Certainement, que j'estime. On le connait mal, il y a dans sa vie des traits... tiens, celui-ci, entr'autres... Un étudiant allait renoncer à continuer ses études, faute d'argent... Édouard qui commençait à être connu, apprend ça et court aussitôt chez un expert faire mettre en vente à l'hôtel Drouot toutes ses œuvres terminées, avec ses ébauches, ses dessins. On les achète presque à vil prix. Malgré tout, le total est suffisant pour ce qu'il veut faire. Mon ami en garde à peine la moitié et me prête généreusement le reste...

MADAME VALIN.

A toi?

OLIVIER, se mordant les lèvres.

A moi-même! De sorte que je lui dois ma situation, mon bonheur. (Il embrasse sa femme.) Tout enfin. Me reprocheras-tu encore de l'aimer, de le voir ?

MADAME VALIN.

Je ne savais pas, il faut me pardonner! De mon côté, j'ai invité une amie de pension que j'aime beaucoup, la pauvre enfant a perdu les siens, ils ne lui ont laissé aucune fortune, elle donne pour vivre des leçons de chant et de piano... notre fille grandit... tu comprends...

OLIVIER.

A merveille! et je t'approuve. Le nom de cette personne?

MADAME VALIN.

Magdeleine Lebreau.

OLIVIER.

Diable!

MADAME VALIN.

Qu'as-tu donc?

OLIVIER.

Moi? rien... rien du tout...

MADAME VALIN.

Et comme elle doit arriver tout à l'heure, je vais au devant d'elle.

OLIVIER.

C'est cela! Va, chère amie; moi, je dépouille ce courrier pour être ensuite tout à toi et à nos amis.

SCÈNE II

OLIVIER, puis ÉDOUARD.

OLIVIER.

Magdeleine Lebreau ! C'est bien elle ! J'ai failli perdre contenance. Pour un peu j'avais l'air d'un coupable et Dieu sait pourtant si... Voilà une rencontre désagréable, ça va jeter un froid... Enfin ! Pourvu qu'elle ne dise rien à ma femme.

ÉDOUARD, entrant.

Me voilà ! moi !

OLIVIER.

Édouard, déjà !

ÉDOUARD.

Comment déjà ! Je m'en vais, alors...

OLIVIER.

Mais non, j'ai voulu dire que le train ne pouvait pas être arrivé !... Tu sais bien que tu ne viens jamais trop tôt.

ÉDOUARD.

Ah ! ça regarde-moi, ai-je l'air du monsieur qui prend le train pour arriver à heure fixe ?... Je suis parti avec Eulalie !

OLIVIER.

Comment tu n'es pas seul?

ÉDOUARD.

Mais si, voyons! Eulalie, c'est ma bicyclette.

OLIVIER.

Tu es venu...

ÉDOUARD.

A bécane, mais en route j'ai pris une voiture...

OLIVIER.

Quel type! Je regrette pour toi qu'on n'ait pas encore trouver la direction des ballons.

ÉDOUARD.

Que veux-tu? c'est ma manière... un peintre aime les grands horizons et avec la vapeur on regarde, pff! plus rien...

OLIVIER.

Il est clair qu'on ne peut guère arrêter le train. Ce qui m'étonne c'est que tu aies trouvé tout de suite cet ermitage où tu n'es jamais venu.

ÉDOUARD.

Oh! je connais le pays comme ma poche. J'y ai fait des études.

OLIVIER.

Sur le vif, scélérat! Cora, Céleste!

ÉDOUARD.

Ah bien, oui ! Cora ! Céleste ! Mariées, mon cher !

OLIVIER.

Allons donc ! plus modèles, alors ?

ÉDOUARD.

Si, de toutes les vertus.

OLIVIER.

Ah ! Ah !

ÉDOUARD.

Je n'ai pu m'égarer, te dis-je, ce n'est pas la première fois que je prends la route de la Buissonnière, car, c'est bien le nom de cette retraite, n'est-ce pas ?

OLIVIER.

Oui.

ÉDOUARD.

Joli nom et jolie retraite !

OLIVIER.

Flatteur, va !

ÉDOUARD

Nullement, et la preuve, c'est que si tu ne l'avais pas louée pour la saison. Je m'y installais, moi.

OLIVIER.

Avec... ?

ÉDOUARD, après un temps.

Avec... plaisir.

OLIVIER.

Cachottier, va!... eh bien, si j'avais su...

ÉDOUARD.

Tu m'aurais cédé la place ? il n'aurait plus manqué que ça! Mais nous bavardons, nous bavardons, où donc est ta femme? j'ai hâte de la connaître. Je voyageais, quand tu t'es marié, et depuis, ah ! dam ! depuis...

OLIVIER.

Les travaux, les plaisirs, les succès de toutes sortes, pas moyen de mettre la main sur toi. Tu es devenu un homme célèbre... Un cher maître.

ÉDOUARD, comiquement froissé.

Vous en êtes un autre !

OLIVIER.

Oh ! moi, un homme heureux tout simplement. Tu ne comprends pas ça, toi, la vie de famille, bonnet de coton... pot-au-feu. Je me souviens de ton mot... ça n'est pas dans mes cordes... et quand je te prêchais l'ordre, l'économie... quels rires !

ÉDOUARD.

Je t'assure...

OLIVIER.

Tu me répondais... art... médaille au salon... Et à tous les salons... commandes... Amérique... Institut...

ÉDOUARD.

Bonnet de coton... tu y reviens ; non, mon vieux, pas de chimères, je suis devenu raisonnable.

OLIVIER.

Bien vrai ?

ÉDOUARD.

Je travaille, je me couche de bonne heure, je ne joue plus.

OLIVIER.

Et... tu n'aimes plus ?

ÉDOUARD.

Ah ! tu en demandes trop ! Il y a peut-être quelqu'un au monde... mais il ne s'agit pas d'une aventure comme celle dont on a trop parlé...

OLIVIER.

A ce propos... j'ai à te dire... il n'y a même pas une minute à perdre ! Tu demandais où était ma femme ? je réponds : au-devant d'une amie d'enfance, et le hasard s'en est mêlé, tu la connais, cette amie.

ÉDOUARD.

Moi ? tiens !

OLIVIER.

Parfaitement, c'est mademoiselle Magdeleine Lebreau.

ÉDOUARD.

Elle! ma voisine?

OLIVIER.

A n'en pas douter.

ÉDOUARD.

Oh!

OLIVIER.

Dam! je conviens que c'est embarrassant, après ce que tu m'as raconté... très sincèrement, je n'en doute pas, car nous n'aimons guère à avouer ces choses-là nous autres hommes, un échec!

ÉDOUARD.

Oui, j'ai commis une gaffe. Que veux-tu? Magdeleine est si jolie, si adorable avec ses grands yeux timides et ses vingt ans! Quand elle se mettait à la fenêtre, après avoir joué au piano l'un de ses morceaux favoris, car c'est épatant, mon cher, comme nous avons les mêmes goûts! j'avais le temps derrière un rideau transparent de croquer son frais minois. J'ai d'elle 37 profils, 18 trois quarts, 20 faces et 3 vues de dos.

OLIVIER.

Jolie collection!

ÉDOUARD.

Malheureusement, je ne m'en suis pas tenu là...

OLIVIER.

Je le sais, tu lui as écrit.

ÉDOUARD.

Oh! si je lui ai écrit! en vers, en prose, en couleurs, avec des illustrations, des amours aux quatre coins et des flèches partout.

OLIVIER.

C'est piquant!

ÉDOUARD.

Comme tu dis... ça n'a pas porté!

OLIVIER.

Oui, au lieu d'atteindre le but...

ÉDOUARD.

Je l'ai dépassé : elle a mal pris la chose et, pour me fuir, a donné congé.

OLIVIER.

Patatras! Voilà ce que c'est que d'avoir une réputation, détest... redoutable.

ÉDOUARD.

Oh! ne te gêne pas, va!

OLIVIER.

Si dans tes illustrations tu avais fait flamboyer l'écharpe de M. le maire...

ÉDOUARD.

Je m'y serais peut-être décidé, mais à présent, c'est impossible.

OLIVIER.

Comment! Une autre passion déjà? Ah bien, la pauvre Magdeleine a eu joliment raison de se défier. Si sa patronne en avait fait autant...

ÉDOUARD.

Silence! elle vient...

OLIVIER.

Avec ma femme.

ÉDOUARD.

J'ai bien envie de m'en aller...

OLIVIER.

Poltron! du courage! je suis là. Un avocat n'est jamais pris au dépourvu.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME [VALIN, MAGDELEINE.

ÉDOUARD, à part, regardant Magdeleine.

Toujours gentille?

MADAME VALIN, à son mari.

Magdeleine, mon amie...

OLIVIER, serrant la main de Magdeleine.

La nôtre alors. Mais à mon tour. (Présentant Édouard.) Edouard Montbert.

MAGDELEINE, à part.

Oh !

OLIVIER.

Peintre de talent, et un charmant garçon comme vous voyez.

MADAME VALIN, à part.

Lui !

ÉDOUARD.

Olivier, c'est trop, je ne mérite pas ..

MADAME VALIN, saluant.

Croyez, monsieur...

OLIVIER.

Es-tu souffrante ? tu pâlis...

MADAME VALIN.

Un peu de fatigue seulement, Magdeleine et moi nous avons marché très vite.

MAGDELEINE.

En effet...

OLIVIER, à part.

C'est étrange ! (Haut.) Je le regrette, car je voulais céder à la manie commune, à tous les ruraux de la terre. Nous aurions visité le petit parc, quand je dis le petit parc, c'est un grand jardin, mais aux environs de Paris..

ÉDOUARD.

Tout prend des proportions énormes !

OLIVIER.

Oui, les jardins, les bois, ah ! si j'avais un bois... j'en ferais une forêt ! parce qu'un bois... dans une propriété, voyez-vous ! un bois !... songez donc... (A part.) Je ne sortirai jamais de ce bois-là...

MADAME VALIN.

Oh ! plus tard, nous avons le temps... Magdeleine a bien voulu me promettre de rester ici jusqu'à demain.

MAGDELEINE.

C'est-à-dire que j'espérais, je pensais... mais ça me sera bien difficile...

OLIVIER, à part.

Elle veut l'éviter, c'est clair. (A Édouard.) Ah ! ça et toi ? nous te gardons aussi, c'est convenu !

ÉDOUARD.

Mon Dieu ! ça me ferait assurément grand plaisir, mais malheureusement, je suis attendu.

OLIVIER.

Oh ! les voilà bien, nos parisiens, voir le vert tout une journée c'est trop, même s'ils sont peintres ! Et bien, non là, vous ne vous en irez pas ! Nous vous gardons tous les deux, que diable... Ah ! A moins cependant que vous n'ayez peur de vous ennuyer ici...

ÉDOUARD.

Peux-tu le croire ?

MAGDELEINE, à madame Valin.

Anna sait bien !

OLIVIER

Bravo, c'est entendu, vous restez (A part.) de cette façon, je pourrai peut-être me rendre compte...

MADAME VALIN, à Magdeleine.

Je vais te conduire auprès de tes futurs élèves et t'installer dans la chambre que je t'ai destinée. On a une vue charmante, on aperçoit la Tour-Eiffel.

OLIVIER.

Oui, oui, le propriétaire me la même fait remarquer. A la campagne, c'est ce qui flatte le plus les parisiens.

MAGDELEINE.

On me gâte !

MADAME VALIN, à Édouard.

Vous nous excusez monsieur...

ÉDOUARD.

Comment donc, mesdames.

Echange de saluts.

MADAME VALIN, à Magdeleine.

Allons, viens...

SCÈNE IV

OLIVIER, ÉDOUARD.

OLIVIER.

Elle est parbleu charmante, cette jeune fille !

ÉDOUARD.

Trop charmante...

OLIVIER.

Mais je pense qu'elle ne s'en plaint pas. Voyons, le dépit ne doit pas rendre injuste.

ÉDOUARD.

Laissons cela. (Après un temps.) Sais-tu que ta femme est ravissante aussi. Oh! mais là, tout à fait.

OLIVIER.

Ce n'est pas pour autre chose que je l'ai épousée. Je l'aime comme on n'aime pas d'ordinaire dans no-

tre monde prosaïque, en poète et en jaloux. C'est bête mais qu'y faire ? En Othello.

ÉDOUARD.

Allons donc !

OLIVIER.

Je l'avoue, si un homme s'avisait... si ma femme... je les tuerais tous les deux! (A part.) Je ne suis pas fâché de lui glisser ça, en passant... à tout hasard...

ÉDOUARD.

Quelle folie! Tu n'as rien à craindre... Ta femme n'a rien à souhaiter. Qui n'envierait son sort ?

OLIVIER.

Il est vrai que je fais mon possible pour la rendre heureuse...

ÉDOUARD.

Une idée! En traversant le jardin... non, le parc...

OLIVIER, blagueur.

Le bois, tu veux dire.

ÉDOUARD.

J'ai vu un petit coin délicieux. Je me suis arrêté et si je n'avais pas craint d'être en retard... La lumière est bonne, dans un instant tout aura changé d'aspect, je te demande la permission d'en profiter. Je prends mon album, et je crayonne... une machine que j'offrirai à ta femme. Ce sera un petit souvenir de mon passage à la Buissonnière.

OLIVIER.

Signé : Édouard Montbert ! une œuvre de maître ! Tu nous combles, je t'accompagne...

ÉDOUARD.

Non ! tu m'intimiderais...

OLIVIER.

Toi, allons donc !

ÉDOUARD.

Moi-même, je n'aime que le travail solitaire.

OLIVIER.

Bah ! et les modèles ?

ÉDOUARD.

Les modèles sont là pour être regardés.

OLIVIER.

Je n'insiste pas, tu es libre...

OLIVIER, suivant des yeux Édouard.

Toujours épris de son art... je ne m'en plains pas, j'en profite... c'est gentil ce qu'il fait là. (Il se dirige du côté de la porte.) Ah ! il a choisi le tertre... (S'avançant.) Il y a en effet une vue superbe de ce coin-là. Tiens ! ma femme est à sa fenêtre... Le hasard ! J'espère qu'Édouard ne la croquera pas... Ah ! elle se retire en rougissant... (Descendant en scène soupçonneux.) Parce qu'elle m'a vu peut-être ? ah ! ça

voyons donc, voyons donc! Édouard arrive, Anna se trouble. A peine entré, ce beau garçon ne songe qu'à réserver une surprise à ma femme. Ce dessin... dans quel dessein, ce dessin? Je lui propose de l'accompagner, il refuse! Juste au moment où il commence, Anna ouvre sa fenêtre. Je sais bien que tous les jours il y a des artistes qui dessinent et des femmes qui ouvrent leur fenêtre. Nous avons aussi des artistes qui ouvrent leur fenêtre et des femmes qui... mais il faut tenir compte des circonstances, des probabilités... Récapitulons un peu, Édouard connaissait la maison, bon! Naguère, il eut épousé Magdeleine. Bien! Lui-même l'a déclaré tout à l'heure, hum! en réunissant tous ces indices... oh! je suis fou, soupçonner ma femme... mon meilleur ami. Il faut dire que ce ne sont jamais les ennemis qui vous jouent ces tours-là, on ne les reçoit pas... Ah! Voilà ce que c'est que d'avoir fait acquitter si souvent des gredins, on voit des coupables partout. J'ai tort c'est évident. (Un temps.) Mais je les surveillerai... oh! pas par défiance, au contraire; je les surveillerai, pour me prouver que j'ai tort. Ce sera ma punition, ma petite punition et je les surveillerai... d'autant mieux. (Renversant les meubles.) Que je suis plus calme... d'un calme à toute épreuve.

SCÈNE V

OLIVIER, MADAME VALIN.

MADAME VALIN.

Quel bruit ?

OLIVIER.

Du bruit, on a fait du bruit ? Je n'ai pas entendu...

MADAME VALIN, à part.

Il a l'air tout bouleversé...

OLIVIER.

Je t'affirme ! (Riant d'un air contraint.) Je vais te dire, c'était une répétition, je plaidais... en faveur d'un mari outragé et j'allais ferme, va, je te prie de le croire. C'est toujours ridicule un mari outragé, mais le devoir professionnel... Et voilà pourquoi...

MADAME VALIN.

Tu as jeté les meubles par terre ? Je ne t'ai jamais vu prendre aussi furieusement à cœur les intérêts d'un client. Dieu merci ! si tous les avocats se démenaient ainsi, les tapissiers feraient vite fortune. Quel saccage, vois donc !

OLIVIER, à part.

Elle rit. Qu'en dois-je conclure ?

MADAME VALIN.

Mais comme il a chaud! (Lui essuyant le front.) Je te défends de te mettre dans ces états-là, entends-tu ?

OLIVIER.

C'est fini, mon amour, c'est fini. (Il range les meubles.) Je suis froid, maintenant, là. Où donc est ton amie ?

MADAME VALIN.

Magdeleine interroge les enfants.

OLIVIER.

Bon ! Édouard dessine, lui. Du reste, tu l'as vu ?

MADAME VALIN.

Oui.

OLIVIER.

Vous avez même échangé un sourire. (A part.) Ils doivent en avoir échangé un.

MADAME VALIN.

Pas du tout...

OLIVIER.

Il m'avait semblé...

MADAME VALIN.

Il t'avait semblé. (Brusquement.) Olivier, regarde-moi bien en face !

OLIVIER.

Très volontiers.

MADAME VALIN.

Tu as quelque chose en tête.

OLIVIER, à part.

En tête... je le crains. (Haut.) Par exemple !

MADAME VALIN.

Oh ! je te connais.

OLIVIER.

Eh bien, oui, j'ai quelque chose. Tantôt, ton trouble en présence d'Édouard.. et puis ceci et puis cela. (Vivement.) Jure-moi que tu ne le connaissais pas, que tu ne l'avais jamais vu ?

MADAME VALIN, après un temps.

Non, mon ami je ne peux pas jurer cela.

OLIVIER, tombant sur un fauteuil.

Grands Dieux !

MADAME VALIN.

Je l'avais vu, mais lui ne me connaissait aucunement.

OLIVIER.

Hein ! tu sais qu'il ne ferait pas bon se moquer de moi ?...

MADAME VALIN.

Ah ! mon pauvre ami, cela viendra plus tard.

OLIVIER.

Comment ça viendra plus tard !

MADAME VALIN.

Oui, quand tu sauras tout et quand j'aurai le loisir de m'occuper de tes soupçons ridicules.

OLIVIER.

Merci.

MADAME VALIN.

Dam ! aimerais-tu mieux qu'ils fussent justifiés ?

OLIVIER.

Je n'ai pas dit...

MADAME VALIN.

Eh bien, écoute ; oh ! dans l'attitude qui convient à un jaloux pris en flagrant délit d'erreur et d'impertinence.

OLIVIER.

Va toujours, je préfère ça.

MADAME VALIN.

C'est que...

OLIVIER.

Tu hésites à présent ?

MADAME VALIN.

Je ne devrais peut-être pas — il s'agit d'un secret qui n'est pas le mien.

OLIVIER.

Un secret !

MADAME VALIN.

Surpris par moi; il y a quelques jours, j'étais à la ferme. (Embarrassée.) Un but de promenade...

OLIVIER.

Pourquoi ne pas m'avouer que tu portais un secours au père François, il n'y a pas de honte à ça, va chère amie.

MADAME VALIN.

Les charges sont lourdes dans cette ferme, les enfants nombreux. Près du petit lit rustique où dormait le dernier-né, j'aperçois un berceau élégant, dans ce berceau un bébé si joli que je mourais d'envie de l'embrasser, mais il sommeillait si profondément!... J'interroge du regard la jeune fermière, elle sourit. « Un Monsieur de Paris nous l'a confié... jamais nous ne voyons la mère... il n'en parle pas, c'est un homme généreux, nous sommes bien payés, l'enfant ne sera pas à plaindre!... car le parisien paraît l'aimer à la folie. » La fermière allait continuer lorsqu'un bruit de pas se fit entendre au dehors. Le voilà, justement! — Qui? — Le parisien!... Je n'ai que le temps de me réfugier derrière le rideau d'une alcôve fort sombre; l'inconnu entre..

OLIVIER.

Je devine... c'était Edouard?

MADAME VALIN.

J'ignorais...

OLIVIER

Oui, tu ignorais, mais tu l'as reconnu tout à l'heure. Edouard a un enfant! la singulière aventure... au fait, pourquoi pas? ça devait lui arriver... un homme à bonnes fortunes... c'est tout simple mais pas drôle. Je vois avec plaisir qu'il se conduit en galant homme!

MADAME VALIN.

Bon! vous allez faire son éloge à présent, vous tombez bien! Magdeleine m'a mise au courant... Figurez-vous...

OLIVIER.

Je sais, je sais...

MADAME VALIN.

Et vous ne m'aviez rien dit... Ah! les hommes s'entendent tous pour nous tromper. J'ai été moins discrète, moi.

OLIVIER, à part.

Ou plus bavarde.

MADAME VALIN.

Pour fortifier mon amie dans la résistance, je lui ai raconté la scène de la ferme.

OLIVIER.

Bien! alors, c'est un secret à quatre... sans compter les fermiers..

MADAME VALIN.

De sorte que maintenant, ce monsieur ne saurait plus concevoir la moindre espérance; comment Magdeleine pourrait-elle céder aux obsessions du père d'un enfant... je ne veux pas faire de suppositions...

OLIVIER.

Et tu as raison!

MADAME VALIN.

Je dis seulement que c'est sans doute un enfant... adultérin.

OLIVIER

Oui... seulement. Voyons, voyons je ne te reconnais pas, une brave femme comme toi!

MADAME VALIN.

Une brave femme comme moi ne veut pas que son mari fréquente un mauvais sujet comme monsieur Edouard Montbert, voilà!

OLIVIER.

Voilà!

MADAME VALIN.

Il t'a rendu service, tu te crois obligé... laisse-moi faire, je trouverai un moyen.... honnête... on peut bien rester l'ami d'un homme et ne pas le voir, n'est-ce pas?

OLIVIER.

Ta, ta, ta, ta, tout à l'heure je ne savais pas ce que je disais, parce que... les apparences... ma tête, mais maintenant, j'ai recouvré toute ma lucidité d'esprit, toute ma dextérité de praticien. C'est à moi d'aviser. Rejoins ton amie et fie-toi à mon adresse. L'habitude de porter la robe et de parler à perdre haleine donne aux avocats la finesse d'une femme.

MADAME VALIN, lève les épaules, en souriant.

Quel homme!

Elle sort.

SCÈNE VII

OLIVIER, puis ÉDOUARD.

Parfait, j'ai le champ libre. (Regardant par la porte du fond.) Il travaille toujours avec acharnement. Appelons-le. Edouard! Edouard! Il vient.. d'assez méchante humeur, mais n'importe... A nous deux, maintenant, mon petit père!

ÉDOUARD.

Trop tôt! je n'ai pas fini. Qu'y a-t-il? Ça ne se fait pas, si on t'interrompait, toi, au milieu d'une plaidoirie, serais-tu content?

OLIVIER.

Eh! la chose n'est pas rare... quelquefois même, ça rend service.

ÉDOUARD.

A qui?...

OLIVIER.

A l'avocat... et même à l'accusé.

ÉDOUARD.

Très joli! mais tout ça ne me dit pas ce que tu me veux...

OLIVIER.

Te rendre service, chacun son tour...

ÉDOUARD.

Explique-toi.

OLIVIER.

A une condition, c'est que tu ne te fâcheras pas.

ÉDOUARD.

Je m'y engage.

OLIVIER.

Ah! cachottier, ténébreux héros de roman, tu jouis des bonheurs de la paternité, tu as un bébé à qui tu fais des risettes et tu n'en dis rien!

ÉDOUARD.

Que signifie?

OLIVIER.

Inutile de nier ! La ferme, l'enfant, je sais tout.

ÉDOUARD.

Mais..

OLIVIER, lui imposant silence.

La ferme! On t'a vu... ma femme!

ÉDOUARD.

Diable! moi qui voulais qu'on ne sut pas...

OLIVIER.

Qu'Edouard Montbert a les vertus d'un bon père de famille ? Pourquoi donc ?

ÉDOUARD

Ah! Tu m'impatientes à la fin.

OLIVIER.

Oui, il y a un mystère, une femme dont il faut sauvegarder la réputation. Et mais, je suis là, moi, à ton service. Sans ça t'aurais-je parlé de ce roman...

ÉDOUARD.

Vraiment tu me fais rire, quoique je n'en aie nulle envie. Une femme, un roman, un enfant dont je serais le père, mais tu n'y es pas du tout, mon ami.

OLIVIER.

Comment!

ÉDOUARD.

Je ne suis pas le père de cet enfant, je n'en connais même pas la mère, sur l'honneur !

OLIVIER.

Fantastique !

ÉDOUARD.

Tout ce qu'il y a de plus réaliste, au contraire.

OLIVIER.

Raconte-moi ça.

ÉDOUARD.

O mon Dieu ! le récit ne sera pas long...

OLIVIER.

La scène se passe ?...

ÉDOUARD.

Sur mon palier, le 31 décembre ou plutôt le 1er janvier, puisqu'il est minuit passé. Je rentre, je heurte du pied quelque chose qui pousse un cri, je me baisse, un peu effrayé, j'en conviens. Je prends une allumette de la régie, elle s'enflamme...

OLIVIER.

La providence !...

ÉDOUARD.

Et j'aperçois un enfant empaqueté.

OLIVIER.

Un garçon ?..

ÉDOUARD.

Oui ; j'appelle la concierge. Bon ! dit-elle, ce sont vos étrennes M. Edouard ! L'enfant était très beau, blond, rose, un Greuze ! Je n'ai pas le courage de le confier à l'Assistance. Je cherche une nourrice ; on m'indique la ferme là-bas... et tu sais le reste ! Mais sois discret, je t'en prie, les camarades se moqueraient de moi, s'ils savaient ! Edouard Montbert à l'enseigne de Saint-Vincent de Paul, prend les enfants en sevrage...

OLIVIER.

On t'en enverrait d'autres..

ÉDOUARD.

Il y a encore ça !

OLIVIER.

C'est donc pour ce motif que ce matin tu disais ? ..

ÉDOUARD.

Que je ne pouvais songer à me marier ? certes ! quelle femme accepterait le rôle de mère adoptive de ce petit être qui vient on ne sait d'où ? C'est pourtant lui qui m'a métamorphosé, rendu économe. Il faut bien songer à l'avenir du mioche ! J'y suffirai tout seul, va, et sans me plaindre. Je n'ai qu'une crainte... prêter à rire. Sois donc discret, c'est l'unique service que je te demande.

OLIVIER.

Sapristi, c'est bête... Je m'attendais à une histoire croustillante et tu me racontes une berquinade. (Changeant de ton, énergique.) Mais je ne suis pas de ton avis, pas de ton avis du tout, sur un point important.

ÉDOUARD.

Lequel ?

OLIVIER.

Nous en reparlerons, quand il en sera temps, quand je saurai ce que je veux savoir. Ma femme et Magdeleine ! Tenons-nous à l'écart.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, dans le fond MADAME VALIN, MAGDELEINE.

MADAME VALIN.

Je m'explique votre émotion, ma chère Magdeleine, après ce qui est arrivé, cette révélation inattendue...

MAGDELEINE.

Suis-je donc si émue ?...

MADAME VALIN.

Je voulais dire troublée. Entre nous, la situation est délicate.

MAGDELEINE.

Voulez-vous qu'il n'en soit plus question ?

MADAME VALIN.

Je me reprocherais d'être importune...

MAGDELEINE.

Parlons de vos enfants. Qu'ils sont beaux! que j'ai eu de plaisir à les embrasser.

MADAME VALIN.

Ah ! vous ne dites pas toute votre pensée, ma mignonne. Vous enviez mon sort. (Magdeleine fait un mouvement.) Pourquoi le nier ? J'ai surpris une larme dans vos yeux ; Vous n'êtes pas née pour vivre ainsi. Quelqu'un vous aimera, comme vous méritez de l'être...

MAGDELEINE.

J'y ai songé quelquefois. Oui, je l'avoue mais le doute est venu ensuite. On n'épouse pas les jeunes filles pauvres. Je veux dire qu'un homme du monde où j'ai vécu... Savez-vous qu'il y a des moments où je regrette de n'être pas une paysanne... une ouvrière... Je pourrais... mais avec l'instruction que j'ai reçue... des leçons, des cachets, la vie au jour le jour... On dit : « Qu'elle est cette jeune fille ? — Une personne qui donne des leçons de chant et de piano —

Ah ! » Et l'on passe ou si l'on s'arrête, c'est pour dire une impertinence.

MADAME VALIN.

Allons, allons, je pensais bien....

OLIVIER, à Édouard.

Tu as entendu ?

ÉDOUARD.

Oui ! et je me reproche amèrement...

OLIVIER.

J'en suis persuadé ; mais ça ne suffit pas ! Brusquons les choses.

ÉDOUARD.

Que vas-tu faire ?

OLIVIER

Poser des conclusions tout simplement. (s'avançant.) Hum ! hum !

MADAME VALIN.

Vous étiez là ?

OLIVIER.

Nous arrivons, ma chère amie. Édouard est enchanté. Il ne songe plus qu'à habiter une villa comme celle-ci. Oh ! pas seul bien entendu, (Bas à Edouard.) Est-ce assez .. alin ?

MAGDELEINE, à part.

Que dit-il ?

OLIVIER, à part, regardant Magdeleine.

Elle a tressailli. Nous sommes aimés, j'en étais sûr ! (Haut, avec intention.) Edouard pense à se marier, dam ! la force de l'exemple... c'était inévitable !

MAGDELEINE, à part.

Se marier !

ÉDOUARD, bas à Olivier.

Tais-toi donc...

OLIVIER.

Malheureusement... il y a un obstacle, un grand, non un petit... mais il grandira !

MADAME VALIN.

Tu deviens irritant avec tes énigmes !

OLIVIER.

Je vais être clair ! Édouard... c'est difficile à dire... on a pu croire... et pas du tout !

MADAME VALIN.

Tu appelles ça être clair ?

OLIVIER.

Bref, l'enfant...

MAGDELEINE, vivement.

Je crois que ma présence ici...

Elle fait mine de se retirer.

OLIVIER.

Restez mademoiselle Magdeleine. .

ÉDOUARD.

C'est à moi de me retirer !

OLIVIER.

Comment lui aussi ! sortons tous alors ! mais non, parce que tu as recueilli un pauvre petit abandonné, tu voudrais...

MADAME VALIN.

Un enfant abandonné ? est-il possible !

OLIVIER.

Le premier de l'an... sur son palier... en voilà un cadeau ! Il l'a recueilli, vous dis-je, c'est donc pas gentil ça ! Et il en est presque confus, il s'imagine qu'il ne trouvera pas une femme de cœur pour élever ce bambin-là. J'ai protesté, j'ai soutenu qu'il se trompait, que cette bonne action devait-être au contraire un motif déterminant... (A sa femme.) Qu'en penses-tu ?

MADAME VALIN.

Je pense, je pense que j'ai été injuste envers vous, monsieur Montbert, et que je vous en demande pardon.

ÉDOUARD

Ah ! madame !

OLIVIER.

C'est mal, c'est très mal, ma chère Anna.

ÉDOUARD.

Non ! tout m'accusait. (A Magdeleine.) Et ma conduite passée prêtait à croire...

MAGDELEINE.

Monsieur...

ÉDOUARD.

Vous avez entendu mon ami... s'est-il trompé ?

MAGDELEINE.

Je ne sais...

OLIVIER.

Si fait, si fait vous savez très bien que si Édouard vous suppliait de l'aider à assurer l'avenir de l'enfant qu'il a sur les bras, vous n'auriez pas la cruauté de refuser. Il a des entrailles de père, ce garçon. Il n'en savait rien, ni moi non plus... enfin, il les a,... nous avons découvert ça tout à l'heure. Et il vous adore. La preuve en est dans les trente-sept faces, les dix-huit trois quarts, et les trois profils qu'il a dessinés. C'est gentil, ça! Le bébé aussi est gentil. (Il prend la main d'Édouard et celle de Magdeleine.) Voyons, voyons c'est convenu, associez-vous pour élever celui-là... en attendant les autres !

MAGDELEINE.

Je n'ai pas dit...

OLIVIER.

Vous l'avez pensé, c'est mieux. (Bas.) Et puis, il vous aime beaucoup... passionnément..

MADAME VALIN, souriant.

Arrête-toi !

MAGDELEINE, tendant la main à Édouard, tout en regardant son amie.

Comment résister ?

ÉDOUARD, à Magdeleine.

Merci, Magdeleine (A Olivier.) Merci, mon ami !

OLIVIER.

Bravo ! Il est fait droit à mes conclusions...

MADAME VALIN.

Quand on est si persuasif ! Mais il faudra déployer toute votre éloquence pour rentrer en grâce auprès de moi, je vous en préviens, vilain jaloux !

OLIVIER.

Bah ! le cas n'est pas pendable...

MADAME VALIN.

Me soupçonner !

OLIVIER.

J'ai eu tort ! cependant... Tiens ! Veux-tu t'en rapporter là-dessus à Molière, un grand jurisconsulte...

MADAME VALIN.

Soit !

OLIVIER.

Son jugement est écrit tout au long dans les *Fâcheux.*

MADAME VALIN.

Voyons..

OLIVIER.

L'homme confiant aime mieux.

MADAME VALIN.

Tu vois bien !

OLIVIER, tendant la main à sa femme.

Oui, mais le jaloux aime plus.

Rideau.

LE LÉZARD

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre Déjazet,
le 8 mars 1884.

PERSONNAGES

BEAUCANET	MM. ROQUE.
GAVINEAU	CHELU.
BOUDAREL.	DERVET.
BÉDOIS.	MAX.
MADAME BEAUCANET.	Mmes MAES.
HENRIETTE, sa fille.	MALJEAN.
AUGUSTINE	SUZANNE.

LE LÉZARD

La scène représente un salon bourgeois. Tables, chaises, fauteuils.

SCÈNE I

BEAUCANET, MADAME BEAUCANET, HENRIETTE, AUGUSTINE.

BEAUCANET, assis à la table de gauche lit son journal. Madame Beaucanet inspecte la toilette de sa fille et Augustine époussette les meubles.

Trois heures! Gavineau va arriver, l'exactitude même, Gavineau, ah! dame! l'habitude des camps.

MADAME BEAUCANET.

Ah! il a donc été soldat, j'ignorais...

BEAUCANET.

Non, pas lui, mais toute sa famille.

HENRIETTE.

Cependant il devrait être ici.

BEAUCANET, lui prenant le menton.

Voyez-vous l'impatiente! Est-elle gentille! Ah! on n'en fait plus comme ça.

MADAME BEAUCANET.

Monsieur Beaucanet!

BEAUCANET.

C'est vrai, Mélanie. Il te tarde donc bien de nous quitter, ingrate!

HENRIETTE.

Oh! non, papa, mais quand on se marie!

BEAUCANET.

C'est juste. (A part.) Si je pouvais marier sa mère, mais n'y comptons pas. (Haut.) Ah! il n'est pas à plaindre, ton prétendu. Je dirai même qu'... (Ne trouvant pas le mot.) il n'est pas à plaindre du tout. Recevoir du même coup une dot rondelette et un ange comme toi, car je t'en ai donné des avantages!

MADAME BEAUCANET.

Vous! mais je puis me flatter que, si elle en a, c'est à moi qu'elle les doit... grâce, maintien, distinction... poésie.

BEAUCANET, pouffant.

Ah! ah! ah! nous y voilà... eh bien! oui, c'est toi, là... mais c'est de moi que tu tiens tout ça.

MADAME BEAUCANET.

Par exemple!

BEAUCANET.

C'est comme le nez!... c'est le mien... Viens m'embrasser, fifille, tu as conservé le nez de ton père!

AUGUSTINE, à part.

Si on peut dire! Il s'est donc jamais regardé de profil.

MADAME BEAUCANET.

Inutile, n'est-ce pas, Henriette, de te recommander une chaste décence? que ta personne respire une rafraîchissante pudeur. (La tirant à elle.) Approche.

HENRIETTE.

Voilà, maman.

MADAME BEAUCANET.

Quel parfum as-tu mis ce matin?

HENRIETTE.

L'ylang-ylang.

BEAUCANET, à part.

Elles ont la rage de parler espagnol.

AUGUSTINE, *à part.*

Iglan iglan, malheur ! moi je mets de la mœlle de bœuf tout simplement... et ce que ça reluit !

On sonne.

HENRIETTE.

On a sonné, papa, c'est parrain, je reconnais son coup de sonnette.

AUGUSTINE.

Et moi aussi ! On dirait toujours qu'il y a le feu ici... j' vas voir.

Elle sort.

BEAUCANET.

Il m'a dit qu'il précèderait le prétendu.

MADAME BEAUCANET.

Et il tient parole !

HENRIETTE, *sautant de joie.*

Oh ! quel bonheur !

MADAME BEAUCANET.

Eh bien ! eh bien ! Mademoiselle, et mes recommandations ?

HENRIETTE.

Mais devant parrain !

SCÈNE II

LES MÊMES, GAVINEAU.

GAVINEAU.

Salut, mes amis. (Embrassant Henriette qui a couru dans ses bras.) Bonjour, mignonne ! Eh bien ! c'est aujourd'hui le grand jour.

BEAUCANET.

Ah ! ne m'en parle pas... je suis dans une anxiété...

MADAME BEAUCANET.

Mortelle.

BEAUCANET.

Merci.

GAVINEAU.

Eh bien ! et toi ?

HENRIETTE.

Oh ! moi, je suis bien heureuse !

GAVINEAU.

C'est tout naturel quand on aime ! et vous vous aimez ?

HENRIETTE.

Oh ! oui, parrain.

MADAME BEAUCANET.

Cachottière, qui ne nous l'avait pas dit!

GAVINEAU.

Etait-ce bien utile?

BEAUCANET.

Dame, il me semble... ce qui est curieux, c'est qu'ils se connaissent et que nous ne le connaissons pas, nous.

GAVINEAU.

Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à ça? Un soir, vous me demandez de conduire ma filleule à un bal, — le bal des fumistes, — au Continental, vous ne pouviez ni l'un ni l'autre accompagner votre fille...

BEAUCANET, *vivement.*

Oui, je me souviens, ce soir-là, j'avais un rendez-vous d'affaires.

MADAME BEAUCANET, *de même.*

Et moi, ma migraine.

AUGUSTINE, *à part.*

Je t'écoute.

MADAME BEAUCANET.

Qu'est-ce que vous faites là, vous?

AUGUSTINE.

Rien, madame, j'épousste, j'épousste.

MADAME BEAUCANET.

Allez donc voir dans la cuisine si j'y suis.

AUGUSTINE.

Oui, madame. (A part.) Quelle harpie, mon Dieu, quelle harpie !

GAVINEAU.

Nous y allons, et là, Henriette fait la connaissance d'un jeune homme charmant. Elle valse avec lui, ça lui tourne la tête... ça me fait le même effet à moi... Ils se plaisent et depuis, chaque fois qu'elle sort, le hasard — un heureux hasard — les fait se rencontrer; comme je connais le jeune homme, qu'il ne m'a pas caché ses intentions... qu'elles sont pures... je lui ai promis d'appuyer sa candidature auprès de vous... Je sais combien vous aimez Henriette... que son bonheur est votre seul désir... Je ne doute par conséquent pas une minute du succès de Boudarel, car il s'appelle Boudarel... j'avais oublié de vous le dire.

MADAME BEAUCANET.

C'est égal, tout ceci me paraît manquer de correction.

GAVINEAU.

Pourquoi donc ? Tous les jours dans le monde on rencontre une jeune fille dont on ne connaît pas les parents et ça n'empêche pas de l'épouser... au contraire.

BEAUCANET.

Oui, comme quelquefois on rencontre les parents sans la jeune fille. Nonobstant, j'ai besoin de le voir, d'être renseigné, je me défie, je manque d'habitude... tu comprends, c'est la première fois que je marie ma fille, (Se reprenant.) la première fois qu'on me la demande.

GAVINEAU.

Ce qui ne t'a pas empêché de dire que tu avais déjà refusé plusieurs partis...

MADAME BEAUCANET.

Oh ! on dit toujours ça !

BEAUCANET.

Voyons, vite ces renseignements, tu sais, moi, je suis pétulant... ça m'a même nui dans mon commerce de fleurs artificielles, car les clients disaient toujours : Oh ! qu'il est pétulant, Beaucanet, et les clients aussi disaient : Beaucanet, qu'il est pétulant... ce qui fait que tout le monde disait : Mais est-il pétulant !

TOUS, furieux.

Oh !

GAVINEAU.

Tu as fini ?

BEAUCANET.

Oui.

GAVINEAU

Ce n'est pas malheureux! Eh bien! les voici tes renseignements : Boudarel : 23 ans, blond

BEAUCANET.

Foncé ?

GAVINEAU.

Foncé!

MADAME BEAUCANET.

Alors châtain ?

GAVINEAU.

Si vous voulez, je ne suis pas contrariant. Un certain avoir

BEAUCANET.

J'aimerais mieux un avoir certain.

GAVINEAU.

Est-il assommant!

HENRIETTE.

Oh! papa!

MADAME BEAUCANET.

Oh! papa!

GAVINEAU.

C'est juste.

BEAUCANET.

Je continue ?

TOUS.

Oui.

GAVINEAU.

Bon employé d'administration.

BEAUCANET.

Peuh!

GAVINEAU.

Quoi! peuh! faut bien qu'un homme soit employé à quelque chose... tu crois donc que tout le monde est comme toi... qui n'a jamais rien fait.

BEAUCANET.

J'ai fait travailler les autres.

MADAME BEAUCANET.

C'est un détail, passons. D'abord, je veux un gendre occupé, moi, ça fera au moins un homme actif dans la maison.

BEAUCANET.

Actif ? Mais il me semble que...

MADAME BEAUCANET.

Beaucanet ?

BEAUCANET.

Oui, Mélanie.

GAVINEAU, *très calme.*

Vous savez que vous êtes très embêtants tous les

deux. Je poursuis : homme de lettres, à ses moments perdus, c'est lui qui a fait le *Lézard*...

BEAUCANET, vivement,

Comment? c'est lui qui a fait le *Lézard*, Boudarel? Très bien, très bien... Qu'est-ce que c'est, le *Lézard* ?

HENRIETTE.

Comment, papa, tu ne sais pas ce que c'est que le *Lézard* ?

BEAUCANET.

Dame! nous avons les Arts... décoratifs.

HENRIETTE.

Oh! maman, il ne sait pas ce que c'est que le *Lézard* ?

MADAME BEAUCANET.

Il ne sait pas... Ah!... ma foi, ni moi non plus.

GAVINEAU.

Ils sont d'une ignorance dans cette maison!

HENRIETTE.

Mais c'est un monologue.... Tous les journaux en ont parlé. Il paraît que c'est très drôle.

BEAUCANET.

Eh bien, je ne serais pas fâché de le connaître... le *Lézard* de mon gendre.

GAVINEAU.

Oh! il te le dira.

MADAME BEAUCANET, vivement.

C'est décent, j'espère.

GAVINEAU.

Jamais le *Lézard* n'a passé pour un animal immodeste.

MADAME BEAUCANET.

C'est égal, j'eusse préféré que mon gendre... éventuel eût adopté un genre plus noble, la tragédie, par exemple.

BEAUCANET, à part.

V'là sa lubie.

HENRIETTE.

Oh! maman, j'en ai vu une à l'Odéon. Il n'y avait personne dans la salle... et à la fin, sur la scène, tout le monde était mort.

GAVINEAU.

Quelle chance, si c'eût été au commencement!

BEAUCANET, bas à Gavineau.

Ne fais pas attention, ma femme est un ancien prix du Conservatoire, classe Maubaut, toujours solennelle!

MADAME BEAUCANET.

Enfin, il est littérateur, noble profession qui peut conduire à tout.

BEAUCANET, à Gavineau.

Tu vois la solennité ! (A sa femme.) C'est vrai, c'est gentil tout plein. Si je n'avais été fleuriste, j'aurais voulu écrire comme ça des bêtises pour les cafés chantants.

MADAME BEAUCANET, à part.

Quelle trivialité !

BEAUCANET.

On dit que les meilleures sont composées par des membres de l'Institut. Il paraît même que le *Coin de l'œil* est de M...

Il le dit à l'oreille de Gavineau.

GAVINEAU.

Allons donc !

BEAUCANET.

Parfaitement... c'est ce qu'on m'a dit du moins.

GAVINEAU.

On s'est fichu de toi.

MADAME BEAUCANET.

C'est encore possible.

HENRIETTE, faisant changer la conversation.

Alors M. Boudarel ?...

GAVINEAU.

Ah ! rusée... elle a raison, cette petite, nous avons lâché Boudarel.

BEAUCANET.

Revenons-y.

GAVINEAU.

Y sommes-nous ?

TOUS.

Oui !

GAVINEAU.

Eh bien, tant mieux, mais c'est que je n'ai plus rien à dire, moi... du reste, il va venir, ce garçon, vous le verrez ; seulement, comme il est très timide, il m'avait chargé de parler pour lui, voilà tout.

BEAUCANET.

Eh ! bien, qu'il vienne alors... ce n'est pas que je sois pressé de marier ma fille, non, mais comme la chose est à peu près décidée, j'aime autant que ça se fasse tout de suite, parce que j'ai toujours été pétulant.

GAVINEAU.

Ah ! ça va recommencer. Je sais... je sais. (*Sonnette.*) Le voilà !

MADAME BEAUCANET, *agitée.*

De l'aplomb ! du naturel ! Henriette, ma fille, mets-toi là, feuillette cet album, pas un mot. Toi, Sosthène, debout devant la cheminée, un journal à la main... Parlez peu, je me charge du reste.

GAVINEAU, à part.

Mise en scène de madame Beaucanet.

MADAME BEAUCANET, à Gavineau.

Vous ici, bien vite. Mais non, vous.

GAVINEAU, qui cherchait sous les meubles.

Ah ! c'est à moi que vous parlez ?

AUGUSTINE, entrant tout effarée.

Monsieur ! le jeune homme est là !

BEAUCANET.

Quel jeune homme ?

AUGUSTINE.

Vous savez bien! le jeune homme, M. Boudarel, parbleu!

TOUS

Ah !

BEAUCANET.

Eh bien, qu'il entre.

AUGUSTINE, à elle-même.

Eh bien, qu'il entre.

BEAUCANET.

Oh ! je suis ému.

MADAME BEAUCANET.

Moi aussi.

HENRIETTE.

Et moi donc!

AUGUSTINE, à la porte.

Eh bien, pas moi. Entrez, jeune homme, (se reprenant.) non, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE III

BEAUCANET, GAVINEAU, MADAME BEAUCANET, HENRIETTE, BOUDAREL.

GAVINEAU, allant à Boudarel.

Venez, mon jeune ami. (A Beaucanet.) Permets-moi de te présenter M. Boudarel, dont je n'ai plus à faire l'éloge.

BEAUCANET, à part.

Fichtre!

GAVINEAU, à Boudarel.

M. Beaucanet.

BOUDAREL, à part.

Sapristi!

GAVINEAU, à part.

Eh bien, qu'est-ce qu'ils ont donc? (A madame Beau-

canet.) J'ose espérer, madame, que mon protégé trouvera auprès de vous l'accueil qu'il...

MADAME BEAUCANET, à part.

Ciel !

BOUDAREL, reculant.

Ah! bah!

GAVINEAU, à part.

Ça continue. (Haut.) Ma chère Henriette, voilà M. Boudarel qui s'empresse...

Beaucanet, se plaçant entre Henriette et Boudarel

BEAUCANET, troublé.

Certainement! certainement !

MADAME BEAUCANET, même jeu.

Très honorés!

Un grand temps. Tous sont embarrassés.

GAVINEAU, à part.

Mais qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a donc ?

BEAUCANET, de plus en plus troublé.

Monsieur... Monsieur... Bouda...

GAVINEAU.

Pas Bouda! C'est indien.

BOUDAREL.

... Rel.

BEAUCANET.

Monsieur Rel.

BOUDAREL.

Non, Bou... da... rel.

BEAUCANET.

Ah! oui, oui, Boudarel... Monsieur Boudarel, Gavineau... ce bon Gavineau... un vieil ami, Gavineau, car il y a longtemps que... et puis Henriette, Henriette, elle-même... enfin, Henriette, Gavineau... (A part.) Ouf! je sue...

MADAME BEAUCANET, à part.

Que va-t-il dire?

Tirant Beaucanet par le pan de sa redingote.

BEAUCANET.

Nous ont fait part de vos intentions...

BOUDAREL.

Je l'en remercie.

Il donne une poignée de main à Gavineau.

BEAUCANET.

Elles nous flattent. Oh! elles nous flattent bien, mais vous savez, ma femme est bien jeune...

MADAME BEAUCANET.

Hein?

BEAUCANET.

Non, je veux dire ma fille. Oh! ma femme, elle!

MADAME BEAUCANET, sévère.

Eh bien ?

BEAUCANET.

Oh ! pardon, ma fille est bien jeune, allez ! oh ! elle est d'un jeune ! vous n'avez pas idée de ce qu'elle est jeune !

GAVINEAU, à part.

Il n'en sortira pas.

MADAME BEAUCANET, à part.

Il va très bien. (Haut.) Oh ! oui, presque une enfant !

BEAUCANET.

Un bébé... un vrai bébé !...

HENRIETTE.

Oh ! mais, papa !

BEAUCANET, amicalement.

Oui, ma petite Riette.

BOUDAREL, à part.

Je les vois venir.

GAVINEAU, éclatant.

Ah ! ça, mais c'est un refus !

MADAME BEAUCANET.

Oh ! refus ! un ajournement.

BEAUCANET.

Une prorogation tout au plus.

GAVINEAU.

Ah ça! mais il y a cinq minutes, tu me disais...

BEAUCANET, étourdiment.

Je ne savais pas ce que je disais, il y a cinq minutes.

GAVINEAU.

Ça n'a pas changé alors!

BEAUCANET.

Gavineau!

GAVINEAU.

Eh bien, quoi? tu es une vraie girouette!

BEAUCANET et MADAME BEAUCANET.

Girouette!

GAVINEAU.

Dam! tu ne sais pas ce que tu veux.

BEAUCANET.

Ah! tu m'ennuies!

GAVINEAU.

Va donc, vieille baderne.

BEAUCANET.

Baderne!

HENRIETTE.

Oh! papa! parrain!

MADAME BEAUCANET.

C'en est trop! oh! je me trouve mal.

Elle tombe sur une chaise à droite.

BEAUCANET.

Allons! bien, la crise.

Il remonte.

BOUDAREL.

Mon Dieu, messieurs, comme je vois que ma présence ici devient une cause de trouble, je serais désespéré de mettre la désunion entre de vieux amis... Je me retire.

HENRIETTE.

Monsieur Boudarel!

BOUDAREL.

Non, mademoiselle, je sais ce qui me reste à faire. (Très naturel.) Je vais mourir!

HENTIETTE, vivement.

Papa! il va mourir!

BEAUCANET.

Oh! pas tout de suite, va!

BOUDAREL.

Si, si, tout de suite.

Il sort.

GAVINEAU, se frappant le front.

Tiens, mais lui va m'expliquer. (Courant après lui.) Boudarel! Boudarel!

HENRIETTE.

C'est ça, parrain, ne le quittez pas.

SCÈNE IV

BEAUCANET, MADAME BEAUCANET, HENRIETTE.

BEAUCANET, se laissant tomber sur un fauteuil.

Ouf! quelle alerte!

MADAME BEAUCANET, même jeu.

Je n'en puis plus!

HENRIETTE, pleurant.

C'est affreux! Un si gentil mari? Que vous a-t-il fait? J'étouffe de colère!

BEAUCANET.

Calme-toi, bébé.

HENRIETTE.

Non. Papa, répondez-moi, maman, expliquez-vous!

MADAME BEAUCANET, se levant.

Oui, je m'expliquerai, oui, je m'expliquerai. Ce jeune homme est laid, il est malingre et impropre au mariage.

BEAUCANET.

C'est évident.

MADAME BEAUCANET.

Son langage est vulgaire, c'est un naturaliste.

HENRIETTE.

Il n'a rien dit!

BEAUCANET.

Il est triste, il doit être neurasthénique, ce Boudarel, j'en veux pas.

MADAME BEAUCANET.

Et puis, qu'est-ce que c'est que ce nom-là, Boudarel ? Voit-on ma fille, une Beaucanet, devenir une Boudarel! C'est impossible !

HENRIETTE.

Mais vous le saviez bien !

MADAME BEAUCANET.

Jamais tu n'épouseras l'auteur d'un monologue ordurier !

HENRIETTE.

Vous ne le connaissez pas!

MADAME BEAUCANET.

Ça ne fait rien, son titre en dit assez : *le Lézard* ! Qu'avons-nous de commun avec cet animal de bas étage !

HENRIETTE.

Oh !

BEAUCANET.

Très bas étage, il vit dans la terre.

MADAME BEAUCANET.

Je maintiens le mot.

BEAUCANET

Et tu as raison.

MADAME BEAUCANET.

Et j'ai raison. Venez, mademoiselle, votre place est désormais sous l'égide d'une mère.

BEAUCANET.

Parfaitement.

HENRIETTE.

C'est de la tyrannie ! Je me révolte ! J'aime monsieur Boudarel et je n'en épouserai jamais un autre.

MADAME BEAUCANET.

Assez ! assez ! c'est un scandale.

BEAUCANET.

C'en est un. Emmène-la, car c'en est un !

Elles sortent.

SCÈNE V

BEAUCANET, GAVINEAU.

GAVINEAU, entrant brusquement.

Impossible d'en rien tirer ! Fermé hermétiquement.

BEAUCANET.

Ah ! te revoilà. Ne recommençons pas ; cette scène m'a brisé ! Si tu veux voir un homme brisé, regarde-moi.

GAVINEAU.

Je te regarde et je ne vois qu'un imbécile.

BEAUCANET.

Gavineau !

GAVINEAU.

Oh ! mon Dieu, tu n'as jamais été un homme bien fort. On te considérait même, dans le faubourg Saint-Denis, comme un commerçant de troisième ordre ; la fortune est allée à toi, parce qu'en sa qualité d'aveugle elle va parfois aux innocents.

BEAUCANET.

Monsieur !

GAVINEAU.

Ah! nous en venons là, tu m'appelles monsieur! c'est ce que je voulais, car les choses ne peuvent pas se passer comme ça. Il y a insulte pour moi, pour ce jeune homme, pour moi d'abord, qui l'ai présenté.

BEAUCANET, à part.

Diable!... un pilier de salles d'armes. (Haut). Si tu crois me faire peur...

GAVINEAU.

Bêta! tu sais bien que je ne puis pas me battre avec le père d'Henriette, de ma filleule!

BEAUCANET, à part.

Je respire. (Haut.) Ce mot...

GAVINEAU.

C'est un mot d'amitié, parbleu!... dont tu n'es pas même digne.

BEAUCANET.

Comment! Je ne suis pas même digne d'être appelé bêta?

GAVINEAU.

Non, je te crois fou plutôt.

BEAUCANET.

Merci.

GAVINEAU.

Dam! je ne puis attribuer qu'à un accès d'aliéna-

tion mentale ton attitude et tes propos de tout à l'heure. Ce qui m'étonne, c'est que ta femme ait été prise de la même turlutaine.

BEAUCANET, à part.

Au fait, c'est singulier. (Haut.) Les apparences sont contre moi, mais au fond, je suis toujours l'homme intelligent, lucide et spirituel que tu connais depuis vingt ans.

GAVINEAU.

Supprime les adjectifs. Alors tu as la prétention d'être un homme raisonnable ?

BEAUCANET.

Assurément... mais non pas exempt de faiblesse. Chut! Personne ne nous écoute ? (Il va aux portes.) Tu vas tout savoir. Tu me promets le secret ?

GAVINEAU.

Va donc ! je suis une citerne.

BEAUCANET, d'un ton emphatique.

C'était en 1882, par une belle soirée d'été... il pleuvait! Un homme jeune encore... c'était moi...

GAVINEAU.

Oh ! abrège, abrège !

BEAUCANET.

Je vais faire des coupures... La femme était blonde...

GAVINEAU.

Oui, comme les blés.

BEAUCANET.

Non... comme la bière de Vienne, et aussi capiteuse.

GAVINEAU.

Il n'en finira pas!

BEAUCANET.

Mariée, malheureusement. Bref, dès que nous nous aperçûmes, nous nous comprîmes. Elle était élégiaque, j'étais lyrique. Duo d'amour commencé dans un bureau d'omnibus...

GAVINEAU.

Ah! à cause de la pluie!

BEAUCANET.

Et terminé chez Bonvallet.

GAVINEAU.

Tu vas bien!

BEAUCANET.

Oui, pas mal, merci. Alors... correspondance subséquente et périodique par le canal de la poste restante.

GAVINEAU.

Compris. Et c'est Boudarel...

BEAUCANET.

Qui, en sa qualité d'employé au bureau de mon quartier, me remet chaque mardi un billet rose et parfumé, verveine ou oppoponax, bref! on m'adore.

GAVINEAU, riant.

Toi! J'avais raison, il est fou! Mais allons au fait.

BEAUCANET.

J'y vais. Ce Boudarel a pensé que, maître du secret qui fait ma destinée, comme on dit dans les opéras-comiques, il n'avait qu'à se présenter pour avoir ma fille. Oui, c'était du chantage, parbleu! du pur chantage.

GAVINEAU.

Comment tu pourrais supposer...

BEAUCANET.

Je ne suppose pas, c'est clair.

GAVINEAU.

Et moi, je t'affirme qu'il ne croyait pas rencontrer en toi un héros de roman, un homme à bonnes fortunes. (Riant.) Quelle apparence!

BEAUCANET.

Ah! mais, tu m'ennuies, tu sais! On m'adore, te dis-je. Enfin, quant à Boudarel, n'en parlons plus, peut-être est-ce un honnête homme...

GAVINEAU.

Comment, peut-être?

BEAUCANET.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que comme beau-père je manquerais de prestige à ses yeux, et un beau-père sans prestige, vois-tu, c'est, approximativement... un palmier sans palmes.

GAVINEAU, à part.

Est-il bête !

BEAUCANET, sans entendre.

Assurément.

GAVINEAU.

Baliverne ! Ton prestige, c'est ta fille, tiens, la voilà. Elle a pleuré. (A l'écart.) Est-ce sa faute pourtant, si monsieur son père reçoit des lettres roses à son âge... Tu devrais rougir de honte.

SCÈNE VI

BEAUCANET, GAVINEAU, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Maman m'a ordonné de venir te demander pardon. J'ai eu tort... je ne sais pas pourquoi, mais il paraît que j'ai eu tort. Est-ce que vous n'embrassez pas votre petite Henriette... J'ai bien besoin que vous m'embrassiez, car je suis très malheureuse, allez !

BEAUCANET, *l'embrassant.*

Comme elle est gentille! C'est mon plus beau produit, ma plus belle fleur ! et elle est naturelle celle-là.

HENRIETTE.

Du reste, je ne vous causerai pas longtemps du chagrin. Il y avait à la pension une jeune fille dont on a contrarié l'inclination et qui est à peu près morte maintenant.

BEAUCANET.

A peu près morte !

HENRIETTE.

Oh ! mon Dieu, oui, à peu près. Je l'ai rencontrée l'autre jour... Elle n'était pas jolie autrefois... elle est affreuse à présent... et pâle, et maigre !

BEAUCANET.

Pâle et maigre !

HENRIETTE.

A faire peur. Je serai comme elle bientôt. (*Se tâtant.*) Tenez, ça commence déjà.

BEAUCANET.

Non, tu n'as pas maigri depuis ce matin.

HENRIETTE.

Si, papa, si.

BEAUCANET.

Je te dis que non. (*A Gavineau.*) Gavineau, remplace-moi. Je sens que je vais pleurer comme une bête.

GAVINEAU, *prenant Henriette dans ses bras.*

Allons, allons, on arrangera tout ça. Voici la maman terrible... prenez votre père par la main et sortez vite tous les deux... il faut que je parle à madame Beaucanet.

SCÈNE VII

GAVINEAU, MADAME BEAUCANET.

GAVINEAU.

Je suis persuadé, madame, que vous regrettez votre emportement de tout à l'heure... du reste, de mon côté, je déplore...

MADAME BEAUCANET.

Me serais-je emportée ?

GAVINEAU.

Il m'avait semblé !

MADAME BEAUCANET.

C'est une erreur.

GAVINEAU.

Me suis-je aussi trompé en pensant que mon pauvre protégé était éconduit ?

MADAME BEAUCANET.

Oh ! pour cela, non.

GAVINEAU.

Et cette cruelle décision est irrévocable ?

MADAME BEAUCANET.

Irrévocable.

GAVINEAU.

C'est votre dernier mot ?

MADAME BEAUCANET.

Mon dernier.

GAVINEAU, à part.

Nous verrons bien. (Haut.) Je n'ai peut-être pas assez insisté sur les qualités de Boudarel.

MADAME BEAUCANET.

Oh ! si fait.

GAVINEAU.

Sur sa douceur, sa complaisance... sa discrétion ?

MADAME BEAUCANET, vivement.

Qu'ai-je à faire de la discrétion de M. Boudarel ?

GAVINEAU, à part.

V'lan ! dans le mille. (Haut.) Et ce n'est pas une mince qualité. La discrétion parfois n'est pas à dédaigner.

MADAME BEAUCANET.

Gavineau...

GAVINEAU.

Madame Beaucanet.

MADAME BEAUCANET.

Jouons cartes sur table.

GAVINEAU.

Je veux bien, je suis beau joueur.

MADAME BEAUCANET.

Eh bien ! il ne faut pas que sur de simples apparences, M. Boudarel s'imagine que j'ai quelque chose à craindre de lui.

GAVINEAU, ne comprenant pas.

Comment ?

MADAME BEAUCANET.

Inutile de feindre... Boudarel vous a tout dit ?

GAVINEAU, pour la faire parler.

Oh ! tout... tout ce qu'il sait.

MADAME BEAUCANET.

Tout ce qu'il croit savoir.

GAVINEAU.

Cependant...

MADAME BEAUCANET.

Est-ce un récit que vous voulez ?

GAVINEAU, réprimant une grimace.

Oh!... allez!

MADAME BEAUCANET.

Eh bien, la lettre bleue que je vais retirer tous les jeudis à la poste restante...

GAVINEAU, à part.

Elle aussi!

MADAME BEAUCANET.

Ne prouve pas ce qu'elle semble prouver. J'aime les beaux-arts... la poésie, la musique, la chorégraphie.

GAVINEAU, esquissant un pas.

Oui, les pas nationaux.

MADAME BEAUCANET.

Ne m'interrompez pas. Mais M. Beaucanet n'est pas large... il est même très serré.

GAVINEAU.

Ah! il est très serré, Beaucanet.

MADAME BEAUCANET.

Aussi ai-je dû renoncer aux théâtres subventionnés et ai-je jeté mon dévolu sur un établissement modeste sans doute, mais ouvert à tous les exercices du corps et de l'esprit. J'ai nommé : le Concert européen.

GAVINEAU.

Connais pas.

MADAME BEAUCANET, avec poésie.

Parmi les étoiles qui scintillent au firmament radieux de cet éden batignollais... j'ai remarqué un jeune ténor.

GAVINEAU.

Une étoile mâle.

MADAME BEAUCANET.

Oui, dont la chevelure... noire et les cols... blancs m'ont, je vous l'avoue, vivement impressionnée. Mon Dieu, ce n'est pas Caruso.

GAVINEAU.

Oh ! vraiment.

MADAME BEAUCANET.

C'est autre chose.

GAVINEAU.

Je vous crois.

MADAME BEAUCANET.

Celui-là ne cherche pas dans la vulgarité des sujets et la trivialité des morceaux des succès faciles... non, le bon goût, le tact et la délicatesse règnent seuls dans le choix des compositions qu'il interprète. (Avec feu.) Il faut l'entendre soupirer : *la Colombe meurtrie... la Pervenche effeuillée... Pour toi j'ai mis ma montre au clou*!... Ah ! j'ai versé bien souvent des larmes dans ma consommation...

GAVINEAU.

Il y avait de quoi. Je me mets à votre place, il y avait de quoi.

MADAME BEAUCANET.

Vous devinez le reste...

GAVINEAU.

J'en ai peur.

MADAME BEAUCANET, vivement.

Nullement. Le front de Beaucanet est vacant. Nos relations avec cet artiste lyrique sont purement littéraires.

GAVINEAU.

Et musicales.

MADAME BEAUCANET.

Nous avons échangé quelques épistoles... et c'est tout. J'ai la preuve dans mon sein.

Elle déboutonne son corsage.

GAVINEAU.

Qu'est-ce qu'elle va faire?

MADAME BEAUCANET.

Cette lettre, la dernière, vous prouvera l'innocuité de ma conduite...

GAVINEAU.

Oh! je m'en rapporte...

MADAME BEAUCANET.

Je l'exige, d'abord... et s'il le faut, je le veux.

GAVINEAU.

C'est différent. (Il prend la lettre que madame Beaucanet lui tend et lit.) « Muse qui m'inspirez. » (Parlé.) Tiens, c'est en vers. (Lisant.) « Je ne vous ai pas » vue hier soir à votre stalle habituelle! » (Parlé.) Non, c'est en prose. (Lisant.) « Elle était occupée par » un adjudant-major. Pourquoi cette absence ? Pour- » quoi cet adjudant ? J'ai ouvert la bouche. La voix » est sortie... mais elle n'a pas vibré. »

MADAME BEAUCANET.

Pauvre garçon... elle n'a pas vibré, sa voix.

GAVINEAU, lisant.

« Vous n'étiez pas là... Ni moi non plus... j'étais » ailleurs... Ah! venez, venez! lorsque je vous vois » mes sons sont si suaves. » (Parlé.) Ses sons sont si suaves. (Lisant.) « Je monte au si.. »

MADAME BEAUCANET.

Quelle étendue!

GAVINEAU.

C'est naturel. (Lisant.) « Je monte aussi haut que » possible. » (Parlé.) On ne peut pas lui en demander davantage. (Lisant.) « Je flâne... je plane dans un » océan d'harmonie. »

MADAME BEAUCANET.

Oh ! comme il écrit bien !

GAVINEAU.

Il plane dans l'Océan, enfin! (Lisant.) « Mais lors- » que vous me manquez, vous, ma note sensible et » ma dominante, je chante les barytons, je perds ma » clef. » (Parlé.) Il perd sa clef, pas de chance. (Li- » sant.) « Qui vous retient ? Vous n'avez rien à crain- » dre de moi, je sais que la rampe et votre mari » nous séparent... Hélas, je ne songe ni à éteindre » l'une ni à balancer l'autre. Demain, je chanterai » *Le Pot sur la fenêtre*. Soyez-là. Venez-y, revenez-y. Eusèbe ROBERVAL. » (Parlé.) Eh bien ?

MADAME BEAUCANET.

Eh bien ?

GAVINEAU.

Je ne vois rien là-dedans qui empêche Boudarel d'épouser Henriette.

MADAME BEAUCANET.

Comment ! vous voulez qu'une femme comme moi rougisse devant son gendre ?

GAVINEAU.

Rougir ! pourquoi ça ! vous pouvez bien vous passer de rougir ! et d'ailleurs, Boudarel ignore complètement le contenu des lettres qu'il vous remet... il peut croire que vous jouez à la Bourse, par exem-

ple, à l'insu de votre mari. Ça se voit ces choses-là. J'arrangerai une histoire, comptez sur moi.

MADAME BEAUCANET.

Non, Gavineau, non, la femme de Beaucanet ne doit pas même être soupçonnée. Jamais ce jeune homme ne sera mon gendre.

GAVINEAU.

Mais, madame...

MADAME BEAUCANET.

Jamais!

Elle sort.

SCÈNE VIII

GAVINEAU, puis BOUDAREL.

GAVINEAU.

Jamais... c'est ce que nous verrons, sacrebleu! Quand Gavineau entreprend quelque chose, il réussit toujours... Il serait trop fort que ces pauvres enfants fussent victimes des escapades ridicules de ces gens-là! (A Boudarel.) Tiens, Boudarel, vous voilà revenu... Ça tombe joliment bien.

BOUDAREL.

J'avais oublié mon parapluie, et comme la bonne

m'a dit que vous étiez seul au salon, je me suis risqué... Vous avez été un père pour moi, cher monsieur Gavineau, mais vous avez vu l'accueil; on me repousse. Je suis désespéré, d'autant plus qu'il n'y a rien à faire...

GAVINEAU.

Rien à faire? C'est ce qui vous trompe. D'abord, permettez-moi de vous féliciter sur votre discrétion, votre réserve!... Elles sont professionnelles, je le sais, mais n'en sont pas moins louables...

BOUDAREL.

Je ne comprends pas...

GAVINEAU.

Je comprends, moi, cela me suffit. (A Boudarel qui fait un mouvement.) Je sais tout. Mais vous pensez bien que ça ne se passera pas comme ça... Je me suis mis en tête de vous marier, et je vous marierai, que diable! Pourtant, je suis surpris que vous... qui avez vu de près tant de mystères parisiens... tant de ménages disloqués... vous ayez eu l'idée de convoler à votre tour... C'est curieux... Je ne veux pas vous dégoûter, certes, et puis je sais qu'avec Henriette, une perle, vous n'avez pas à craindre... mais c'est égal, ça m'aurait fait un autre effet... Après ça, vous savez, il y a des locomotives qui déraillent et ça n'empêche pas de prendre le train.

BOUDAREL.

Je vous affirme qu'on exagère... Cependant on fe-

rait pas mal de monologues avec ce qui se passe à la Poste Restante.

GAVINEAU.

Il ne pense qu'aux monologues, ce garçon-là !

BOUDAREL.

Ainsi, tenez, dernièrement, une bien bonne...

GAVINEAU.

Il ne s'agit pas de ça... mais d'un plan que j'ai dans la tête.

Il continue tout bas.

SCÈNE IX

LES MÊMES, HENRIETTE, BÉDOIS.

HENRIETTE, *suivie de Bédois.*

Je vous répète que je suis malade, monsieur Bédois, et qu'il faut remettre à demain notre leçon de botanique.

BÉDOIS, *à part.*

Diable ! et mon cachet ? (*Haut.*) C'est fâcheux, très fâcheux, mademoiselle, car nous allions aborder aujourd'hui un sujet fort intéressant : l'acclimatation de l'oranger et sa floraison.

HENRIETTE.

Je vous assure, monsieur, que ce n'est pas le moment.

BÉDOIS.

Je me retire donc, mademoiselle, et vais de ce pas au couvent voisin porter les trésors de ma science.

BOUDAREL, à part.

Tiens ! je connais cette voix-là.

Il se retourne.

BÉDOIS, à Boudarel et à Gavineau.

Messieurs !... (Reconnaissant Boudarel.) Oh !

Il se sauve.

SCÈNE X

BOUDAREL, GAVINEAU, HENRIETTE, puis AUGUSTINE.

BOUDAREL.

Serviteur !

GAVINEAU.

Eh bien ! il se sauve. Qu'est-ce qu'il a donc ? (Regardant Boudarel et à mi-voix.) Encore un habitué de la poste restante ?

BOUDAREL.

Je ne l'ai pas dit.

GAVINEAU.

Lui aussi, c'est trop fort !

HENRIETTE, allant à Boudarel.

Monsieur Boudarel ! Quel bonheur... et quel malheur !

BOUDAREL.

Oh ! oui, quel malheur ! (Lui prenant la main.) mais quel bonheur !

GAVINEAU.

Ils sont gentils, charmants.

AUGUSTINE, entrant.

V'là le parapluie !

GAVINEAU, à Augustine.

Tiens, prends ceci.

AUGUSTINE.

Pour avoir apporté le parapluie...

GAVINEAU.

Non, pour le remettre à sa place.

AUGUSTINE.

Je n' comprends pas.

BOUDAREL.

Ni moi.

HENRIETTE.

Ni moi.

GAVINEAU.

Ça ne fait rien. (A Boudarel.) Vous, allez-vous-en.

HENRIETTE.

Déjà.

GAVINEAU.

Et revenez dans une heure.

HENRIETTE.

Ah ! très bien !

BOUDAREL.

Sous quel prétexte ?

GAVINEAU.

Toujours le même.

BOUDAREL.

Le parapluie ?

GAVINEAU.

Parbleu !

AUGUSTINE, à part.

Compris. Oh ! le vieux malin.

HENRIETTE, qui parle bas à Boudarel.

Encore un mot.

GAVINEAU.

Impossible, ce serait tout compromettre. (A Boudarel.) Filez vite et n'oubliez pas d'oublier votre parapluie.

BOUDAREL, à Augustine.

Garde-le. (Il lui donne quelque chose.) Et ça aussi.

AUGUSTINE.

Merci, monsieur.

BOUDAREL, envoyant un baiser à Henriette.

A bientôt !

AUGUSTINE.

Chouette, v'là qu'on s'amuse ! J'aime ça, moi !

Elle sort.

GAVINEAU, à Henriette.

Et maintenant, mignonne, laisse-moi seul avec les auteurs de tes jours, nous avons à causer.

HENRIETTE.

De moi ?

GAVINEAU.

Et de Boudarel, tu l'as dit. Va. (Il la reconduit.) Il s'agit d'enlever la place d'assaut. Ce ne sera peut-être pas facile. Les voici.

SCÈNE XI

GAVINEAU, BEAUCANET,
MADAME BEAUCANET.

GAVINEAU.

A nous trois, mes gaillards.

MADAME BEAUCANET, sèchement.

Ah! vous êtes encore ici, Gavineau?

GAVINEAU.

J'essayerais en vain de le nier, j'y suis encore.

BEAUCANET.

Et dans quel but, s'il vous plaît?

GAVINEAU, à part.

Sont-ils assez aimables? Mais, patience! (Haut.) Mon Dieu, pour vous rendre service.

BEAUCANET.

A moi?

MADAME BEAUCANET.

A moi?

GAVINEAU.

A tous les deux! ensemble et séparément.

BEAUCANET, à part.

Défions-nous.

MADAME BEAUCANET, à part.

Soyons sur nos gardes.

GAVINEAU.

Il s'agit de Boudarel.

M. et MADAME BEAUCANET.

Encore !

GAVINEAU.

Oh ! rassurez-vous. Je ne prétends pas vous faire revenir sur votre résolution, sans doute irréfragable ?

M. et MADAME BEAUCANET.

Ir-ré-fra-ga-ble.

GAVINEAU, à part.

Quel ensemble ! (Haut.) Je voulais seulement vous faire observer que vous perdez en lui un gendre très spirituel. Ah ! dame, sous ce rapport-là, vous aurez de la peine à le remplacer, il a une verve ; vous savez qu'aux P-T-T...

MADAME BEAUCANET.

P-T-T... ?

BEAUCANET.

Poste-Télégraphe-Téléphone.

GAVINEAU.

C'est lui qui est préposé au guichet de la poste-restante ; poste, c'est le mot, très délicat et que l'Administration ne confie pas au premier employé venu.

BEAUCANET.

Non. Je l'ignorais.

MADAME BEAUCANET.

Moi aussi.

GAVINEAU.

Ah! (A part.) Ils en ont un aplomb. (Haut.) Enfin, il l'est. Et ce qu'il m'a raconté est d'un comique... Figurez-vous des scènes de vaudeville tous les jours... du Courteline... du pur Courteline, quoi ? Ainsi, il y a plusieurs types achevés d'époux infidèles, des jeunes, des vieux... Par exemple, un monsieur qui vient tous les mardis retirer une lettre rose... Oui, rose, c'est bien ça... un grand sec, avec des favoris sel et poivre.

BEAUCANET, bas à Gavineau

Veux-tu bien te taire!

GAVINEAU.

Et une dame... mûre.

MADAME BEAUCANET, à part.

Insolent!

GAVINEAU.

Mais toujours belle et passionnée... Celle-là vient chercher une lettre bleue, le jeudi... heureusement, car si elle venait... un autre jour...

BEAUCANET.

Eh bien, si elle venait un autre jour ?...

GAVINEAU.

Elle pourrait rencontrer son mari, parbleu !

BEAUCANET, riant.

Ah ! ça serait drôle.

GAVINEAU.

Très drôle.

MADAME BEAUCANET, bas à Gavineau.

Gavineau, ne me perdez pas !

BEAUCANET.

Je vois d'ici leur tête.

GAVINEAU, les regardant.

Et moi donc !

BEAUCANET.

Ah ! elle est très bonne.

GAVINEAU.

Tu peux t'imaginer ce que dirait la femme du Céladon si elle savait...

BEAUCANET, à part.

Il me fait des peurs. (A Gavineau.) Tais-toi donc...

GAVINEAU, bas à Beaucanet.

A une condition : tu consentiras au mariage projeté !

BEAUCANET, à part.

Oui, mais ma femme ?

GAVINEAU.

Je m'en charge.

MADAME BEAUCANET.

En vérité, messieurs, il n'est guère poli de se parler bas en ma présence.

GAVINEAU, à madame Beaucanet.

Je tâchais de l'attendrir, mais c'est un roc. Aidez-moi ou je dis tout.

MADAME BEAUCANET.

Vous seriez capable ?...

GAVINEAU.

Certainement... Avant tout, le bonheur d'Henriette.

BEAUCANET, à part.

J'ai bien envie de m'en aller, moi ; si je pouvais...

Il fait mine de sortir.

GAVINEAU, le retenant.

Où vas-tu ?

BEAUCANET.

A Vincennes, voir les courses.

GAVINEAU, riant.

C'est inutile, aujourd'hui elles ont lieu à Auteuil. Voyons, que lui reprochez-vous à ce jeune homme? n'est-il pas joli garçon?

BEAUCANET, à part.

C'est là que je l'attends.

MADAME BEAUCANET.

Je n'ai pas dit le contraire. Il m'a semblé un peu... frêle... délicat.

BEAUCANET, à part.

Elle a dit malingre.

MADAME BEAUCANET.

Distingué, d'ailleurs... très distingué.

BEAUCANET, à part.

En voilà une girouette!

GAVINEAU.

Et qu'en pense cet excellent Beaucanet?

BEAUCANET.

Mais je suis toujours de l'avis de ma femme, moi.

MADAME BEAUCANET, à part.

Quelle pitié! lui qui tantôt...

BEAUCANET

Distingué... extrêmement distingué.

GAVINEAU.

Et pas bête..

MADAME BEAUCANET.

Pas bête du tout.

GAVINEAU

Auteur applaudi du *Lézard*.

BEAUCANET

Un monologue des plus fins.

GAVINEAU.

Que tu ne connais pas.

BEAUCANET.

Que je ne connais pas... (se reprenant.) mais que je connaîtrai... il doit être très amusant... l'auteur a l'air trop gai pour composer des choses tristes.

GAVINEAU.

Un garçon de mérite enfin et qui sera votre gendre.

BEAUCANET.

Et qui sera notre gendre... si ma femme y consent toutefois... parce que ma femme...

MADAME BEAUCANET.

Mais je n'ai jamais mieux demandé.

BEAUCANET.

Ah! bah!

MADAME BEAUCANET, à son mari.

C'est vous qui avez tout compromis, tout embrouillé.

BEAUCANET.

Par exemple!

MADAME BEAUCANET.

Voyez encore cet air ahuri... en vérité, vous devenez idiot.

BEAUCANET.

Idiot!

GAVINEAU, à part.

Le fait est qu'il y a de quoi.

BEAUCANET, à sa femme.

Ne souteniez-vous pas que Boudarel était impropre au mariage?

MADAME BEAUCANET.

Boudarel?

BEAUCANET.

Boudarel.

MADAME BEAUCANET.

Pas Boudarel, mais vous.

BEAUCANET.

Moi ?

MADAME BEAUCANET.

Vous-même !

BEAUCANET.

Allons donc ! Et ma fille, madame ?

MADAME BEAUCANET.

Ce n'est pas une raison.

GAVINEAU.

Permettez !

BEAUCANET.

C'est du cynisme, ça, c'en est.

GAVINEAU

Parlons d'Henriette.

MADAME BEAUCANET.

Nous en parlons.

BEAUCANET.

Et de Boudarel.

GAVINEAU.

Nous les marions, c'est convenu.

BEAUCANET, *avec un soupir.*

Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

GAVINEAU.

Merci pour cette bonne parole.

BEAUCANET, bas à Gavineau.

Que le diable t'emporte !

SCÈNE XII

LES MÊMES, AUGUSTINE, puis HENRIETTE et BOUDAREL.

AUGUSTINE, sur le seuil de la porte.

Madame, le jeune homme de tantôt est là... il a oublié son parapluie.

MADAME BEAUCANET.

Faites-le entrer... avec égards.

AUGUSTINE, à elle-même.

Avec Edgard! il est seul... enfin... entrez, monsieur Boudarel... on veut bien de vous maintenant.

BEAUCANET.

Hein ? veux-tu te taire !

BOUDAREL, entrant.

Monsieur, madame, excusez mon audace, je ne supposais... je n'osais espérer...

MADAME BEAUCANET.

Vous aviez tort, monsieur, nous sommes très heureux...

HENRIETTE, entr'ouvrant une porte.

Est-ce que je peux entrer aussi, moi?

GAVINEAU.

Oui, mignonne. Tu n'es pas de trop, va, au contraire.

MADAME BEAUCANET, à Boudarel.

Vous restez à dîner, n'est-ce pas, monsieur Boudarel? Nous avions prié Gavineau de vous inviter... Est-ce qu'il ne vous l'a pas dit?

BOUDAREL.

Mon Dieu, madame...

BEAUCANET, à Gavineau.

Comment, Gavineau, on te charge d'inviter monsieur et tu ne dis rien... C'est impardonnable.

MADAME BEAUCANET.

Inouï.

BEAUCANET.

Ah! une idée... on sert à sept heures, il en est six... ce cher Boudarel, vous me permettez de vous appeler Boudarel tout court, n'est-ce pas? ce cher Boudarel va nous dire le *Lézard*.

BOUDAREL

On pourrait ajourner.

MADAME BEAUCANET.

Non, non, tout de suite. (A part.) Comme ça, j'aurai le temps de préparer la transition.

BOUDAREL.

A vos ordres.

GAVINEAU.

Asseyons-nous tous, là.

Ils s'asseyent, Boudarel se met devant la cheminée.

BOUDAREL.

Je commence donc : *Le Lézard*...

AUGUSTINE, entrant.

Le dîner est servi.

MADAME BEAUCANET.

Allons, bon, autre chose ! C'est bien, tout à l'heure

AUGUSTINE.

C'est que la cuisinière dit que ça brûle.

BEAUCANET.

Oh ! alors, si ça brûle... Et puis, moi, ces émotions m'ont creusé... allons dîner.

GAVINEAU.

Oui, parfait, le *Lézard* sera pour le dessert.

AUGUSTINE.

Un lézard ! drôle de plat.

BEAUCANET.

Boudarel, le bras à votre femme.

HENRIETTE.

Oh ! que tu es gentil, papa !

BOUDAREL.

Oh! Monsieur Beaucanet.

BEAUCANET.

Bien, bien, grâce à mon énergie, vous allez être heureux. Je savais bien que je les marierai, ces enfants-là.

GAVINEAU, *à madame Beaucanet.*

Il est colossal!.

Rideau.

TABLE

Imprimerie Générale de Châtillon sur-Seine. — A. Pichat.



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

LIBRAIRIE P

5o, Chaussé



RE

DE

PETITES PIÈCES, POÉSIES & MONOLOGUES

AUGÉ DE LASSUS

Les Grands Maîtres mis en petites comédies. In-18 . . 3 50

JULIEN BERR DE TURIQUE

Devant la cheminée. Grand in-18. . . . . 2 50

G. BOYER

Paroles sans musique. Poésies. In-18. . . . . 3 50

ADOLPHE CARCASSONNE

Pièces à dire . . . . 1 vol.
Nouvelles Pièces à dire. . . . . 1 vol.
Répliques enfantines . . . . 1 vol.
Scènes à deux . . . . 1 vol.
Théâtre d'Adolescents . . . . 1 vol.
Théâtre d'Enfants. . . . . 1 vol.
Théâtre de Jeunes filles. Chaque volume grand in-18 . 3 50

EUGÈNE CEILLIER

Le Théâtre à la Ville. In-18. . . . . 3 50

COLIAS

Pour quand on est deux. Comédies. In-18. . . . . . . 3 50
Pour quand on est trois. Comédies. In-18. . . . . . . 3 50

A. CUENDET & A. SCHNÉEGANS

Gaîtés en majeur, en mineur. In-16. . . . . 3 50

FÉLIX GALIPAUX

Pour casinoter, COMÉDIES, SAYNÈTES, MONOLOGUES, FANTAISIES. In-18 . . . . 3 50

FÉLIX GALIPAUX & E. BOUCHER

Monologues et Récits. In-18 . . . . 2 »

ANDRÉ GODARD

Pour dire dans les soirées. In-18 . . . . 1 50

JEAN DE GOUREL

Comédies pour théâtre ou salon. In-18. . . . . 3 50

GRENET-DANCOURT

Monologues comiques et dramatiques. In-18 . . . . . . 3 50

ÉDOUARD ROMBERG

A côté de la Rampe. Recueil de comédies. In-18 . . . 3 50

TOM-BOB

Nouveaux Proverbes. In-16 . . . . 1 »

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.